

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

complet 10 a 18

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE)

DIXIÈME NUMÉRO, FÉVRIER 1880

SOMMAIRE.

	PAGES.
COMPTES-RENDUS DE L'OEUVRE POUR L'ANNÉE 1879.	
I. Québec	3
II. Montréal	6
III. Trois-Rivières	9
IV. St. Hyacinthe	11
V. Chicoutimi	13
ORIENT.—Captivité et délivrance de Mgr Ridel de la Société des Missions Étrangères, évêque de Philippopolis, et vicaire apostolique de la Corée (<i>suite et fin</i>)	14
Legendes Américaines identifiées à l'Histoire de Moïse et du peuple hébreu	33
AFRIQUE EQUATORIALE.—Lettre de R. P. Livinhac, de la Société des Missionnaires d'Alger, supérieur de la Mission du Lac Victoria Nianza, dans l'Afrique Equatoriale	80
NORD-OUEST.—Lettre de Sœur St. Michel des Saints	95

MONTRÉAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

FEVRIER 1880.

(NOUVELLE SERIE)

DIXIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 25, RUE ST. GABRIEL.

1880

COMPTES-RENDUS.

DIOCÈSE DE QUÉBEC.

*Etat des Recettes de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dans
l'Archidiocèse de Québec, pour l'année 1879.*

(43ème année.)

VILLE DE QUÉBEC.

Basilique et N.-Dame de la		Rapporté	\$ 481 05
Garde.....	\$ 317 70	St Patrice.....	19 00
Archevêché.....	10 00	St Laurent du Havre.....	25 00
Grand Séminaire.....	14 45	Faubourg St. Jean.....	280 95
Petit Séminaire.....	20 50	St Roch.....	541 59
Hôtel-Dieu.....	27 75	St Sauveur.....	284 14
Dames Ursulines.....	38 57	Soldats.....	7 25
Hôpital Général.....	36 08	Ecole Normale.....	11 90
Soeurs de la Charité.....	8 00	Asile des Aliénés.....	12 00
Soeurs du Bon Pasteur.....	8 00		
Porté.....	\$ 481 05	Porté.....	\$1662 88

CAMPAGNES.

Rapporté.....	\$1662 88	Rapporté.....	\$2291 52
Agapit St.....	27 25	Augustin St.....	219 38
Agathe Ste.....	29 64	Basile St. (2 ans).....	23 50
Alban St.....	29 00	Beaumont.....	43 84
Alexandre St.....	13 00	Beauport.....	267 00
Ambroise St.....	69 52	Bernard St.....	33 10
Anastasie Ste.....	3 00	Berthier.....	9 50
Ancienne Lorette.....	91 40	Buckland.....	7 75
André St.....	24 78	Cajetan St d'Armagh.....	8 02
Ange Gardien.....	52 15	Calixte St. de Somerset.....	69 00
Anges SS. de la Beauce.....	4 25	Cap Santé.....	29 60
Anne Ste de Beaupré.....	43 00	Cap St Ignace.....	101 85
Anne Ste de Lapocatière.....	100 00	Casimir St.....	34 00
Anselme St.....	68 00	Catherine Ste.....	10 00
Antoine St.....	39 30	Charles St.....	73 00
Antonin.....	12 50	Charlesbourg.....	54 20
Apollinaire St.....	16 85	Chateau-Richer.....	17 00
Aubert St.....	5 00	Claire Ste.....	29 00
Porté.....	\$2291 52		
		Porté.....	\$3321 26

Rapporté.....	\$3321 26	Rapporté.....	\$4845 19
Collège de Ste Anne.....	\$ 9 00	Lambert St.....	20 00
Côme St.....	2 00	Lambton.....	100 00
Croix Ste.....	20 35	Laurent St.....	12 65
Convent de Jésus Marie....	5 00	Laval (2 ans).....	34 40
Cyrille St.....	4 00	Lazaro St.....	5 13
David St.....	58 50	Léon St.....	229 17
Denis St.....	20 00	Lévis.....	89 00
Deschambault.....	35 50	Lotbinière.....	7 00
Ecureuils.....	3 65	Louise Ste.....	2 03
Edouard St de Frampton....	6 10	Magloire St.....	10 85
Edouard St de Lotbinière...	1 50	Malachie St.....	24 55
Eleuthère St.....	22 00	Michel St.....	81 40
Elzéar St.....	8 00	Mont Carmel.....	1 00
Emmèlie Ste.....	2 25	Narcisse St.....	3 00
Ephrem St.....	1 80	Nicolas St.....	52 20
Etienne St.....	6 70	N. D. du Portage....	22 25
Eugène St.....	37 00	Onésime St.....	3 00
Evariste St.....	7 00	Pacôme St.....	13 00
Famille Ste.....	13 10	Paschal St.....	88 00
Félix St du Cap Rouge....	9 25	Patrice St de Beauvillage...	2 58
Ferdinand St.....	26 50	Paul St de Montminy....	2 00
Ferréol St.....	35 95	Pétronille Ste.....	24 00
Ferréol St.....	17 00	Philippe St. de Néri....	13 00
François St I. O.....	18 06	Pierre-Baptiste St.....	13 50
François St R. d. S.....	46 00	Pierre St de Broughton....	128 76
Frédéric St.....	13 00	Pierre St I. O.....	28 00
Georges St.....	15 00	Pierre St R. de S.....	55 00
Germaine Ste.....	2 00	Pointe aux Trembles....	31 00
Gervais St.....	45 35	Portneuf.....	11 00
Gilles St.....	68 00	Raphael St.....	29 90
Gronelines.....	13 75	Raymond St.....	30 40
Hélène Ste.....	9 30	Rivière du Loup.....	8 50
Hénédine Ste.....	68 10	Rivière Ouelle.....	47 02
Henri St.....	8 83	Roch St des Aulnets....	127 02
Honoré St.....	22 00	Romuald St.....	8 70
Inverness.....	58 00	Sacré-Cœur de Jésus et Sa-	
Isidore.....	46 35	cré-Cœur de Marie.....	
Ile aux Grues.....	110 50	Sébastien St.....	11 50
Islet.....	30 00	Séverin St.....	32 00
Jean Chrysostôme St.....	44 17	Sillery.....	9 00
Jean St Deschailons....	225 50	Stoneham.....	4 33
Jean St I. O.....	80 00	Sylvestre St.....	23 20
Jean St Port Joly.....	41 25	Thomas St.....	101 40
Jeanne Ste.....	46 75	Tite St.....	3 35
Joachim St.....	37 75	Ubalde St.....	6 50
Joseph St de Beauce....	59 00	Valcartier.....	5 00
Joseph St de Lévis.....	24 18	Valier St.....	50 00
Julie Ste.....	3 00	Victor St.....	7 15
Justine Ste.....	33 00		
Kamouraska.....			
Porté.....	\$4845 19		\$6457 64

Montant de la recette des paroisses.....	\$ 6457 64
Resté sur les allocations de l'année précédente.....	669 02
Dons et intérêts.....	574 45
Arrérages perçus.....	140 00

Total de la recette de 1879.....\$ 7841 12

Etat des sommes allouées par le Conseil de la Propagation de la Foi à Québec, pour l'année commençant le 1er Octobre 1879 et finissant le 1er Octobre 1880.

Montant mis à la disposition de Mgr l'Archevêque.....	\$ 1060 00
Annales françaises et anglaises.....	400 00
Pour vases sacrés, ornements, etc.....	450 00
Missions du Saint Maurice.....	400 00
Missions des Naskapis.....	600 00
Montant mis à la disposition de Mg de Chicoutimi.....	1000 00
Chapelle de St Adrien.....	200 00
" d'Inverness.....	60 00
" de Laval.....	25 00
" de St Narcisse.....	50 00
" de St Pamphile.....	100 00
" de St. Samuel.....	100 00
" du Sacré Cœur de Marie.....	100 00
Missionnaire de St Adolphe par Stoneham.....	60 00
" de St Adrien.....	100 00
" de Ste Anasthasie.....	100 00
" de St Côme.....	50 00
" de Ste Eleuthère.....	150 00
" d'Inverness.....	150 00
" de Ste Justine.....	180 00
" du Lac Beauport par Laval.....	50 00
" de Laval.....	100 00
" de St Léon.....	50 00
" de Leeds par Inverness.....	25 00
" de St Magloire.....	120 00
" de St Marcel par St Cyrille.....	50 00
" de St Marrin par St Georges.....	50 00
" de St Narcisse.....	50 00
" de N. D. de Batiscan par St Ubalde.....	100 00
" de N. D. de Lourdes par Ste Julie.....	25 00
" de St Pamphile par Ste Perpétue.....	100 00
" de St Paul de Montminy.....	100 00
" de Ste Perpétue.....	40 00
" de St Philémon par St Paul.....	25 00
" de St Pierre-Baptiste par Inverness.....	25 00
" du Sacré-Cœur de Marie.....	100 00
" de Stoneham.....	100 00
" de Tewkesbury par Valcartier.....	50 00
" de St. Tite.....	100 00
" de St. Ubalde.....	100 00
" de Valcartier.....	100 00
Montant alloué.....	\$6795 00

RÉSUMÉ.

Total de la recette de 1879.....	\$ 7841 12
En caisse de l'an dernier.....	5005 00
Total.....	\$12846 12
Montant alloué pour 1879-80.....	6795 00
Reste en caisse.....	\$ 6051 12

H. TÊTU, Ptre, Aumonier.

Québec, 30 décembre 1879.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES DURANT L'ANNÉE 1879.

Argent en main au 31 Décembre 1878, pour faire face aux besoins de 1879.....\$4351 30.

Payé.

<table style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr><td>Au Miss. de Ste. Marguerite.....</td><td style="text-align: right;">\$ 125 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Théodore.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Hypolite.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Eglise de St. Hypolite.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Michel des Saints.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Côme.....</td><td style="text-align: right;">125 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Damien.....</td><td style="text-align: right;">125 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Donat.....</td><td style="text-align: right;">125 00</td></tr> <tr><td>Eglise de St. Donat.....</td><td style="text-align: right;">200 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de Rawdon.....</td><td style="text-align: right;">75 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. d'Ormstown.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de St. Emmélie.....</td><td style="text-align: right;">125 00</td></tr> <tr><td>Eglise de St. Emmélie.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de Ste. Béatrix.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>“ d'Hinchinbrooke.....</td><td style="text-align: right;">150 00</td></tr> <tr><td>“ de St. Calixte.....</td><td style="text-align: right;">50 00</td></tr> <tr><td>“ de Dundee.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>“ de St. Colomban.....</td><td style="text-align: right;">175 00</td></tr> <tr><td>Porté.....</td><td style="text-align: right;">\$2075 00</td></tr> </table>	Au Miss. de Ste. Marguerite.....	\$ 125 00	Au Miss. de St. Théodore.....	100 00	Au Miss. de St. Hypolite.....	100 00	Eglise de St. Hypolite.....	100 00	Au Miss. de St. Michel des Saints.....	100 00	Au Miss. de St. Côme.....	125 00	Au Miss. de St. Damien.....	125 00	Au Miss. de St. Donat.....	125 00	Eglise de St. Donat.....	200 00	Au Miss. de Rawdon.....	75 00	Au Miss. d'Ormstown.....	100 00	Au Miss. de St. Emmélie.....	125 00	Eglise de St. Emmélie.....	100 00	Au Miss. de Ste. Béatrix.....	100 00	“ d'Hinchinbrooke.....	150 00	“ de St. Calixte.....	50 00	“ de Dundee.....	100 00	“ de St. Colomban.....	175 00	Porté.....	\$2075 00	<table style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr><td>Rapporté.....</td><td style="text-align: right;">\$2075 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de Ste. Lucie.....</td><td style="text-align: right;">125 00</td></tr> <tr><td>“ de B. Alphonse.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>“ de Lachute.....</td><td style="text-align: right;">150 00</td></tr> <tr><td>“ de Caughnauwaga.....</td><td style="text-align: right;">200 00</td></tr> <tr><td>Aux RR. PP. Oblats.....</td><td style="text-align: right;">800 00</td></tr> <tr><td>Au Miss. de Ste. Sophie.....</td><td style="text-align: right;">75 00</td></tr> <tr><td>Aux Missions Nord-Ouest, “ Sœurs Grises”.....</td><td style="text-align: right;">150 00</td></tr> <tr><td>Aux Missions Madawaska.....</td><td style="text-align: right;">50 00</td></tr> <tr><td>Mgr. de Sherbrooke.....</td><td style="text-align: right;">150 00</td></tr> <tr><td>OEuvre des Tabernacles.....</td><td style="text-align: right;">100 00</td></tr> <tr><td>Impressions des Annales et frais d'expédition.....</td><td style="text-align: right;">228 53</td></tr> <tr><td>Contrat de l'emplacement de Ste. Lucie.....</td><td style="text-align: right;">7 75</td></tr> <tr><td>Société de Colonisation du Diocèse.....</td><td style="text-align: right;">40 50</td></tr> <tr><td>Abonnement au <i>Métis</i>.....</td><td style="text-align: right;">6 25</td></tr> <tr><td></td><td style="text-align: right; border-top: 1px solid black;">\$4258 03</td></tr> </table>	Rapporté.....	\$2075 00	Au Miss. de Ste. Lucie.....	125 00	“ de B. Alphonse.....	100 00	“ de Lachute.....	150 00	“ de Caughnauwaga.....	200 00	Aux RR. PP. Oblats.....	800 00	Au Miss. de Ste. Sophie.....	75 00	Aux Missions Nord-Ouest, “ Sœurs Grises”.....	150 00	Aux Missions Madawaska.....	50 00	Mgr. de Sherbrooke.....	150 00	OEuvre des Tabernacles.....	100 00	Impressions des Annales et frais d'expédition.....	228 53	Contrat de l'emplacement de Ste. Lucie.....	7 75	Société de Colonisation du Diocèse.....	40 50	Abonnement au <i>Métis</i>	6 25		\$4258 03
Au Miss. de Ste. Marguerite.....	\$ 125 00																																																																						
Au Miss. de St. Théodore.....	100 00																																																																						
Au Miss. de St. Hypolite.....	100 00																																																																						
Eglise de St. Hypolite.....	100 00																																																																						
Au Miss. de St. Michel des Saints.....	100 00																																																																						
Au Miss. de St. Côme.....	125 00																																																																						
Au Miss. de St. Damien.....	125 00																																																																						
Au Miss. de St. Donat.....	125 00																																																																						
Eglise de St. Donat.....	200 00																																																																						
Au Miss. de Rawdon.....	75 00																																																																						
Au Miss. d'Ormstown.....	100 00																																																																						
Au Miss. de St. Emmélie.....	125 00																																																																						
Eglise de St. Emmélie.....	100 00																																																																						
Au Miss. de Ste. Béatrix.....	100 00																																																																						
“ d'Hinchinbrooke.....	150 00																																																																						
“ de St. Calixte.....	50 00																																																																						
“ de Dundee.....	100 00																																																																						
“ de St. Colomban.....	175 00																																																																						
Porté.....	\$2075 00																																																																						
Rapporté.....	\$2075 00																																																																						
Au Miss. de Ste. Lucie.....	125 00																																																																						
“ de B. Alphonse.....	100 00																																																																						
“ de Lachute.....	150 00																																																																						
“ de Caughnauwaga.....	200 00																																																																						
Aux RR. PP. Oblats.....	800 00																																																																						
Au Miss. de Ste. Sophie.....	75 00																																																																						
Aux Missions Nord-Ouest, “ Sœurs Grises”.....	150 00																																																																						
Aux Missions Madawaska.....	50 00																																																																						
Mgr. de Sherbrooke.....	150 00																																																																						
OEuvre des Tabernacles.....	100 00																																																																						
Impressions des Annales et frais d'expédition.....	228 53																																																																						
Contrat de l'emplacement de Ste. Lucie.....	7 75																																																																						
Société de Colonisation du Diocèse.....	40 50																																																																						
Abonnement au <i>Métis</i>	6 25																																																																						
	\$4258 03																																																																						

Avoir	\$4351 30
Dépenses.....	4258 03
Balance.....	\$ 93 23

RECETTES DURANT L'ANNÉE 1879.

Ville.

St. Pierre.....	\$526 85
Legs de M. Berthelet.....	480 00
St. Jacques de Montréal.....	180 00
Notre-Dame de Grâce.....	127 00
Legs de Mde Laroque.....	120 00
Cathédrale.....	103 80
Legs de M. Brassard.....	50 00
“ McKay.....	24 00
Eglise St. Joseph.....	21 50
“ du Sacré Cœur.....	10 00
“ de Ste. Brigide.....	10 00
Legs de M. Beaudry.....	8 10
Constitut.....	8 00
Hochelaga.....	4 40

 \$1674 25

Campagnes.

St. Cyprien (1878-1879)....	\$264 10	Rapporté.....	\$2244 62
Verchères “.....	209 00	St. Hubert (1878-1879)....	26 75
Varennes “.....	175 95	St. Elizabeth (1879).....	26 00
St. Barthélemi “.....	136 25	St. Thomas “.....	25 00
Epiphanie (1879).....	94 00	Ste. Martine “.....	24 00
Mascouche “.....	88 48	Sit. au Récollet “.....	23 25
Ste. Thérèse “.....	84 45	Ste. Ann, B. de l'Île (1879).....	21 34
St. Rémi “.....	81 67	St. Sulpice.....	21 30
St. Jacq. de l'Achi. (1879).....	79 25	St. Jean Dorchester.....	20 90
Laprairie (1879).....	73 13	St. Jérôme.....	20 23
Terrebonne “.....	71 00	St. Sauveur.....	19 85
Ste. Rose “.....	67 00	Coll. Ste. Marie.....	19 60
St. Roch “.....	62 32	St. Etienne.....	18 00
Eerthier (1878).....	57 00	Ile Perrot.....	18 00
St. Alexis (1879).....	55 31	St. Ambroise.....	17 97
St. Constant “.....	54 34	St. Timothée.....	16 00
Ile du Pads “.....	54 00	St. Bruno.....	15 00
Coll. de Mont. “.....	53 00	St. Paul l'Ermite.....	15 00
Ste. Geneviève.....	51 00	Ste. Julienne.....	14 08
Pte aux Trembles (1879).....	50 44	St. Urbain.....	14 00
St. Ls. de Gonzague “.....	50 15	St. Clet.....	13 68
Ste. Anne des Plaines.....	50 00	St. Cuthbert.....	13 00
St. Lin “.....	39 50	St. Hermas.....	13 00
Coll. de l'Assomption “.....	38 50	St. Placide.....	12 10
Longueuil “.....	36 35	St. Laurent.....	11 75
Couvent de Lachine “.....	36 00	Hemmingford.....	11 44
Lachine “.....	35 75	Coteau du Lac.....	11 00
St. H. des Tanneries “.....	34 00	St. Calixte.....	11 00
Lavaltrie “.....	33 52	Riv. des Prairies.....	10 65
Lachenaie “.....	29 15	Grand Séminaire.....	10 55

 Porté.....\$2244 62

 Porté.....\$2738 81

Rapporté.....	\$2738 81	Rapporté.....	\$2812 86
St. Janvier (1879)....	9 30	Ste. Adèle (1879).....	3 50
St. J. Chrysostome "....	8 95	St. Norbert ".....	3 22
Ste. Mélanie ".....	8 50	St. Téléphore ".....	2 50
Châteauguay ".....	8 00	Ste. Scholastique.....	2 50
Ste. Julie ".....	8 00	Ste. Dorothée.....	2 00
Ste. Justine ".....	6 15	Ste. Béatrix.....	2 00
Couv. de Longueuil.....	6 00	Ste. Agnès.....	2 00
Les Cèdres.....	6 00	St. Jean de Matha.....	0 96
St. Théo. de Chertsey.....	5 10	St. Damien.....	0 52
St. Félix de Valois.....	4 50	Lachute.....	0 50
Vaudreuil.....	3 55		
Porté.....	\$2812 86		\$2832 56

RÉCAPITULATION.

Recettes de la ville.....	\$1674 25
Recettes des campagnes.....	2832 56
Intérêts.....	99 50
Balace du dernier exercice.....	93 27
En caisse au 31 décembre 1879, pour les besoins de 1880.....	\$4699 58

H. MOREAU, V. G.,
Administrateur.

Par ordre,

JOS. VAILLANT,
Prêtre.

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES.

Recette de la Propagation de la Foi pour 1879.

Balance en caisse au 31		Rapporté	\$1793 13
Déc. 1878.....	\$35 21	St. Boniface de Shawene-	
Ste. Monique de Nicolet...	220 00	gan.....	11 75
L'Immaculée Conception		St. Etienne des Grès.....	11 04
des Trois-Rivières.....	162 82	St. Emmélie de Stanford..	11 00
St. Antoine de la Baie.....	136 60	St. David.....	10 00
St. Joseph de Maskinongé.	100 00	St. Norbert d'Arthabaska..	3 50
St. Antoine de la Rivière		St. Bonaventure d'Upton...	0 20
du Loup.....	99 37	St. Sévère d'Yamachiche..	8 76
St. Léon de Grand Pré.....	78 00	St. Prosper.....	8 00
St. J.-Bte. de Nicolet.....	77 00	St. Narcisse de Champlain	7 61
Ste. Anne d'Yamachiche...	72 58	Ste. Brigitte des Saults....	7 00
St. Grégoire.....	63 60	N. D. du Mont Carmel.....	6 77
Ste. Anne de Lapérole.....	62 90	St. Léonard.....	6 05
La Visitation de Cham-		Ste. Victoire d'Arthabaska	4 45
plain.....	52 55	Ste. Hélène de Chester.....	2 70
St. Médard de Warwick...	52 41	St. Patrice de Tingwick ...	2 50
St. Thomas de Pierreville...	50 20	Séminaire de Nicolet.....	2 35
St. Justin de Maskinongé..	46 37	St. Valère de Bulstrode	1 50
Ste. Gertrude de Bécancourt		St. Jean de Wickham.....	1 50
.....	40 00	St. Pie de Guire.	1 00
St. Felix de Kingsey	40 00	La Visitation de la Pointe	
St. Zéphirin de Courval...	31 19	du Lac.....	0 00
Ste. Angèle de Laval.....	30 56	Ste. Perpétue de Nicolet...	0 00
La Nativité de Bécancourt		St. Luc de Champlain.....	0 00
St. Stanislas de Batiscan...	27 00	St. Célestin.....	0 00
St. Guillaume d'Upton.....	26 15	St. Frédéric de Drummond-	
St. François-Xavier de Ba-		ville.....	0 00
tiscan.	24 00	St. Tite de Batiscan.....	0 00
St. François du Lac.....	23 00	Ste. Flore du Cap.....	0 00
St. Pierre les Becquets.....	23 00	St. Fulgence de Durham....	0 00
St. Pierre de Durham.....	21 15	St. Albert de Warwick.....	0 00
St. Barnabé.....	21 00	Ste. Elizabeth Warwick....	0 00
St. Maurice du Cap.....	20 67	Ste. Clothilde de Worton...	0 00
St. Edouard de Gentilly....	20 00	St. Elie de Caxton	0 00
Ste. Geneviève de Batiscan.	19 50	St. Paulin de Hunterstown.	0 00
Ste. Ursule.....	19 00	St. Wenceslas d'Aston... ..	0 00
St. Christophe d'Artha-		Ste. Magdelaine du Cap....	0 00
baska	18 40	St. Louis de Blanford... ..	0 00
St. Michel d'Yamaska	18 25	St. Aimé de Kingsey	0 00
St. Germain de Grantham..	14 00	St. Alexis de Hunterstown.	0 90
Ste. Sophie de l'Evrard ...	14 00	Ste. Eulalie d'Aston.....	0 00
St. Cyrille de Wendover... ..	13 00	St. Paul de Chester.....	0 00
Porté	\$1793 13	Total	\$1915 81

*Appropriation des recettes de la Propagation de la Foi du
Diocèse des Trois-Rivières pour 1879.*

Diocèse de Sherbrooke.....	\$450 00
Impression et voyages.....	220 00
Annales de la Propagation de la Foi.....	150 00
Missions du St. Maurice.....	80 00
Ste. Clothilde de Morton.....	80 00
St. Alexis de Hunterstown.....	70 00
St. Jean de Wickham.....	70 00
Ste. Eulalie d'Aston.....	70 00
St. Louis de Blandford.....	70 00
St. Aimé de Kingsey.....	00 00
St. Félix de Kingsey.....	00 00
Ste. Brigitte des Saults.....	00 00
St. Eugène de Grantham.....	00 00
St. Elie de Caxton.....	00 00
Aides a quelques prêtres.....	55 00
St. Paulin.....	50 00
St. Valère de Bulstrade.....	40 00
St. Etienne des Grés.....	40 00
Feu M. Vervais—pension.....	40 00
Ste. Sophie de l'Evrard.....	25 00
Ste. Angèle de Laval.....	25 00
St. Cyrille de Wendover.....	25 00
Objets de piété pour les prisonniers.....	8 00
Discomptes sur billets de banque.....	3 25
	<hr/>
Appropriation totale.....	\$1801 15
31 Déc. 1879, Balance en caisse.....	14 56
	<hr/>
Montant de la recette.....	\$1915 81

DIOCÈSE DE ST. HYACINTHE.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1879.

St. Antoine.....\$ 125 00	Rapporté.....\$1054 60
St. Denis.....108 00	St. Hilaire.....15 75
St. Hyacinthe.....101 25	St. Robert.....15 00
Belœil.....85 00	Roxton.....15 00
N. D. de St. Hyacinthe, 1878.....\$45 00	St. Pie.....13 75
N. D. de St. Hyacinthe, 1879.....36 90	St. Mathias.....12 00
St. Césaire.....59 56	St. Charles.....10 00
St. Alexandre.....51 00	St. George.....10 00
St. Sébastien.....43 00	Upton.....10 00
St. Jean-Baptiste.....40 00	Stanbridge.....9 70
Ste. Rosalie.....38 00	St. Marcel.....8 70
Sorel.....37 00	N. D. de Richelieu.....8 50
St. Athanase.....35 28	St. Jude.....8 00
St. Simon.....34 50	Ste. Anne.....7 11
St. Ours.....33 72	St. Damase.....5 70
St. Théodore.....32 00	St. Louis.....4 33
St. Dominique.....31 22	St. Barnabé.....4 18
St. Marc.....30 00	Granby.....4 00
St. Grégoire.....29 72	Ste. Victoire.....4 00
St. Hugues.....24 95	St. Valerien.....4 00
Milton.....17 00	St. Paul.....1 94
St. Roch.....16 50	Dunham.....1 50
	Ste. Hélène.....1 31
	St. Joachim.....1 00
Porté.....\$1054 60	\$1230 07

Dépenses.

Annales.....\$	49 35
Impressions.....	185 68
Visite Pastorale.....	9 35
Voyages.....	14 75
Contrats.....	2 90
Au Diocèse de Sherbrooke.....	893 04
A M. Gill (St. Joachim).....	75 00
	\$1230 07

L. A. GRAVEL, V. G.

Recettes de l'Œuvre de St. François de Sales.

St. Hyacinthe.....	\$60 60	St. Marcel.....	15 75	
Séminaire	11 00	71 60	St. Roch.....	14 50
St. Marie.....	64 00	St. Pudentienne.....	13 25	
St. Césaire.....	64 00	Milton.....	13 00	
L'Ange Gardien	50 00	St. Hélène.....	12 13	
St. Pie.....	46 61	St. Georges.....	12 00	
Roxton.....	40 00	St. Dominique.....	12 00	
St. Sébastien.....	35 05	N.-D. Richelieu.....	11 60	
St. Antoine.....	35 00	St. Robert.....	10 00	
St. Damase.....	35 00	St. Mathias.....	10 00	
St. Denis.....	33 00	St. Angèle.....	8 50	
St. Hugues.....	31 75	St. Paul.....	8 00	
Ste. Rosalie.....	30 00	St. Brigide.....	7 73	
St. Marc.....	30 00	Stanbridge.....	6 80	
St. Jude.....	30 00	St. Louis.....	6 57	
St. Barnabé.....	27 45	St. Grégoire.....	6 20	
Belœil.....	26 00	Upton.....	6 10	
St. Simon.....	25 00	St. Jean-Baptiste.....	6 00	
St. Alexandre.....	20 24	St. Valérien.....	6 00	
St. Athanase.....	20 20	St. Liboire.....	5 00	
St. Charles.....	20 00	St. François-Xavier.....	5 00	
Acton.....	6 70	Ste. Anne.....	2 60	
Convent.....	12 10	18 80	Adamsville.....	1 75
Sorel.....	18 40	18 40	Dunham.....	1 50
St. Damien.....	17 00	17 00	St. Ignace.....	1 26
St. Hilaire.....	16 50	16 50	St. Joachim.....	0 45
St. Ours.....	16 15			
				\$1025 44

Dépenses.

Impressions.....	\$ 9 55
Objets de culte.....	15 04
A l'Eglise de St. Armand.....	268 75
" St. Alphonse.....	50 00
A M. Bélanger.....	100 00
" Lessard.....	100 00
" St. Onge.....	100 00
" Rivard.....	100 00
" Beaudry.....	50 00
" Charbonneau.....	50 00
" Bertrand.....	50 00
Ecole d'Adamsville.....	25 00
Œuvre des bons livres.....	20 00
	\$938 34
En caisse.....	\$87 10

L. A. GRAVEL, V. G.

DIOCÈSE DE CHICOUTIMI.

Recettes de la Propagation de la Foi pour 1879.

Octroi de l'archi-diocèse		Rapporté.....	\$1233 29
de Québec	\$1000 00	N. D. du Lac St. Jean....	2 00
Baie St. Paul	22 05	Petite Rivière St. François.	6 22
Chicoutimi	44 85	Ste. Agnès	4 73
Eboulements	11 75	Ste. Alphonse.....	3 60
Escoumins	10 90	St. Alexis.....	2 50
Héberville	15 05	Ste. Anne.....	5 00
Isle aux Coudres.....	54 48	St. Fulgence.....	5 37
Malbaie.....	50 21	Ste. Irénée.....	8 80
N. D. de Laterrière.....	24 00	Tadoussac	1 00
Porté.....	\$1233 29		\$1272 51

Compte des Dépenses.

Au Miss. de St. Pierre.....	\$150 00	Rapporté.....	\$ 975 00
" St. Fulgence..	200 00	Au Miss. des Montagnais..	50 00
" l'Anse St. Jean.	150 00	A la chapelle de St. Prime.	100 00
" Tadoussac ...	200 00	" d'Alma	25 00
" des Escoumins..	50 00	Au presbytère de St. Cy-	
" de Mille-Vaches.	100 00	riac	25 00
" St. Siméon....	75 00	Achat d'ornements et An-	
" la Ste. Trinité.	25 00	nales.....	125 00
" St. Caprien....	25 00		
			\$1300 00
Porté.....	\$ 975 00		

Recettes.....	\$1272 00
Dépenses	1300 00
Déficit	\$ 28 00

Captivité et Délivrance de Mgr Ridel

de la Société des Missions-Etrangères, évêque de Philippopolis
et vicaire apostolique de la Corée.

XII

(suite et fin.) (1.)

Le 10 juin, on me remit des habits neufs de mauvaise toile, en me disant que, le lendemain, je devais quitter la capitale. Le soir, assez tard, quelques satellites du tribunal de droite vinrent avec leur chef Ni : “—Tu vas retourner dans ton pays, me dit-il ; par conséquent, tu n’auras plus besoin de livres coréens ni de livres chinois que personne ne comprend chez toi. Nous avons l’ordre du préfet de police de retirer tous ces livres de tes caisses et de les brûler ici en ta présence.” Je voulus protester, mais ce fut bien inutilement ; c’était l’ordre du préfet de police. On ouvrit donc de nouveau mes caisses, on mit de côté les livres écrits en caractères chinois, ou en caractères coréens, même les livres européens où se trouvaient quelques caractères chinois ou coréens. Tous nos manuscrits, tous nos travaux sur la langue y passèrent. Heureusement, j’avais laissé en Chine un exemplaire de nos livres les plus importants. Il y avait cependant quelques ouvrages nouvellement traduits et dont il n’existait pas d’autres exemplaires. Lorsque le triage eut été fait, on jeta pêle-mêle dans les caisses la plupart des autres objets ; je dis la plupart, car, ce soir là, on eut soin encore d’en faire disparaître quelques-uns sur lesquels certainement ne se trouvaient ni caractères chinois, ni caractères coréens. Quoique extrêmement fatigué, je voulus refaire un peu les caisses ; mais on s’y opposa.—“Comment, dis-je, vous laissez en un tel désordre ces caisses à demi-pleines ! Au bout du voyage,

(1) Pour ce qui précède, voir les Nos. 5ème et 9ème de la présente série.

tout sera brisé, gâté, perdu." Pour toute réponse, les satellites se mirent à rire. On ferma les caisses qu'on cacheta de nouveau, puis on les entoura de corde de paille. Dans la cour on alluma un feu où furent jetés les livres qu'on venait de retirer. On m'invita à assister à ce spectacle; je refusai, restant assis dans un coin de la chambre, au milieu des cris, des vociférations, des rires de tous ces êtres qui ne disparurent que fort avant dans la nuit.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir, et il fallait me lever de grand matin. Il pleuvait, j'avais chaud, j'avais froid et je me sentais de plus en plus affaibli. Je me plaçai avec amour dans le cœur de Notre-Seigneur, qui avait éprouvé de si grandes angoisses au jardin des Oliviers; je me recommandai à la sainte vierge, lui confiant mes missionnaires, mes chers enfants que j'allais quitter et tous mes chrétiens. Combien il y a longtemps que cette belle mission de Corée vit dans les catacombes? que de persécutions elle a endurées! elle semble toujours à l'agonie! elle gémit dans la douleur et les larmes. Que de ruines! quel long martyre! et voilà que je suis encore forcé de m'éloigner. Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite tout entière! Conduisez-moi de la manière qu'il vous plaira; je suis tout à vous et pour toujours à vous, disposé à endurer de plus grandes souffrances, à boire le calice d'amertume jusqu'à la lie pour votre plus grande gloire et pour votre amour.

Je m'endormis dans ces pensées. Le lendemain, 11 juin, nous fûmes debout de bonne heure. Il nous fallut attendre longtemps les porteurs et les chevaux. Enfin, on m'annonce qu'on va partir; déjà un grand nombre de personnes sont réunies dans la cour du tribunal pour me voir. Ceux qui me connaissent me souhaitent un bon voyage. Je m'assieds dans la chaise où l'on me renferme comme dans une cage, en ayant soin de rabattre les rideaux. Deux porteurs soulèvent la chaise; on part. A travers le treillis, qui sert de porte, je puis voir la grande rue que nous suivons. C'est un véritable boulevard se plongeant à perte de vue; de chaque côté se trouvent des maisons en terre, couvertes de paille, si petites, si basses, qu'on se demanda si ce ne sont pas des habitations de castors. A la capitale, on est si accoutumé à

voir passer de tels cortéges, que personne ne fit attention à nous. Bientôt nous franchissons la porte de la ville ; plusieurs satellites nous quittèrent, et, continuant notre route, nous nous trouvâmes dans la campagne où nous fîmes une halte. Je pus sortir un instant pour examiner le personnel de notre caravane. Un petit mandarin à cheval nous avait rejoints ; on me dit qu'il m'accompagnerait jusqu'à la frontière, escorté de deux satellites se relevant de station en station. Après nous être reposés un instant, je remontai en chaise, et nous continuâmes notre route. Assis les jambes croisées, mollement bercé, je pouvais me recueillir tout à mon aise, je pouvais aussi respirer l'air salubre de la campagne et purger mes poumons de tous les miasmes infects que j'avais respirés durant cinq mois. Les environs de Séoul sont d'un aspect charmant : des collines légèrement ondulées ; dans le fond, de hautes montagnes parmi lesquelles le Sam-Kaksan ; partout des champs, partout de la verdure, puis des bois, des forêts, de grands arbres. Nous entrons dans un défilé creusé dans les rochers qui, couverts d'arbres, s'élèvent à pic de chaque côté. C'est la grand'route que la nature seule se charge d'entretenir, comme à peu près toutes les routes de ce pays. Vers le milieu du jour, nous entrons à Ko-yang, petite ville distante de 40 lis (4 lieues) de la capitale ; le mandarin vient me voir et bientôt toute la population de la ville le suit. L'après-midi, nous faisons encore 40 lis, et nous nous arrêtons à la ville de Pa-tjyou pour y passer la nuit.

Je n'ai pas l'intention de vous conduire ainsi de station en station ; ce serait un voyage trop monotone ; je me contente de relater les principaux incidents. En arrivant à Pa-tjyou, nous trouvâmes les prétoriens qui s'exerçaient au tir de l'arc. Tous vinrent me voir ; ils avaient tant de choses à dire et à me demander, que nous ne pûmes nous coucher que très tard. Le lendemain on me servit de l'eau dans un bloc de granit, creusé en forme de vase, ayant, à la partie inférieure, un orifice pour laisser échapper l'eau. Ce système est très-commode ; un seau est placé à côté, et, sur le bord, une petite tasse pleine de sel pour se nettoyer la bouche et les dents, ce que les Coréens ne manquent pas de faire chaque matin. On me servit un déjeuner assez copieux. Je dois

dire ici que, sur toute la route, j'ai été bien traité et que j'ai toujours eu abondamment de quoi me nourrir. Le menu comprenait ordinairement une tasse de riz accompagnée d'un bouillon, plusieurs petits plats d'œufs, de viande de bœuf et de porc, des herbes, des assaisonnements de choux ou de navets; des confitures de piment et d'autres préparations que je ne connaissais pas.

Ce jour-là, je fus émerveillé par la vue de deux statues gigantesque. Ce sont deux rochers qui s'élancent perpendiculairement sur le flanc d'une montagne. On les a taillés en forme de statues. L'artiste a été assez habile; vues d'une certaine distance, elles offrent un ensemble pittoresque. L'une taillée à gros traits, a la figure des anciens Coréens; l'autre, tout aussi gigantesque, mais avec des formes plus arrondies, représente, dit-on, la femme du premier. On les appelle les géants; leur véritable nom est Pa-tjyou-mi-ryek, ce qui veut dire; Fô en pierre du district de Pa-tjyou. Elles remontent au temps de la dynastie des Kaoli ou Kori, d'où est venu le nom de Corée.

Nous arrivâmes à un village-citadelle bâti sur un coteau; c'est le fort de Im-Ajin, donnant son nom à la rivière qui s'étend à ses pieds. Une muraille haute et épaisse défend cette position et la route de la capitale. Les grandes jonques peuvent remonter la rivière que nous passâmes en bateau. De l'autre côté, il y a un petit village.

Le soir, nous devions aller concher à Syong-to ou Kaiseng, capitale de la Corée sous la dynastie des Kaoli (1). Bientôt, en effet, nous rencontrâmes sur la route de grands tombeaux, des ponts en pierre dont les ruines attestent la splendeur de l'ancienne capitale des Kaoli. C'est encore la ville la plus

(1) Au XIV^e siècle, la chute de la dynastie mongole en Chine entraîna par contre-coup celle de la dynastie vassale en Corée (la dynastie Kaoli. Tai-tso, que les histoires chinoises nomment Li-tan, protégé par la dynastie Ming, qui venait de supplanter les Mongols, s'empara du pouvoir en Corée, l'an 1392; et fonda la dynastie actuelle, dont le nom officiel est Tsi-tsien (Tyosyen). Les nouveaux empereurs de Chine profitèrent de cette révolution pour étendre leurs droits de suzeraineté, et c'est alors que fut imposé aux Coréens l'usage de la chronologie et du calendrier chinois. Tai-tso, affermi sur le trône, quitta la ville de Syong-to (Kai-song) où avaient résidé ses prédécesseurs, et établit sa capitale à Ha-niang (Séoul). Il partagea le pays en huit provinces, et organisa tout le système de gouvernement et d'administration qui se conserve aujourd'hui." *Histoire de l'Eglise de Corée*, par M. Dallet; introd., p. XIII.)

commerçante de Corée, et les habitants de Syong-to sont réputés pour leur instinct mercantile, ce qui les fait mépriser de leurs vainqueurs, de la dynastie des Tyos-yen, actuellement au pouvoir. Ceux-ci dédaignent tout ce qui commerce et négoce, n'estimant que les emplois du gouvernement et aussi l'agriculture fort en honneur dans le pays. Du reste, les habitants de Syong-to leur rendent bien leur mépris, et ils attendent patiemment l'heureux jour où la capitale sera de nouveau transférée de Séoul dans leur ville.

En entrant, nous suivons une longue rue de la ville marchande où, de chaque côté, sont exposés les objets les plus divers de l'industrie coréenne, les produits des huit provinces, et tous les objets de commerce venus de l'Europe par la Chine. Dans cette rue, et je pourrais dire dans cette ville, toutes les maisons sont des magasins, tous les passants sont des colporteurs, chantant, sur un ton différent, pour vendre leurs marchandises. Nous traversons ce quartier sans être remarqués ; mais, dès que nous sommes arrivés à la porte de la ville murée, l'éveil est donné ; en un instant la nouvelle se propage, et, de toutes parts, accourt une foule de curieux. Nous pouvons à peine avancer ; les satellites et les soldats du pays arrivent pour nous ouvrir un passage au milieu de cette multitude curieuse, mais nullement hostile. Les habitants paraissent de caractère doux. Tous sont proprement et même richement vêtus. Des groupes, aux couleurs les plus variées, perchés sur les murailles, ou entassés sous les pavillons des portes, attendent mon passage.

Enfin nous voici entrés dans une maison du gouvernement ; il semble que nous allons y être tranquilles ; point du tout : la position est enlevée d'assaut, et en un instant, tout est envahi. Je sors une fois, deux fois pour contenter l'envie qu'ils ont de me voir. "—Tiens ! disent-ils, mais c'est un homme comme nous ; s'il voyageait sans qu'on le sût, qui pourrait le reconnaître ?" Les plus rapprochés me faisaient une foule de questions, et voulaient m'entendre parler. Ici surtout, on me demandait quel commerce j'étais venu faire en Corée ; ils ne pouvaient comprendre que j'eusse fait tant de voyages, que je me fusse exposé à tant de dangers, simplement pour prêcher une doctrine. C'est à Syong-

to que j'appris la mort de la reine Ksun-tai-hpi, décédée à Séoul le 11 juin, 11e jour de la 5e lune, le jour même de mon départ. C'était la femme du roi Tchyeul-tjyang, prédécessur immédiat du roi actuel.

XIII

Le lendemain, 13 juin, nous partons d'assez grand matin ; nous quittons la province de Kieng-keui pour entrer dans la province Houang-hâi. Le soir, nous passons la rivière de Tot-nye-oul (passage du parc) pour aller coucher à Apyeng-san. Sur la route, j'eus occasion de rencontrer plusieurs mandarins. L'un d' eux vint me voir dans la grande chambre où l'on m'avait logé, et nous eûmes, en présence de tout un auditoire, une longue et sérieuse conversation. J'étais sur le point de me coucher, lorsqu'il revint. "—J'ai eu tant de plaisir, me dit-il, que je désirerais encore vous entendre. " Je le reçus le plus poliment possible, et je profitai de l'occasion pour lui exposer les principes, les preuves, la morale de la religion chrétienne. "—Comment ! c'est là leur religion ! Mais elle est vraiment belle ! dirent les assistants ; c'est un homme juste ; tous ces européens, et les chrétiens, leurs disciples, sont ainsi. Ce n'est pas étonnant ; leur religion leur défend de se mettre en colère, de se battre, de faire tort à autrui, de voler, de dire des injures, de s'enivrer, de prendre la femme des autres, etc. " Je demandai si l'on arrêtait les chrétiens ; "— Non, me répondirent-ils, ici, on n'en a jamais arrêté, il n'y en a pas dans le district ; mais dans le voisinage il y en a plusieurs. "

Quelques courtisanes vinrent se mêler au groupe de curieux. En les apercevant, ils se rangèrent pour les laisser passer, afin qu'elles pussent me voir de plus près. Remarquant que je ne faisais aucune attention à elles, ils me dirent : "— Regarde donc ces courtisanes qui viennent te voir — Non, je ne veux pas les regarder, leur place n'est pas ici. Des personnes sages et modestes n'entreraient pas dans cet appartement. Vous-mêmes, laisseriez-vous vos femmes, vos filles entrer de la sorte dans une chambre où il n'y a que des hommes ? " Ils n'avaient rien à répondre ; les plus sages se détournèrent et dirent : "— Sortez ! sortez ! " Et ces pauvres

créatures se retirèrent. Alors ils me dirent : “—Les femmes d’Europe sont-elles aussi jolies que les femmes de Corée ? —Une femme qui est ornée de toutes les vertus est toujours jolie ; de plus, une femme, eût-elle toute la beauté du monde, est laide si elle n’est pas vertueuse.” Le mandarin s’empressa d’approuver la réponse : “—Quelle belle et profonde parole ! dit-il.” Le lendemain, dans un autre district, un prétorien disait : “—Oh ! on ne peut pas le nier, c’est vraiment un grand homme ! Hier, on lui a amené des courtisanes vêtues de leurs plus riches habits ; eh bien ! le croiriez-vous ? il n’a pas voulu les voir, il n’a pas jeté sur elles un seul regard. Personne ne peut le nier, c’est vraiment un grand homme.”

Dans toutes les préfectures on entretenait de ces pauvres créatures qui sont formées aux usages du monde et aux arts d’agrément. Elles sont polies ; quelques-unes mêmes sont extérieurement pleines de modestie et décentement habillées. J’en ai vu une, qui pouvait avoir de douze à quatorze ans, vêtue d’une longue robe traînante en mousseline blanche, un long voile de même étoffe sur la tête ; on eût dit une première communiant. Je me rappelle avoir entendu citer ce fait. A la capitale, en 1868, au moment où l’on exécutait un grand nombre de chrétiens, une courtisane, entendant parler de cette persécution, demanda ce que c’était que la religion chrétienne. Lorsqu’elle l’eut appris, elle s’écria : “— Cette doctrine est très-belle ; moi aussi, je veux la suivre, je veux être chrétienne.” Elle fut arrêtée, et, quelques jours après, mise à mort en haine de la foi.

Mais hâtons-nous de sortir de cette ville et, en continuant notre route, examinons le pays. Ce sont toujours des montagnes dont quelques-unes très-boisées ; dans les vallées, des rivières fertiles ; çà et là, des villages et des hameaux. Nous suivons la grande route ; les relais de poste sont nombreux, les hôtelleries assez rapprochées ; nous ne nous y arrêtons qu’un instant, pour prendre un repas ou pour donner aux porteurs le temps de se reposer. Au-delà de Pong-san, nous côtoyons une montagne, en suivant la route qui fait mille détours. C’est un endroit dangereux ; deux ou trois voyageurs n’oseraient s’y aventurer seuls ; on se réunit en cara-

vane pour se défendre des tigres. Au bas de la montagne, plusieurs personnes se réunissent à nous. Au sommet, se trouve une maison servant d'auberge et une petite pagode dédiée au diable du tigre. Je vois un homme qui s'approche de la pagode ; il récite une prière en s'inclinant fréquemment et en se frottant les mains ; il priait pour tout le monde ; chaque voyageur eut sa prière spéciale, j'eus aussi la mienne, et je ne fus pas peu surpris en l'entendant dire : " — Faites que Pak-myeng-i traverse heureusement le défilé ; préservez-le du tigre, accordez-lui un bon voyage, sans accident, ô vous, protecteur des voyageurs ! Faites." Nous descendons la montagne sous l'ombrage d'arbres de toutes sortes, parmi lesquels on distingue le nin et le sapin. Peu à peu la forêt devient plus touffue ; nous en sortîmes sans aucun accident.

J'avais fait toute la traversée à pied, pour me délasser les jambes et aussi pour soulager mes pauvres porteurs. Malheureusement, je n'avais pas de chapeau ; on n'avait pas voulu m'en donner à la capital. Ce fut, sur la route, le sujet d'une foule de questions, car ordinairement personne ne voyage sans chapeau. J'eus même une insolation, à la suite de laquelle je souffris beaucoup de la tête, et je fus pris de la dysenterie. Ce qui m'incommodait le plus, c'était l'encombrement de la chambre où l'on me déposait le soir. Après une journée de voyage, j'étais assailli par la foule qui restait si avant dans la nuit, que je n'avais pas le temps de dormir suffisamment.

Le dimanche, 16 juin, nous étions à Tiyoung-hoa la première ville de la province de Hpyeng-an, à cinquante-deux lieues de Séoul. Dans cette province, le langage est un peu différent de celui de la capitale et du sud de la Corée. Le lendemain nous devons arriver à Hpyeng-yang, capitale de la province, grande ville entourée de murailles et posée gracieusement sur la rive droite du fleuve Tai-tong-kang (grande réunion d'eau). Ce fleuve est navigable et les grandes barques de Séoul viennent décharger leurs marchandises sous les murs de la ville. Les habitants de Hpyeng-yang sont tapageurs et audacieux. Ce sont eux qui ont mis le feu à la petite goëlette américaine, échouée sur la rive du fleuve et qui en ont massacré l'équipage. Ce sont eux qui se sont pré

sentés pour chasser les Français de Kaug-hoa. Le commerce y est actif.

Après avoir parcouru une vaste plaine coupée de montagnes, nous arrivons sur les bords du Taï-tong-kang que nous traversons sur de longues barques plates. Bientôt nous sommes à l'autre bord et nous entrons dans la ville en passant sous une porte épaisse et sombre.

Dès qu'on m'eut reconnu, ce fut un bruit, un brouhaha indescriptible ; la foule devint bientôt si compacte, que les porteurs ne pouvaient plus avancer. J'étais toujours caché aux regards : "—Il faut le voir ! il faut le voir ! découvrez la chaise," criait-on de tous côtés. En un instant les rideaux sont enlevés, et la foule se presse de plus en plus. Le mandarin crie, mais sa voix ne peut dominer le bruit ; les porteurs font tous leurs efforts, les satellites, armés de bâtons, frappent à droite et à gauche. On me conduit dans un tribunal, la foule m'y accompagne ; on me conduit dans un autre lieu, tous s'y précipitent ; la bataille dure bien trois heures, et l'on est obligé de m'enfermer dans une chambre retirée où bientôt je suis assiégé. "—Pourquoi le renvoyer ? on eût bien mieux fait de le mettre à mort. Que pense donc notre gouvernement ? il n'y a donc plus de braves à la capitale ! Il faudrait le tuer.—Comment ! mais c'est l'ordre du Fils du Ciel de le renvoyer, il a même ordonné de le bien traiter c'est un homme qui a du renom dans son pays, et, en Chine, c'est un grand personnage.—C'est l'ordre de l'empereur de Chine ?—Oui, certainement, il a envoyé un courrier exprès pour le réclamer." Cette dernière parole calma un peu l'émeute, tant est grand en Corée le prestige de l'empereur de Chine. Les satellites, qui avaient reçu des ordres très-précis du gouverneur pour me protéger contribuèrent à ramener le calme. On s'arrêta une demi-journée à Tjyang-hoa. Notre mandarin devait revêtir des habits de deuil pour la mort de la reine Kim. La soirée se passa plus tranquillement, et plusieurs personnes vinrent me voir. Le lendemain il fallut partir ; dans la rue, ce fut la même affluence.

Enfin, vers onze heures, lorsque notre mandarin eut accompli les rites à je ne sais quel tribunal, nous sortîmes de la ville. Bientôt nous fûmes sur la grande route qui, depuis

Tjyoung-hoa jusqu'à la frontière de Chine, est fréquentée par des chariots, chose rare en Corée. Ces chariots sont énormes et grossièrement fabriqués; le joug est fixé au brancard qu'il suffit d'abattre et de poser sur le cou du bœuf, sans qu'on ait besoin d'autres harnais. Nous rencontrions souvent les courriers du gouvernement qui font le service entre la capitale et la frontière. Montés sur de petits chevaux, ayant pour selle un tapis auquel sont fixés des étriers en paille soutenus par des courroies également en paille de riz, ils vont toujours au galop et font la route en trois jours, bien qu'il y ait 1,096 lis (109 lieues). Les bœufs de Corée sont d'une belle race, grands, forts, et généralement bien nourris; les chevaux sont petits, mais forts et durs à la fatigue. Pour nous, nous allions à petites journées, faisant huit lieues par jour, quelquefois dix et même une fois douze.

Un jour, au passage d'un cours d'eau, un cheval s'abat. L'enfant qui le conduisait, trop faible pour le maintenir et pour le relever, est saisi de peur; il crie, pleure, tremble, car il voyait des coups de bâton à la suite du naufrage, et lui-même se sentait emporté par la force du courant, rapide en cet endroit. Son compagnon, arrivé à l'autre rive, le contemplait, riant naïvement de son embarras, sans même songer à le secourir; il fallut qu'un des porteurs se détachât pour aller relever le cheval et le conduire jusqu'à la rive. On ouvrit les caisses. Depuis longtemps porteurs et satellites se demandaient ce qu'elles pouvaient bien contenir. Aussi, avec quel plaisir s'approchèrent-ils pour contempler ces richesses, croyant apercevoir de l'or, de l'argent et mille choses précieuses. Stupéfaction générale! quelques livres d'Europe, quelques ornements, toutes choses inutiles et sans prix pour un Coréen. "—Il n'a vraiment pas fait fortune dans notre pays," disaient-ils, En somme, je n'étais pas fâché de l'accident, car depuis longtemps j'entendais répéter les choses les plus absurdes sur le contenu des caisses.

Après le bagage venait ma chaise portée par deux hommes, auxquels deux autres prêtaient main forte dans les endroits difficiles. Je m'y tenais assis, et j'avais toute facilité pour parler avec les porteurs qui me faisaient toutes sortes de questions et me racontaient mille histoires. Les satellites,

ordinairement, prenaient part à la conversation. Le mandarin monté sur un petit cheval fermait la marche et surveillait la caravane. Les premiers jours il fut froid, taciturne, mais peu à peu il se dérida, et bientôt nous fûmes amis. Trop éloigné, il ne pouvait suivre la conversation ; mais, quand il entendait les porteurs rire un peu trop fort, il demandait invariablement : “—Qu’a-t-il dit ? ” Un porteur se détachait, allait lui rapporter mot pour mot le sujet de l’entretien et de l’hilarité commune. M’étant aperçu que notre mandarin n’était pas cavalier, je lui offris ma chaise ; il refusa d’abord, mais il vint ensuite de lui-même me demander si vraiment je voulais accepter son cheval. Me voici donc à mon tour monté sur un petit cheval coréen, comme un mandarin en mission. Les porteurs disaient : “—Quand l’Européen est à cheval, personne ne le reconnaît, et il y a beaucoup moins de curieux.”

An-tjyou est une grande ville près du fleuve Tchyeng-tchyen (eau limpide) : les barques y viennent déposer les produits des proviuces du Sud, ainsi qu’à la ville de Paktchyen, distante de 40 lis et située non loin de la rivière Tjin-tou (tête du passage), qui coule dans un lit vaseux. A Ka-san commence la grande montagne qui, taillée à pic d’un côté, se prolongne jusqu’à Eui-tjyou, à trente lieues de distance ; on l’appelle Sâi-pyel-ryeng (la chaîne de montagne de l’étoile du matin). Nous traversons Tyeng-tjyou, ville fortifiée, puis Koath-san où nous passons la nuit. A mesure qu’on approche de la frontière, les fortifications deviennent plus nombreuses et les villes ont toutes des murailles. Je citerai les deux forteresses de Tong-rin et de Sey-rim, ou forêt de l’est et forêt de l’ouest, situées sur les montagnes, dans des passages difficiles pour en défendre l’accès. Ce sont de hautes et fortes murailles dont les portes à plein-cintre sont en pierres de taille ; d’immenses forêts aux arbres gigantesques les entourent de tous côtés. Lorsque nous traversions ces pays, on disait que des navires de guerre japonais étaient venus au port de Ouen-son, sur la côte orientale, et menaçaient le royaume. Toute la population était en émoi ; on s’attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de quelque bataille.

XIV.

Un jour, au sommet d'une colline, j'allais examiner les statues d'une pagode, l'orsque je vis sortir d'une maison où nos porteurs étaient entrés pour se rafraîchir un bon vieillard à cheveux blancs : "—Comment ! il est ici, s'écriait-il ; mais c'est un salut ! Moi qui, depuis si longtemps, désire voir un de ces hommes ! " Puis, m'apercevant, il accourt vers moi aussi vite que ses jambes le lui permettent ; il me presse les mains : "—Oh ! dit-il, j'ai entendu parler de vous. Comme je désirais voir votre visage ! Un grand bonheur m'était réservé sur mes vieux jours ; je puis mourir maintenant, j'ai vu la figure d'un de ces hommes vénérables qui ont tout quitté, qui s'imposent mille peines, mille fatigues pour venir nous enseigner une belle doctrine. Ce sont des saints ; j'ai vu la figure d'un saint." Se tournant vers les porteurs, il ajouta : "—C'est un homme comme il n'y en a pas chez nous ; il n'est pas venu ici, comme le prétendent quelques-uns, pour s'emparer de notre pays ; lui et ses disciples n'ont d'autre but que de nous instruire, Et nous autres, Coréens, nous les maltraitons. A la capitale, on les a pris, on les a mis à mort. Quel malheur pour notre pays que de tuer ainsi des hommes qui ne veulent que notre bien ! Quelle fureur, quelle injustice ! Jamais ils n'ont fait de mal à personne ; il sont ornés de toutes les vertus. Oh ! que notre gouvernement est cruel et aveugle ! "

Il me dit qu'il était né à l'île de Mjinto, au sud-ouest de la Corée, où il avait autrefois vu des moines européens : que, depuis quelques années, il avait émigré et habité ce pays. Il avait soixante et douze ans et désirait connaître la religion.

"—La doctrine que nous annonçons, lui dis-je, est la seule véritable ; elle nous apprend à connaître Dieu, notre Père, à l'honorer, à faire le bien et à éviter le mal, et elle nous procure la vie éternelle. Je ne puis vous instruire ; mais cherchez, vous trouverez des hommes qui la connaissent et vous l'enseigneront, car Dieu veut vous sauver. Je ne suis pas libre, le gouvernement m'a arrêté et me chasse du pays ; je suis forcé de m'en aller sans pouvoir travailler à faire le bien que je voudrais."

“—Oh ! quel malheur pour notre pays ! dit-il, les larmes aux yeux. Quelle fureur a donc notre gouvernement de rejeter ainsi ce qui pourrait faire notre bonheur !... Venez, entrez un instant dans ma maison ; ce sera pour moi, pour ma famille, une bénédiction ; j'ai un peu de vin, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir.”

“—Je ne bois pas de vin ; de plus voilà notre mandarin qui arrive ; je serais désolé d'être la cause d'un malheur pour vous. Soyez calme et tranquille, je vous ai vu, vos paroles m'ont fait du bien, au milieu des maux qui m'accablent. Je ne vous oublierai pas et je prierai Dieu pour vous.” Faites en sorte de trouver des chrétiens qui vous instruisent.

Le mandarin arrivait ; je dus m'écarter pour ne pas compromettre cet homme qui ne cessait de faire mon éloge, bien qu'il ne me connût pas ; mais il avait depuis longtemps entendu parler de la religion, de nos confrères, de nos martyrs. Cette rencontre me consola de bien des peines et en même temps augmenta ma tristesse, car il me fallait quitter ce pays où il y avait tant d'âmes si bien disposées.

Sur la route, je n'ai pas rencontré de chrétiens. D'ailleurs, je n'aurais pu les distinguer dans la foule, et la prudence les aurait empêchés de se faire reconnaître. J'ai considéré de loin les hautes montagnes où était notre collège et où pouvait être encore M. Robert ; dans les environs, il y a plusieurs villages chrétiens. Je vis aussi, d'un autre côté, la haute montagne du Kou-ovel (montagne de la neuvième lune) où je supposais que devant être caché M. Doucet. J'envoyai une bénédiction à ces chers et bons missionnaires, tous jeunes et exposés déjà à tant de peines, de privations et de dangers.

Après avoir passé les districts de Syen-tchyen et de Tyel-san, nous arrivons à Nyong-tchyen où nous rencontrons deux interprètes pour le chinois, qui nous attendaient depuis trois jours. Ils vinrent me voir dès mon arrivée, et m'annoncèrent que le gouvernement coréen les avaient envoyés pour me conduire jusqu'en Chine et me remettre entre les mains des autorités chinoises. Ils me parlèrent de Péking, qu'ils connaissaient parfaitement, accompagnant chaque année comme interprètes les ambassadeurs coréens.

Il nous restait neuf lieues avant d'arriver à Ei-tjyone, la dernière ville du territoire coréen. Nous nous mîmes en route. Le soir, du haut des montagnes, nous aperçûmes le fleuve qui sert de limite à la Corée, puis le territoire et les montagnes de la Chine. Nous fûmes bientôt à la porte de la ville. Le mandarinat où nous allions était à l'autre extrémité. Nous entrons d'abord assez tranquillement ; mais bientôt, malgré les précautions prises, je suis reconnu. Alors c'est un flot de population qui court, se précipite, pousse des cris, et que plus de trente satellites sont occupés à maintenir. Le mandarinat, où nous sommes enfin entrés, est même envahi. Tout les employés supérieurs s'empressèrent de me faire visite ; le mandarin vint en personne s'informer de ma santé.

Ei-tjyone est une grande ville placée sur le versant d'une colline. D'un côté, elle est protégée par des montagnes couvertes de hauts sapins ; de l'autre, par le fleuve Am-no ou Ap-nok-kang, en chinois Ya-lou-kiang (fleuve du Canard-vert). C'est à Ei-tjyone que nos courriers avaient été arrêtés, et j'ai su, par un des interprètes, que trois chrétiens s'y trouvaient encore en prison.

Le lendemain, je vis le mandarin qui m'avait accompagné depuis la capitale et dont la mission était terminée. Je le remerciai des soins qu'il m'avait donnés en route, nous nous souhaitâmes toutes sortes de bonheur, et nous nous séparâmes bons amis. Le mandarin de la ville vint aussi me demander si j'avais bien dormi pendant la nuit et me souhaiter un bon voyage. Je lui souhaitai la paix et la prospérité, lui promettant de conserver un excellent souvenir de mon passage dans sa ville et de ne jamais oublier la Corée.

Nous nous mettons en marche. On attendait notre sortie, et, comme la veille, la foule était compacte. Les satellites, armés de bâtons, se mettent en devoir d'écarter tout le monde. Je m'empressai de dire au mandarin : "—Tous ces gens désirent me voir ; empêchez les satellites de les frapper. —Ne frappez pas, ne frappez pas, dit aussitôt le mandarin ; l'Européen ne veut pas qu'on frappe le peuple." Nous avançons ainsi au milieu de la foule qui nous accompagne ; nous traversons la plage et nous montons dans de grandes barques plates. C'était un spectacle curieux que tout ce peuple éche-

lonné sur la grève. Les enfants se mettent à l'eau, pour me voir de plus près; il entourent notre bateau et, souriant amicalement, nous montrent deux belles rangées de dents blanches. D'autres se sont élancés dans des pirogues formées d'un seul tronc d'arbre; ils les manœuvrent avec grâce et agilité. Tout ce peuple, c'est mon peuple, ce sont mes enfants. Notre Seigneur, par l'entreprise du vénéré pontife Pie IX, me les a confiés, me les a donnés, et je les abandonne!

Nous faisons tranquillement cette traversée et nous abordons à la première île; de grandes barques coréennes montent et descendent la rivière; de l'autre côté de l'île, dans l'autre bras du fleuve, on aperçoit des jonques chinoises très-nombreuses. Descendu à terre, je me retourne pour contempler encore une fois ce beau pays, ma chère mission. Quel magnifique coup d'œil! quel panorama! C'est comme un sourire de la Corée. Embrassant tout le pays du fond de mon cœur, je lui envoyai ma plus tendre bénédiction en disant; Au revoir! Dieu veuille que ce soit bientôt!

XV

Après cette île, il y a encore au autre île, de sorte qu'il nous fallut suivre trois branches de la même rivière. La seconde île est habitée par des Chinois; les Coréens y circulent; ils vont même y faire du bois et y couper des herbes. Le pays que nous traversons est récemment habité; il y a quelques années, c'était un grand désert qui séparait la Chine de la Corée. Le gouvernement chinois a vendu les terres; et aujourd'hui on voit partout de petites habitations nouvellement bâties; les habitants, après avoir coupé, abattu et brûlé les arbres, ont défriché ce pays qui bientôt sera riche.

Comme il n'y a pas encore d'auberges, ont avait eu soin d'emporter les provisions pour le dîner; après six lieues de marche, nous arrivâmes à Syck-sen où le gouvernement coréen a une maison qui sert de pied-à-terre pour se rendre à Pyen-men. Nous nous y arrêtâmes et le mandarin m'étala toutes ses petites boîtes de conserves, en m'invitant à manger; j'acceptai sans me faire prier; ce dîner froid me parut

délicieux. Le soir, nous fîmes encore six lieues ; il était nuit lorsque nous arrivâmes à Pyen-men où les Coréens ont un grand établissement ; c'est là que nous passâmes la nuit, à plus de cent lieues de la capitale, le lundi soir, 24 du mois de juin, après quatorze jours de voyage. Il y avait là une foule d'employés du gouvernement, de courtiers, de marchands. La maison me parut être un grand magasin de marchandises venant de Péking et destinées à la Corée. La ville chinoise de Fon-hoang-chang, où l'on devait me remettre entre les mains des autorités chinoises, est à trois lieues de ce poste ; on m'y conduisit le lendemain avec le même cortège. La route se fit facilement, et nous descendîmes à l'auberge. J'eus tout le temps de parler avec notre mandarin, en attendant la décision des autorités chinoises toujours lentes en pareil cas. Quelques Chinois nous regardaient ; tous me prenaient pour un dignitaire coréen.

Enfin, vers midi, les deux interprètes, qui étaient allés traiter mon affaire, revinrent. Ils me dirent que les mandarins chinois allaient me recevoir et qu'on allait me conduire à Moukden où je trouverais des Européens à qui l'on me remettrait. Nous allâmes donc au ya-men, toutes les formalités furent remplies et les papiers signés de part et d'autre. J'étais passé sous l'autorité chinoise. Le moment de se séparer était arrivé. On me fit force compliments et souhaits de prospérité ; j'y répondis de la meilleure grâce possible. Les interprètes me donnèrent rendez-vous pour l'automne à Péking ; je ne pus le promettre. J'eusse bien voulu faire quelques largesses à mes porteurs, mais je n'avais pas une sapèque. Je demandai au petit mandarin chinois, qui devait m'accompagner, de me prêter quelques ligatures ; je ne pus les obtenir.

Les Chinois me déposèrent dans une sorte de chambre où, aussitôt, je m'occupai de me métamorphoser. J'abattis mon toupet coréen pour m'en faire une tresse à la chinoise, je revêtis une petite soutane noire que j'avais pu retirer du bagage, et j'attendis qu'on vint m'apporter à manger, car je n'avais rien pris depuis le matin. Mon attente fut vaine. Je m'adressai à un Chinois qui me parut être le gardien de mon domicile ; il me dit que l'heure du dîner était passée

et il se mit à jouer du violon de manière à faire gémir tous les chats du quartier. Je m'adressai à un autre, puis à un autre. On me dit qu'il n'y avait rien à manger. Un enfant, marchand de petits gâteaux, se présente, mais comment acheter ? J'avais cinq sapèques coréennes ; je lui en donne trois, il me remet trois gâteaux de la grosseur du pouce, puis, me voyant les manger avec tant d'appétit, il m'en donne, par-dessus le marché, cinq autres que je finis par accepter. Le soir, j'attends en vain mon souper ; on me dit qu'on m'avait oublié, qu'on ne savait pas qui était chargé de me nourrir. Je demandai à voir le mandarin auquel j'avais été remis et qui devait m'accompagner ; mais où le trouver ? Enfin heureusement, pendant que le joueur de violon continuait à s'exercer, arriva un autre employé : "—Comment, dit-il, il n'a pas mangé ? Mais que peut-on trouver à cette heure ? Qu'est-ce que le grand homme peut manger ?—Donnez-moi ce que vous voudrez ; vous trouverez au mons des gâteaux de farine. —Oh ! si ce n'est que cela, c'est facile." Il alla m'acheter trois petits pains chinois qui me restaurèrent, puis je m'endormis.

Le lendemain, je monte en chariot, le mandarin en fait autant ; et nous partons accompagnés d'une dizaine de soldats. Je n'ai pas l'intention de décrire ce voyage à travers les montagnes ; la chaleur était accablante, et le mouvement saccadé du chariot sur les rochers n'était pas de nature à me délasser.

Cinq jours après, le dimanche 30 juin, nous arrivions à Moukden. Les pourparlers furent encore assez longs. J'attendais dans le chariot, au milieu de la rue ; bientôt une foule paisible m'entoura. J'avais beau protester que j'étais Français, on voulait à toute force que je fusse Anglais. Dans la foule se trouvait un jeune Coréen expatrié qui me servit d'interprète. Enfin nous entrons à l'auberge. Le mandarin s'approche, me tend la main en me disant : "—Yes ? " Nous nous donnons une poignée de main à l'anglaise ; puis, montrant ses doigts un à un, pour me me faire voir sa science, il prononce en anglais : "—One, two, three, four, five, six, seven. Vous êtes Anglais, ajouta-t-il ? — Non, je suis Français. Il y a ici une église catholique, il doit y avoir un missionnaire, je désirerais le voir." On envoya chez le mission-

naire ; celui-ci vint à l'auberge. On me conduisit dans la chambre où il se trouvait et je reconnus M. Chevalier que j'avais vu quelques années auparavant à Notre-Dame des Neiges. Quelle joie aussi pour lui de me revoir ! Il ne pouvait en croire ses yeux ; on avait, paraît-il, annoncé ma mort. Le mandarin lui dit : "—Connaissez-vous ce missionnaire ? —Est-il Français ?—Mais oui, Français comme moi.—Pouvez-vous vous charger et répondre de lui ?—Certainement, avec le plus grand plaisir.—Eh bien, vous pouvez l'emmener." Et il me remit entre ses mains. C'était la liberté, après six mois de captivité. Nous nous rendîmes, en chariot, chez M. Chevalier.

Ce soir-là, j'appris la mort de Pie IX et l'élection de Léon XIII, la mort de Mgr Verrolles, de Victor-Emmanuel, etc. J'eus aussi des nouvelles de nos confrères de Corée, qui étaient vivants et toujours à leurs postes. Je passai trois jours à Moukden pour me remettre un peu. Les bons soins qui m'y furent prodigués ramenèrent bientôt mes forces. J'eus l'insigne bonheur d'y faire mes Pâques ; il y avait si longtemps que j'étais privé du saint sacrifice ! La mission possède en cette ville un bel établissement ; j'admiraïs surtout la magnifique église que M. Chevalier vient d'y construire. C'est un beau monument dont les deux tours dominent tout le pays.

Cependant il me tardait de me rendre à Notre-Dame des Neiges. Je partis le 4 juillet, et, le soir, j'allai à Cha-ling surprendre M. Boyer. Le lendemain, je me rendis à Nioutchouang où ma présence causa la même surprise à M. Riffard. Le 6, nous nous mettons en route, M. Riffard à cheval et moi en chariot. A quelque distance de Ing-tsé, M. Riffard prend les devants et va porter la nouvelle de mon arrivée. Les missionnaires montent à cheval et viennent à ma rencontre ; j'entrais dans la ville, lorsque je vois la cavalcade à laquelle prenaient part quelques négociants européens. Impossible de décrire la surprise et la joie générales. Douze ans auparavant, j'arrivais, presque dans les mêmes circonstances, sur les côtes de Tchefou, le 6 juillet, veille de l'anniversaire de ma naissance et de la fête de saint Félix de Nantes, mon patron. Le soir M. Dubail, supérieur de la

mission de Maudehourie, annonça une bénédiction solennelle du saint-sacrement pour remercier Dieu de ma délivrance. Avec quel bonheur, je bénis l'assistance, tenant en mes mains notre divin Sauveur, et comme je pensais à mes parents, à mes amis ! Je renonce à décrire les témoignages d'affection et les congratulations que me prodiguèrent mes confrères et grand nombre de résidents européens, sans oublier les bonnes religieuses de la Providence de Portieux.

Je restai trois jours au port de Ing-tsé et, le 10 juillet, accompagné de MM. Dubail, Raguit et Lalouyer, je me rendis à Yang-kouan. M. Richard averti par une lettre envoyée de Niou-tchouang, s'était empressé de venir à ma rencontre. Le lendemain je pars en compagnie de M. Richard, et, le 12, nous arrivons à Notre-Dame des Neiges. A deux kilomètres du village, nous rencontrons un cortège, des chariots chargés d'enfants tenant des étendards à la main, des cavaliers avec fusil en bandoulière, etc. Un petit chariot était préparé pour me recevoir ; j'y monte et la procession se déroule au son de la musique au milieu de la foule des païens. A l'entrée du village, je revêts le rochet et la mosette, et la procession, organisé par MM. Mutel et Liouville, se rend à l'église où l'on chante un *Te Deum* en actions de grâces ; puis je bénis l'assistance pieusement prosternée.

Ainsi se termine le voyage. J'avais été violemment séparé de mes quatre missionnaires restés en Corée ; ici, j'en trouvais trois autres tout disposés à aller porter secours à leurs frères, lorsque le moment de la Providence sera venu. J'avais changé de lieu, non de famille ; car tous les missionnaires de Corée ne forment qu'une famille et continueront toujours de vivre dans l'union et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur, gloire et amour dans les siècles des siècles ! Amen.

Que ces quelques notes soient pour vous et pour tous un motif de glorifier Dieu, de le remercier et de l'aimer davantage ; comme aussi de prier beaucoup pour nos chrétiens, pour mes chers missionnaires et pour moi, le chef indigne de cette belle et infortunée mission !

F.-C. RIDEL, év., vic. ap. de Corée.
Notre-Dame-des-Neiges, 20 octobre 1878.

LÉGENDES AMÉRICAINES

IDENTIFIÉES A L'HISTOIRE DE MOISE ET DU PEUPLE HÉBREU.

Le R. P. Petitot, missionnaire au Mackenzie, a fourni au journal, *Les Missions Catholiques*, une étude très intéressante qui a ému le monde savant ; notre missionnaire, dans ce travail, tend à prouver que les principales tribus ou grandes familles indigènes de l'Amérique septentrionale, n'ont point d'autre connaissance de la divinité ni d'autre tradition religieuse que celles tirées de la bible, tout comme la plupart des autres peuples barbares de l'univers.

C'est un fait aujourd'hui à peu près prouvé par la science, que presque toutes les légendes religieuses des divers peuples non-chrétiens du globe entier, sont tirées de la Bible ; on l'a prouvé pour plusieurs nations tant de l'Asie que de l'Afrique ; le Père Petitot vient aujourd'hui faire la même chose pour les peuplades les plus importantes de l'Amérique septentrionale.

Nos lecteurs liront avec intérêt et avec plaisir, quelques fragments du travail ethnographique du savant missionnaire, et seront surpris, certainement, de trouver tant d'analogie entre les croyances religieuses des Peaux rouges de nos forêts du Nord, et la vérité révélée dans la Bible.

Avant d'entrer dans son sujet le Rév. Père présente au lecteur quelques observations que nous croyons devoir reproduire en entier comme introduction aux fragments que nous donnons de son grand travail.

On ne doit pas attacher une trop grande valeur à l'ordre suivi par les Indiens dans leurs légendes, à la chronologie qu'elles semblent donner, ainsi qu'aux noms des localités et des héros qui s'y rencontrent. Les traditions des Peaux-Rouges abondent en anachronismes autant qu'en synchronismes. Les faits notoires et historiques y sont délayés dans une foule de détails puérils ou ridicules; des faits d'une origine évidemment très-reculée sont liés avec d'autres beaucoup plus récents. De plus, certaines légendes attribuent à tel personnage les actions qui, dans une tribu voisine, présentées comme les faits et gestes d'un autre héros. Les anciens agissaient de la même manière, et la mythologie des Grecs et des Romains est pleine de ces sortes de quiproquo. Le même héros reçoit aussi différents noms dans différentes peuplades. Enfin, on remarque entre ces légendes le même phénomène que nous offrent les dialectes d'une même idiome peau-rouge, à savoir : que l'accord s'est fait par la compulsion de toutes les versions de la même fable, de sorte qu'on ne peut ni avoir la suite des faits ni posséder parfaitement une tradition quelconque, si l'on ne réunit les diverses variantes qui s'en font dans chaque peuplade.

Mais, par contre, voici des particularités intéressantes que l'étude et la comparaison des légendes indiennes nous révèlent. Il est constant que plus on se rapproche de l'extrémité nord-ouest du continent américain, plus les traditions deviennent claires, simples, exemptes de détails puéril ou fabuleux, et, par conséquent, qu'elles revêtent une forme plus archaïque et plus vraisemblable.—Ce sont les peuplades les plus douces et les plus sociables, quelque reculées qu'elles puissent être, qui possèdent les traditions les plus satisfaisantes.—Les légendes des Dènè-dindjié, et même d'autres nations peaux-rouges, non-seulement se rapprochent des faits véritables que nous ont légués les livres historiques ou prophétiques des Hébreux; mais encore elles contiennent des paroles, des sentences et des proverbes qu'on dirait avoir été calqués sur la Bible, et qui sont comme stéréotypés dans la mémoire des sauvages. Quelquefois ces phrases sentencieuses sont accompagnées de chant, ou prononcées dans une langue dont ils ont, disent-ils, perdu l'intelligence — Dans

chaque tribu, les Indiens racontent les faits mentionnés par leurs traditions, comme s'ils s'étaient passés sur leur propre territoire, c'est-à-dire dans le pays et sur le continent qu'ils occupent actuellement. Et toutefois, par une contradiction qui s'explique, ces traditions font une mention constante d'un autre continent situé à l'ouest de l'Amérique et d'où ils tireraient leur origine ; ou bien, les narrateurs ajoutant que, à l'époque où leur histoire eut lieu, la terre se trouvait dans une position et dans un état différents de ceux où elle est aujourd'hui. On voit par là l'erreur dans laquelle est tombé le savant abbé Brasseur de Bourbourg, lorsqu'il a mis l'opinion que l'Égypte, avec sa civilisation et ses mythes, est sortie du Mexique. Le docteur américain s'est laissé fourvoyer par les traditions des Mexicains et des Yucatèques, qui, comme celles des Dènè, des Dindjié, des Algonquins, etc., font de leur patrie le théâtre des événements qu'elles racontent. L'amour-propre et la vanité sont travers communs à tous les fils d'Adam. Il est naturel que chacun des anciens peuples, qui furent en relation avec les Hébreux ou qui virent les merveilles notoires que Dieu accomplit en eux, se sentit incliné à se les attribuer. Il ne faut pas oublier, de plus, que tous les événements relatés dans le Pentateuque, depuis la création jusqu'à la dispersion des peuples à Babel, ne sont pas seulement l'histoire du peuple hébreu, mais qu'ils conviennent à tous les peuples du globe. Qu'y a-t-il d'étonnant que tous en aient conservé un souvenir plus ou moins vif ? Si donc l'abbé de Bourbourg avait su que la généralité des Peaux-Rouge et même de Kanaka s'approprie les mêmes héros et les mêmes traditions bibliques, il ne serait pas tombé dans une erreur aussi manifeste. M. de Charencey nous dit que, en Cœlésyrie, les faits ayant rapport à Noé sont très-fréquents et sont présentés comme s'étant passés sur les lieux mêmes. Ainsi en fut-il chez les Grecs, au rapport de Béroze ; chez les Égyptiens, d'après Hérodote ; chez les Chinois, les Hindous et les Tartares.

On ne saurait nier qu'il n'existe, dans beaucoup de détails apparemment puérils de ces traditions, un sens emblématique reposant sur des jeux de mots, sur des termes à signification double ou prêtant à l'équivoque, dont le *sensus obivus* cache,

à l'intelligence de quiconque n'est pas initié à l'argot des jongleurs, un fait important. Il nous est difficile de ne pas reconnaître, dans l'esprit qui présida primitivement à la composition de ces légendes, une symbolique cabalistique analogue, sinon identique, à celle du Talmud. Le lecteur en jugera.

Nous avertissons aussi notre bienveillant lecteur que la tradition du héros lunaire, que nous allons donner et expliquer, est possédée également par les Esquimaux, qui le nomment *Tathrem-Innot* ; par les Pieds-Noirs, qui le nomment *Kokoyé-Natus* ; par les Algonquins, qui l'appellent *Mustaté-Awasis*. Voilà donc quatre grandes familles américaines, les Esquimaux, les Dènè-dindjié, les Algonquins et les Sioux-Dakotas, qui partagent la même croyance sur un point fort important de leurs théogonies respectives. Toutefois ces quatre peuples sont parfaitement distincts et divisés d'esprits, de langue, de coutumes et de mœurs. Les savants ne seront donc pas étonnés de voir la nation des Creeks et celle des Mayaquiché en possession de la même croyance et tradition, ou plutôt de nous voir assimiler la légende de Votan et celle des Chaktas mustkogulche à la tradition du Sa-Wéta ou Tan des Dènè et des Dindjié, peuples hyperboréens du même continent. Ils les y retrouveront, dans une forme si primitive que nous nous attendons bien à exciter l'incrédulité et le doute dans l'esprit de plus d'un savant. Quelques lecteurs sera tenté de considérer ces traditions comme une réminiscence confuse des récits des missionnaires. Nous répondrons à cela que nos Indiens ne nous possèdent que depuis tout au plus quinze ans ; que nous avons été leurs premiers apôtres ; que nous leurs avons prêché Jésus-Christ et non point Moïse, Abraham ou Samson ; qu'il nous est bien difficile de leur faire retenir et de graver dans leur mémoire les rudiments les plus essentiels de notre religion et de nos dogmes ; à plus forte raison serait-il difficile d'obtenir d'eux qu'ils se souvinssent de longues narrations, telles que celles que nous allons rapporter ; que c'est justement de la bouche des vieillards, c'est-à-dire des personnes dont nous trouvons la mémoire la plus ingrate et la plus fermée à nos enseignements, que nous tenons ces traditions que les jeunes générations tendent à oublier de plus en plus et à regarder comme

des fables. Enfin nous espérons que la critique que nous donnons de ces différentes traditions, et l'accord qui se manifestera dans les diverses tribus, apporteront la conviction dans l'esprit des plus prévenus.

I.

LÉGENDE DU LÉGISLATEUR-DIEU DES CHIPPEWAYANS OU
MONTAGNAIS.

§ 1^{er}. BÉTSUNÉ-YÉNALCHIAN (*l'enfant élevé
par sa grand'mère.*)

1^o Voici la tradition des Montagnais du grand Lac des Esclaves.

“ Alors longtemps avant le Grand-Père (le Noé des Chippewayans) et les deux frères (Abraham et Loth), il y eut une grande famine. Tous les caribous (rennes) s'enfuirent loin de notre terre, et nous y mourrions de faim. Alors les hommes (*dènè*) quittèrent leur patrie et descendirent pour habiter le long de la mer, dans le désert sans arbres, dans la terre étrangère, afin d'y arracher leur vie.

“ Alors un jour qu'on était en marche, une vieille femme, qui ne pouvait suivre les guerriers que de loin, entendit des cris d'enfant au bord de l'eau. Elle chercha avec soin et trouva, au milieu de la bouse des bœufs musqués, un tout petit enfant, qui lui dit : “ Grand'mère, recueille-moi ; je suis “ venu sur la terre pour faire du bien aux hommes, mes “ frères.” La vieille femme ramassa le petit enfant, elle l'éleva soigneusement, et c'est pourquoi on appela celui-ci *Bétsuné-Yenetchian* (sa grand'mère l'a élevé.)

“ Lorsque Bétsuné-Yenetchian devint un peu grand, il s'absentait chaque soir et ne reparaisait plus que le lendemain matin. Dans les commencements, la vieille s'inquiétait beaucoup de ces absences, puis elle finit par s'y habituer. On ne savait où il allait ; mais lui, par la vertu de la magie, car il était très puissant, se métamorphosait en renne ; puis s'en allait parmi les rennes, il les attirait à lui, leur touchait le museau de sa baguette (car c'est au moyen d'une baguette

qu'il opérât des prodiges), et aussitôt les caribous tombaient morts. Alors il rentrait au camp, ayant la ceinture pleine de langues de caribous qu'il rapportait comme un trophée de sa chasse. C'est pourquoi la vieille ainsi que ses parents adoptifs vivaient dans l'abondance.

“ Un jour, cependant, Bêtsuné-Yénelchian dit à la vieille qui l'avait élevé : “ — Mère, dites ceci à mes frères : Si vous “ voulez me donner en tribut le bout de toutes les langues “ des rennes que vous tuerez, je vous promets de ne vous “ jamais laisser manquer de viande. Je vous procurerai des “ caribous en abondance et demeurerai longtemps parmi “ vous.” La vieille rapporta aux hommes les paroles de l'enfant puissant, et les hommes consentirent à ce traité. Aussitôt les rennes commencèrent à abonder, et la viande à devenir très grasse. Pendant longtemps les Dènè furent fidèles à payer leur tribut à l'enfant ; mais il arriva un temps où ils l'oublèrent, et les bouts de langue ne lui furent plus donnés : “ — C'est fini, je ne demeurerai pas plus longtemps avec ces “ ingrats, dit Bêtsuné-Yénelchian devenu homme ; on m'oublie parce que j'ai été trop bon ; si le tribut n'est pas payé, “ je partirai.”

“ La vieille pleura, elle supplia ; mais ce fut en vain.

“ — Mes frères m'oublient, lui répondit le puissant ; eh “ bien, je m'en vais. Toutefois je ne les abandonnerai pas “ entièrement. Quand ils m'appelleront à leur secours, je “ viendrai à eux. Pour vous, tâchez de me suivre.”

“ Il dit, et disparut au milieu d'un grand troupeau de bœufs musqués. La vieille suivit bien ses traces pendant quelque temps, mais ce lui était bien pénible, à son âge, de tracer son chemin à l'aide de raquettes. Elle ne put jamais arriver au bout.

“ Depuis ce temps-là, quand le caribou manque et que nous sommes menacés de la famine (*tan*), nous allons dans le désert qui borde la mer Glaciale. et nous appelons Bêtsuné-Yénelchian et les bœufs, dans lesquels il s'est incarné. Ils entendent notre voix ; nous en tuons quelques-uns, et nous échappons ainsi à la disette et à la mort.”

2° Voici la version des Dènè Mangeurs de caribous, du bout du lac Athabaskaw.

“ Un jour, dans le désert où vivent les rennes, une jeune fille trouva un tout petit enfant couché dans la mousse, au bord d'un fleuve (*nilin*). Elle eut pitié de lui, le recueillit, l'enveloppa d'une peau de caribous et l'éleva elle-même. Cette fille vivait seule et fort pauvrement de racines et de baies sauvages. Un jour qu'elle se lamentait à la vue de son extrême misère, le petit enfant lui dit : “ — Ne te lamente pas ; je sais où il y a du poisson ; suis-moi.” Et aussitôt il la conduisit vers un grand lac poissonneux où ils firent une pêche très abondante.

“ Le petit enfant lui dit encore : “ — Bientôt mes frères ne seront plus malheureux ; ils auront des rennes en abondance. Mère, fais-moi des raquettes.” La pauvre fille, qu'il appelait sa mère, lui ayant fait des raquettes et l'en ayant chaussé, il s'en fut et disparut aussitôt dans les steppes. De la nuit il ne parut pas.

“ Le lendemain, quand Bétsuné-Yénelchian rentra dans la tente de la pauvre fille, il la trouva seule, étendue à terre, sans feu et presque glacée par le froid. Il l'éveilla, la consola car elle l'avait cru perdu et mort de froid, et il lui donna quantité de langues de rennes.

“ Le lendemain et les jours suivants, l'enfant puissant agit ainsi : il s'en allait parmi les rennes, les touchait au museau et les tuait par son seul attouchement. C'est pourquoi ses parents adoptifs vécurent très bien pendant longtemps.

“ Etant devenu homme, Bétsuné-Yénelchian continua à être le bienfaiteur de son peuple. Un jour cependant, il monta sur un rocher élevé, et dit : “—C'en est fait ; je ne vivrai pas longtemps désormais ; mais tous ceux qui s'adresseront à moi dans le besoin seront exaucés. Je leur enverrai des caribous en abondance.”

“ En ce moment on vit sortir de toutes les issues de la forêt des ours blancs, des ours jaunes et des ours noirs, (*sas*), qui tous vinrent droit à Bétsuné-Yénelchian. “—Allons c'est le moment de la séparation, dit-il à ses frères ; une grande nation m'attend au-delà de la mer. Il faut que j'aille à elle ; partons !” Ce disant, il s'élança au milieu des ours, et on ne le revit jamais plus.”

3° Écoutons maintenant la version des Dènè Couteaux

Jaunes, qui habitent entre le grand Lac des Esclaves et la rivière du Cuivre.

“ Un jour, dans le désert qui borde la mer, la disette (*tan, dan*) de viande régnait parmi les Dènè. On était donc en quête de rennes, mais vainement. C'était très-pénible.

“ Alors, on entendit comme les vagissements d'un enfant au bord de la rivière du Cuivre. Il y avait là beaucoup de jeunes filles. Elles se mirent à la recherche de la voix, mais sans succès. Survint une vieille femme, qui trouva bientôt un tout petit enfant, merveilleusement beau, couché dans l'empreinte du sabot d'un renne. Elle le prit, l'éleva avec amour ; c'est pourquoi on l'appela Bétsuné - Yénelchian. Quoique tout petit, il parut bientôt qu'il était très-puissant par la vertu de son ombre.

“ Un jour Bétsuné-Yénelchian dit à la grand'mère : “ — Les hommes, mes frères, sont bien malheureux ; je veux aller les trouver. Ils ont faim, je veux aller leur procurer de la viande.” Alors la vieille pleura ; elle le lui défendit ; mais lui l'en pressait plus vivement encore. Enfin elle le laissa partir, et il s'en alla vers les Dènè ses frères.

“ Lorsque l'enfant magique revint à la tente de la grand'mère, elle était étendue inerte, sans feu et la tête glacée. Il la tira de sa léthargie : “ — Mère, voyez,” dit-il, et défaisant sa ceinture, il en laissa tomber quantité de bouts de langues de renne : “ — Mes frères vivront à leur aise maintenant, dit-il, pourvu qu'ils se souviennent de moi.”

“ Il demeura, en effet, longtemps parmi ses frères, et le caribou ne leur faisait jamais défaut. Un jour, dans le désert sans arbres, on chassait péniblement, car il n'y avait point d'eau. Nous mourions donc de soif : “ — Attendez,” dit l'enfant puissant devenu homme ; et, ayant fabriqué une flèche magique, il la ficha en terre, et il jaillit aussitôt de cet endroit de l'eau en abondance.

“ Enfin, étant devenu vieux, il gravit une montagne : “ — Je vais bientôt mourir, dit-il à ses frères ; mais je ne vous abandonnerai pas. Quand vous serez dans la détresse, invoquez-moi, et je viendrai à votre secours.” Alors il se fit dresser en ce lieu élevé une loge de médecine (*chunsh*), et, y étant entré, il évoqua son esprit ou ombre. Comme il n'en

sortait plus, on s'aventura dans le pavillon pour voir ce qu'il était devenu ; mais il n'y était plus. Depuis ce temps, on ne sait ce qu'il est devenu. ”

§ 2. OLTSINTRÉDH (*Opérant-bâton*).

Voici la tradition des Dènè Couteaux Jaunes.

“ *Oltsintrédh* (*Opérant-bâton*, c'est-à-dire celui qui opère par la verge) était un homme fort puissant. Il opérait des prodiges au moyen d'un bâton ; c'est pourquoi nous l'appelons ainsi.

“ Un jour le Grand Ennemi lui enleva ses deux sœurs : — Tu n'es pas un homme, lui dit quelqu'un, puisque tu te laisses ravir tes parents. ” Alors il se fâcha contre son adversaire ; il le frappa, et, sans le vouloir, il le tua. Après ce coup, il se leva et dit : “ — Il faut que je délivre mes deux sœurs. ” Aussitôt il partit avec son frère, pour se mettre à leur recherche. Comme ils cherchaient chacun de leur côté, ils avaient convenu d'un signal pour se retrouver ; car ils vivaient parmi leurs ennemis, les Eyunné. *Oltsintrédh* suspendait donc une crécelle à la cime d'un arbre, et, quand le vent l'agitait, la crécelle était entendue par les deux frères, qui s'en revenaient camper en ce lieu.

“ En cherchant leurs sœurs, les deux frères arrivèrent dans une contrée dont les habitants ne se nourrissaient que d'une gomme blanche. Ils ne purent séjourner en ces lieux ; car ce mets les écœurait.

“ Etant partis de là, ils vinrent dans un pays dont le peuple se nourrissait de grèves. Lui-même, *Oltsintrédh*, tendit pour ces gens-là ses filets, et d'un seul coup il en prit des quantités prodigieuses. Mais, comme il ne trouva pas ses deux sœurs en ce lieu, il passa au delà.

“ *Oltsintrédh* arriva alors dans une contrée dont les habitants étaient comme des lièvres ; ils vivaient dans une obscurité profonde et dormaient sans cesse. Pour eux il produisit la lumière ; puis il les changea en hommes. Mais il ne demeura pas longtemps en ce pays.

“ Enfin, il parvint à une vaste tente, à la tente du Grand Ennemi, le chef des Eyunné (les femmes). Là, ses deux sœurs

se désolaient dans la captivité. Comme ce jour-là leur mari était à la chasse, Oltsintrédh lui reprit ses deux sœurs et se sauva avec elles, ainsi que son frère qui l'accompagnait. Lorsque le Grand Ennemi revint de la chasse et qu'il ne vit plu ses deux femmes esclaves, il entra en colère et se mit aussitôt à leur poursuite. Comme il était lui-même un magicien puissant, il dressa des embûches aux fugitifs.

“ Un matin donc, en s'éveillant, ceux ci se trouvèrent au fond d'un précipice, dans une crevasse de rochers très profonde : “ — Ne vous épouvantez pas, dit Oltsintrédh à ses sœurs ; confiez-vous à moi ; recouchez-vous et dormez.” Aussitôt elles se recouchent, et lui, par la puissance de sa baguette, les tire hors de l'abîme en en faisant monter le fond au niveau du sol environnant.

“ La seconde nuit étant arrivée, ils campèrent dans le désert ; mais, à leur réveil, ils se trouvèrent au milieu des eaux, sur une petite île déserte. Les deux sœurs se désolaient : “ — Ce n'est rien, dit leur frère ; couchez-vous et dormez.” Ce disant, il fit surgir une chaussée de castors entre l'île et la terre ferme, pendant leur sommeil, de sorte que, à leur réveil, ils traversèrent fort bien le lac à pied sec.

“ A la fin de la troisième nuit de bivouac, ils se trouvèrent enterrés dans un grand marais bourbeux. Les deux sœurs n'en pouvaient plus. Le Grand Ennemi était si mauvais ! que faire ? “ — Recouchez-vous encore et dormez,” dit Oltsintrédh avec confiance. Aussitôt, par sa puissance, il se forma à travers le marais un sentier de sable dur et sec, sur lequel les sœurs traversèrent les eaux fangeuses.

“ Enfin, le Grand Ennemi, voyant qu'il ne pouvait venir à bout d'Oltsintrédh, le laissa partir en paix ainsi que ses deux sœurs. Alors lui-même dit à son frère : “ — Viens avec moi, je vais tuer tous les hommes ennemis, après quoi je les ressusciterai.” Il se dirigea vers une haute montagne qu'ils gravirent tous deux. Il y tonnait affreusement. Au milieu de la foudre, Oltsintrédh ramassa deux pierres plates, des pierres de tonnerre, et, les ayant jetées parmi ses ennemis, ils tombèrent au même instant sans mouvement et sans vie. Il descendit alors de la montagne. Arrivé en bas, Oltsintrédh trouva sa vieille mère affolée, sa vieille mère qui

l'avait élevé. Elle chantait, la vieille, elle dansait : “ — Mes chants sont nombreux, disait-elle ; je connais beaucoup d'hymnes.” Ce disant, elle dansait comme une folle. Or, cette vieille, c'était un renard. Oltsintrédh la frappa à la tête et la renversa sans vie.

“ Oltsintrédh vécut fort longtemps. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout.”

IDENTIFICATIONS.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué les nombreux points de ressemblance que cette version présente avec l'histoire de Moïse et les pérégrinations des Israélites dans le désert. On y retrouve même des traits qui font ressouvenir de quelques particularités de la vie du Sauveur. Ces points de ressemblance n'ont point échappé aux sauvages eux-mêmes ; mais il n'entre pas dans notre plan de les faire ressortir ici. Nous voulons mettre seulement en relief le parallèle qui existe entre les traditions susdites et l'histoire du législateur du peuple hébreu.

Une grande famine oblige les Dènè à quitter leur patrie, pour se diriger vers les déserts du littoral, afin d'y chercher leur vie. — Une grande famine ayant désolé le pays de Chanaan, qu'habitaient les fils de Jacob, ceux-ci émigrèrent dans les plaines de l'Egypte, au bord de la Méditerranée.

Le héros chippewayan fut trouvé, au bord d'un fleuve (*Nilin*), par une troupe de jeunes filles, dont une l'éleva et l'adopta pour son fils. — Moïse, enfant, fut trouvé, au bord du Nil, fleuve d'Egypte, par les filles d'honneur de Thermutis, qui l'éleva, l'adopta et essaya même de le faire passer pour son fils et de le pousser au trône des Pharaons.

Le héros chippewayan, ainsi que Moïse, était merveilleusement beau.

Une vieille femme est dite ailleurs avoir élevé l'enfant, de même que ce fut la vieille Egypte qui initia Moïse à ses sciences à ses arts et à son antique civilisation.

Le héros aènè, comme Moïse, reçut son nom des circonstances qui accompagnèrent son enfance. L'un et l'autre furent puissants et opérèrent des merveilles à l'aide d'une

baguette et d'un bâton ; l'un et l'autre furent les bienfaiteurs de leurs compatriotes qu'ils appelaient avec amour leurs frères.

Bétsuné-Yénelchian promet aux Dènè d'être leur protecteur et leur pourvoyeur à jamais, pourvu qu'ils lui paient un tribut de bouts de langues. Moïse fait, au nom de Dieu, la même promesse aux Hébreux, pourvu qu'ils soient fidèles aux préceptes de la loi et à la circoncision. (Exode, xxiv, 3.)

Les Dènè, comme les Hébreux, acceptent le pacte. Les Dènè, du moins ceux de l'extrême nord, pratiquent la circoncision.

Le héros chippewayan vient sur la terre pour y faire du bien à ses frères. Ailleurs, il est dit qu'il délivra ses deux sœurs de la captivité, dans laquelle les retenait le Grand Ennemi, chef de la nation des *Eyunné*, car ce mot signifie *femmes* dans les dialectes dènè du Nord. — Moïse reçoit de Dieu l'ordre d'aller délivrer ses frères de la servitude des Pharaons. Les Israélites furent plus tard divisés en deux maisons : celle de Juda et celle d'Israël, que le prophète Jérémie appelle souvent les deux sœurs. " N'avez-vous point vu ce qu'a fait la rebelle Israël ? Elle s'en est allée, etc. (Jerem., III, 6.) Et la perfide Juda, sa sœur, voyant que j'avais répudié la perfide Israël, etc. (Id., 8.) — Allez donc trouver la rebelle Israël et criez vers le Nord, où elle est maintenant, etc. (Id., 11.) En ce temps là, la maison de Juda ira trouver maison d'Israël, et elle retourneront de la terre de l'Aquilon. " (Id., 18.)

Ainsi que Moïse, le héros dènè tue un homme ennemi, qui insultait au malheur des siens. — Ainsi que lui, il fait jaillir une source d'eau vive en frappant le rocher. Mais ils le frappent, l'un d'une baguette, l'autre d'une flèche.

Oltsintrédh et son frère travaillent de concert à la délivrance de leurs sœurs, comme le firent Moïse et Aaron, relativement aux deux maisons de Jacob et de Joseph.

Le Grand Ennemi s'opposa au départ des deux sœurs, et, par la vertu magique, leur suscita des embûches. — Le Pharaon se refusa également à laisser partir les Hébreux et tenta de déjouer par la magie les prodiges que Moïse et Aaron

opéra pour le contraindre. Oltsintrédh demeura vainqueur dans cette lutte, ainsi que le fut Moïse.

Le héros dènè fait traverser à pied sec par ses sœurs un grand lac d'abord, une eau fargeuse ensuite.—Les Hébreux, sous la conduite de Moïse, traversent à pied sec la mer Rouge. Plus tard, ils renouvellent le même prodige au passage de Jourdain. Le Nil est appelé eau bourbeuse par l'Écriture. (Jos. xiii.)

Oltsintrédh délivre ses sœurs du fonds d'un précipice en faisant monter l'abîme au niveau des terrains environnants.—Moïse opéra la même merveille aux sources du torrent d'Arnon, ainsi qu'aux puits des Moabites. “Alors Israël chanta ce cantique : — Que le puits monte ! Et ils chantaient tous ensemble : — Que le puits monte !...” (Num., xxi, 15-20.)

Les sœurs d'Oltsintrédh campèrent longtemps dans le désert avant de revoir la patrie ; toutefois la tradition ne fait mention que de quatre bivouacs.—Les Hébreux demeurèrent quarante ans dans le désert d'Égypte avant de parvenir dans la terre du partage.

Oltsintrédh traverse un désert dont les habitants se nourrissaient d'une gomme blanche.—Pendant quarante ans, Moïse nourrit son peuple de la substance blanche de la manne. Les uns et les autres en furent dégoûtés.

Oltsintrédh parcourt ensuite une contrée où l'on ne se nourrissait que de grives dont il prit une grande quantité.—Moïse procure aux hébreux, par deux fois, une grande abondance de cailles. Certains rabbins ne nomment pas la caille, mais font seulement mention d'oiseaux très gras.

Oltsintrédh vécut ensuite parmi des hommes-lièvres, qui vivaient au milieu de ténèbres épaisses. Il leur procura la lumière et en fit des hommes.—Les hébreux, captifs sous les Pharaons, avaient la timidité du lièvre. D'affreuses ténèbres pesèrent sur toute l'Égypte, sous Moïse, tandis que les Israélites vivaient dans la lumière. Eux-mêmes, dans le désert, vécurent sous la nuée, comme le dit saint Paul. Enfin Moïse fit des hommes de ses frères, en les constituant en nation, en relevant leur courage et en les envoyant à la conquête d'une patrie.

Oltsintrédh gravit une montagne au milieu du tonnerre ;

il y ramasse deux pierres plates qu'il lance dans les rangs de ses ennemis, et, ce faisant, il les foudroie.—Moïse reçoit la loi sur le mont Sinaï, au milieu des tonnerres et des éclairs. Il descend de la montagne avec les deux tables de la loi et les jette au milieu des Israélites, à la vue de leur prévarication; 23,000 hommes périrent par le glaive des lévites, à la suite de cette action.

En descendant de la montagne, Olsintrédh aperçoit sa vieille mère qui dansait et qui chantait comme une folle. Cette vieille était un renard. Il la frappa à la tête et la renversa sans vie.—En descendant du Sinaï, Moïse est transporté de courroux, à la vue de la nation d'Israël dansant et chantant follement autour des dieux de la vieille Egypte, le bœuf Apis, c'est-à-dire Sérapis. Le Seigneur dit d'Israël qu'il est un peuple à la tête dure; ailleurs, le Saint-Esprit le représente comme rempli de duplicité, d'astuce et de fourberie. Moïse brisa l'idole d'Apis et la réduisit en poudre.

Enfin, devenu vieux, le héros dènè gravit une montagne pour y mourir, ainsi que le fit Moïse. (Deut., xxxiv.)

Avant de mourir, le bienfaiteur des Chippewayans leur promet de ne les abandonner jamais et de les secourir quand ils recourront à lui.—Moïse promet le secours de Dieu aux Israélites, pourvu qu'ils lui soient fidèles. (Deut., xxviii.)

Le héros chippewayan s'écrie qu'un grand peuple l'attend au delà des mers.—Moïse prédit les grandeurs futures du peuple hébreu, et dit qu'il peuplera la terre d'un pôle à l'autre. (Deut., xxxiii.)

Bétsuné-Yénelchian disparut tout à coup et nul d'entre les Dènè Chippewayans ne sait ce qu'il devint.—Les Hébreux ignorèrent toujours le lieu de la sépulture de Moïse. (Deut., xxxiii.)

Toutefois, plusieurs Chippewayans s'accordent à dire, avec les Dènè du Mackenzie, que leur héros partit pour la lune, dans laquelle il réside sous le nom de *Sa-Khè-Dènè* (Astredans-homme); ce nom n'offre-t-il pas quelques rapports avec *Sakia-Muni* du Bouddha? Nous retrouverons cette version beaucoup plus claire ailleurs. Il est bon de noter ici que le monosylla *sa*, en dènè, signifie à la fois soleil et lune, comme le *samech* des hébreux et le *sin* des Assyriens. Mais, outre le

mot astre, le monosyllable *sa* signifie aussi la beauté et la bonté : *sa* bien, bon, *san* bonté ; la racine *S* convenant à tout ce qui caractérise le bien, le beau et le bon, soit moraux, soit physiques, tel que l'ordre *sè*, la joie *san*, les ajustements *sun*, la rondeur et la ligne circulaire *son*, etc. Dire que Bét-suné-Yénelchian est parti pour l'astre des huit (sa), ne serait-ce donc pas une manière énigmatique et peut-être cabalistique d'exprimer qu'il est allé rejoindre l'Être beau, bon et parfait par excellence, c'est-à-dire Dieu ?

Quant à ceux qui le font incorporer à l'ours, qui représente toujours la divinité dans les traditions dènè, il nous est impossible de ne pas voir dans cette version un quiproquo causé probablement par l'homonymie que présentent le nom de l'ours (*sas* en dènè, *s'a* dans les autres dialectes, *siè* en dindjié) et celui de la lune (*s'a* en dènè, *s'ie* en dindjié), Quoi qu'il en soit, nous devons noter ici en passant les deux exemples de croyance à la métempsychose et aux incarnations successives que nous offre cette tradition montagnaise. Nul n'ignore que cette théorie parvint dans l'Inde par l'Égypte, et que les juifs eux-mêmes en furent entachés.

Bét-suné-Yénelchian, appelé aussi Oltsintrédh ou la verge opérante, et enfin Sa-Kkè-Dènè ou l'habitant de l'astre Astarté, s'incarne ici dans le bœuf musqué, dans la bouse duquel il fut trouvé, et ailleurs on l'identifiera avec le soleil, puis avec la lune. N'avons-nous pas, dans ce triple caractère, le mythe antique d'Osiris, ou le soleil, appelé aussi *Amon*, émigrant après sa mort dans le bœuf *Apis* et renaissant dans son fils *Osar*, dieu mâle lunaire, appelé également *Da.Khons*-ou *Khons*, lune ? En tous cas, on peut prendre note de la conformité qu'offrent les noms d'*Osar*, de *Sa-kiu-Muni*, de *Sa-Khé-Dènè*, de *Sa-Mana-Khodom* et de *Sa-Mana-Kutama*, héros que nous avons plus d'une raison de croire identiques, comme les chapitres suivants pourront le prouver. Mahéthon donne à Moïse le nom d'*Osar-Siph* ou le dieu lunaire Taupe, d'après Guérin du Rocher. Nous verrons plus loin que les Dènè-dindjié septentrionaux appellent leur héros la taupe ou la musaraigne, dont le nom, en chippewayan, est *dan* ou *tan* monosyllabes qui, joints aux particules-articles *dènè* O ou WO, forment le nom de *Odan* ou *Wotan*, le héros tzendale.

HISTOIRE LÉGENDAIRE DU DIEU MALE LUNAIRE DES DÈNÈ
PEAUX-DE-LIÈVRE DU BAS MACKENZIE

§ 1er. NI OTTSINTANÉ (*l'enfant de la mousse*). — ETSÉNULLÉ (*le bien-aimé*). — SA-WÉTA (*l'habitant de la lune*).

“ Au bord d'un fleuve (*Niline*), on entendit pleurer un tout petit enfant. Plusieurs jeunes filles le cherchèrent en vain ; mais une vieille femme s'étant mise à sa recherche avec elles, elle le trouva et le recueillit. Il était couché tout nu dans un nid de mousse (*ni*). C'est pourquoi on l'appela *Ni-Ottsintané*, l'enfant-mousse. Alors la vieille le donna à une des jeunes femmes pour qu'elle le nourrit ; après quoi elle l'adopta pour son fils.

“ Quoique tout petit, l'enfant-mousse faisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule, et il procurait à sa mère adoptive, en vertu de sa magie, un grand nombre de rennes.

“ Lorsque l'enfant-mousse fut devenu un peu plus grand, il dit à sa mère : “—Mère, dites à mes frères : Séparez pour moi l'épaule et l'estomac des animaux que je vous procurerai.” La vieille obéit à son ordre, mais elle n'éprouva que des refus de la part de ceux dont l'enfant était le bienfaiteur. Aussi l'enfant se coucha-t-il attristé et sans prendre de nourriture. Sa mère s'en alla donc de tente en tente, disant à tous : “—Mon fils, si bon et si puissant, vous a demandé comme un tribut l'épaule et l'estomac des caribous qu'il tue pour vous ; pourquoi les lui refuser ? C'est bien mal d'agir si durement envers lui.” Mais on ne l'écouta pas. Un vieillard, un grand chef, très-puissant et grand magicien, appelé *Tratsan-éko* (le Corbeau-qui-court), répondit : “—Ne lui donnez pas. Ce petit étranger-là est par trop prétentieux.” L'enfant-mousse se coucha donc en colère.

“ Pendant les hommes (dènè) avaient tué un grand nombre de bœufs musqués et de caribous. On les avait dépecés ; on en avait boucané et fait sécher la viande, comme

de coutume, et leur viande était suspendue sur des échafaudages. Tout à coup afin de punir ces ingrats, Ni-Ottsintané se prit à réfléchir, sur le minuit, afin de faire de la magie : — *Nonna tamine ! nonna tamine !* ” répétait-il. Ce que ces paroles signifient, nous ne le savons plus. Mais, au même instant, la viande se mit à bruisser et à pétiller ; les morceaux se rejoignirent ; elle se ranima entièrement, et les bœufs musqués, ayant pris vie, s'échappèrent dans le désert ; de sorte qu'il y eut la famine (*ton*) dans tout le camp.

— C'est ce petit méchant enfant-mousse qui a fait le “ coup, ” se dirent les hommes. On voulut s'emparer de lui, mais il s'échappa de leurs mains on ne sait comment, et disparut. La nuit venue, l'enfant était de nouveau couché auprès de sa mère adoptive ; celle-ci, à son réveil, sentit son cœur glacé. Elle avait le cœur glacé ainsi que la tête.

“ Le lendemain, les hommes prirent dans leurs lacs un bon nombre de rennes ; mais l'enfant-mousse fit encore la magie, et, tous ces animaux ayant disparu, la famine régna de nouveau dans le camp. On n'en pouvait plus : — Quel “ méchant garçon ! se disait-on ; pourquoi veut-il nous “ détruire par la faim (*ton*) ? ” Mais lui, se rappelant que ces gens-là avaient fait périr ses parents, n'avait pas déposé sa colère.

“ Le jour suivant, l'enfant-magicien, réveillant de nouveau sa grand'mère, la trouva encore la tête froide et le cœur glacé. Sa-wéta lui dit : — Mère, je veux aller trouver “ le Corbeau. ” Or, ce Corbeau était, comme nous l'avons dit, un grand chef fort puissant et très méchant. Il avait épousé malgré elles deux sœurs, et il habitait, non pas dans une tente, mais bien dans une jolie maison de bois, au fond de laquelle on apercevait ses jolies coupes, ses jolis plats travaillés également de bois. Quand l'enfant dit à la vieille qu'il voulait aller trouver le Corbeau pour lui reprocher sa âpreté, elle s'épouvanta : — Que vas-tu faire chez cet “ homme ? lui dit-elle. Tu sais combien il est malin et puissant. ” Mais lui : “ N'importe ; il faut que j'y aille. ”

“ Ni-Ottsintané, que nous appelons aussi *Etsenullé* (le bien-aimé) et *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), se rendit donc chez le Corbeau-qui-court. Il pénétra en colère jusqu'au fond de

sa demeure ; il renversa de fond en comble tous ses vases et ses coupes ; il répandit tout autour un liquide inflammable, et les détruisit par le feu. Le Corbeau étant absent, sa femme qui survint, s'écria : "—Pourquoi fais-tu cela, méchant petit tabou de bouse (*kofwéné tsanné*) ? "

"Sa-Wéta se cacha toute la nuit ; mais il opérait dans l'ombre.

"Le jour suivant donc, lorsque le Corbeau s'éveilla, il trouva sa maison toute remplie d'un duvet blanc magique, que l'enfant-mousse avait fait tomber de la lune, durant la nuit. Le Corbeau indigné lui dit : "—Enfant, pourquoi agis-tu ainsi sans cesse avec nous ? " Mais Ni-Ottsintané faisait semblant de dormir.

"Pendant les hommes s'étaient dit les uns aux autres : "—Marchons sur l'ennemi ; poursuivons-le dans sa marche." On partit donc pour la guerre. Le Corbeau et tout son peuple se mirent à la poursuite de leurs ennemis, les Dènè. Ni-Ottsintané les laissa partir ; ensuite il dit à la vieille grand'mère : "—Moi aussi, je veux aller avec les guerriers ; laissez-moi donc partir.—Que dis-tu là ? s'écria la vieille. "Toi, si petit, tu vas périr de froid et de misère." Il ne répondit rien ; mais, la nuit, il disparut, et rejoignit le Corbeau et ses guerriers. Avant de se présenter devant le grand chef des ennemis, il ramassa et cacha sa chevelure, car ces hommes se rasaient la tête et portaient des cheveux d'aïtrui. Lorsque le Corbeau aperçut l'enfant-mousse, du seuil de sa tente il lui dit : "—Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? —Je suis venu pour combattre," répondit l'enfant magicien. On partit.

"Pendant Sa-Wéta, après avoir rejoint les guerriers, n'alla pas plus loin. Il ne les suivit pas, il ne tua personne ; mais il se recueillit, ainsi qu'il faisait toujours avant d'opérer des prodiges. Ensuite il prit une petite chienne blanche, il lui coupa le bout du nez (*inron*), la saigna, la tua, et de son sang en frotta la tente. Cela fait, il se recoucha et fit semblant de dormir ; mais, en réalité, il se joua toute la nuit avec un enfant magique. Alors, à minuit, un grand cri retentit dans tout le camp. Tous les ennemis étaient transpercés de ces flèches invisibles. Il y avait du sang et des

morts partout. Durant toute la nuit, à mesure que le sang de la chienne blanche coulait, le sang humain coulait, aussi par tout le camp ennemi. De toutes parts, on n'entendait que ces paroles : "—Hélas ! il y a du sang dans la maison. Mon fils perd tout son sang. Le mets tabou le "châtie." C'était donc excessivement pénible. Le Corbeau-qui-court ne savait plus que penser. Il prononça ce peu de mots d'un air sombre : "—On a blasphémé la grande montagne. Il a mangé notre fétiche, l'animal dieu (*ellouiné*)."

"Cependant Ni-Ottsintané, disparaissant, était retourné auprès de la grand'mère. Il la trouva, comme auparavant, étendue à terre sans feu, et le cœur glacé. Le lendemain, il lui dit : "—Je pense que mes frères n'ont plus rien à manger, laissez-moi donc partir. Faites-moi un gâteau de viande et de graisse, afin que je leur porte." La vieille lui obéit, parce qu'elle lui obéissait toujours. Elle fit donc le gâteau et le plaça en dehors de la loge, afin que l'enfant lunaire pût le prendre ; car, durant la nuit, il avait disparu, selon son habitude. Mais sa vieille mère ne s'inquiétait plus de ces absences, elle y était accoutumée. Alors Sa-Wéta apparut tout à coup. Il avait tué une hermine (*soé*) ; en marchant il en avait répandu le sang autour de la tête ; il le répandit aussi le long du sentier et sur le gâteau lui-même. Il fit cette opération magique au bord d'un grand lac, où il demeurait. Alors au même moment, le grand lac s'entr'ouvrit d'une rive à l'autre ; le lit du lac apparut à sec, et tout au fond on aperçut d'immenses quartiers de viande empilés. C'était là que se trouvait cachée toute la viande qu'il avait fait disparaître du camp de ses ennemis. C'est ainsi que, par la magie du sang versé et du gâteau de viande, il procura à ses frères une grande abondance de viande.

"Longtemps après cela, il arriva que les frères de l'enfant-mousse tendirent leurs rets aux poissons du grand lac ; mais ils ne pouvaient rien prendre. Le poisson manquait absolument. L'enfant magique se rendit donc au bord de la mer, et ne dit que ces mots en soupirant : "—Quoi donc ! j'aurais conduit en pure perte mes frères jusqu'au Pied-du-Ciel, leur patrie ! Pourquoi donc maintenant le grand lac est-il infructueux pour eux ?" Aussitôt le poisson abonda.

“Pendant longtemps l'enfant-mousse, devenu homme, agit ainsi. Il opérât sans cesse de nouvelles merveilles, et cependant il demeurerait toujours seul et dressait son pavillon loin du camp. Un jour qu'il avait procuré une grande abondance de viande, il leur dit de nouveau : “ — Séparez-moi “ l'épaule et les entrailles des victimes que vous ferez.” Alors le Corbeau, lui tout seul, répondit : “ — Non, non, ne “ les lui donnez pas ; cet enfant est par trop vain.” Ni-Ottsintané se retira en colère comme la première fois, et se coucha sans manger : “ — Mère, dit il à la vieille, c'en est “ fait ; ces hommes sont mauvais et ingrats ; il faut que je les “ détruise et que je m'en aille ailleurs. Déjà j'ai habité le “ soleil, mais sa lumière était trop brûlante, et c'est pour- “ quoi je suis descendu sur cette terre pour faire du bien aux “ hommes ; maintenant donc que les hommes ne veulent “ plus de moi, je m'en retourne là-haut ; mais j'habiterai la “ lune. C'est là que ceux qui me haïssent me verront. Cette “ nuit liez solidement la tente, et ne sortez pas. Quant à moi, “ je m'en vais d'où je suis venu ; mais je ne vous abandon- “ nerai pas. Quand vous serez dans le besoin, criez vers moi, “ et je viendrai à vous.” Et comme sa vieille mère et ses parents adoptifs se désolaient : “ — Allons, dit-il, ne pleurez “ pas ; il n'y a rien, en ce que je vous dis, qui puisse vous “ désoler. Dormez et campez encore une nuit et une autre “ nuit ; tendez vos lacets aux rennes et vos filets aux poissons “ entre chaque nuitée ; et c'est ainsi que vous parviendrez à “ me suivre dans la lune.” Il se ceignit la tête d'un bandeau, et ajouta :— “ Le soleil agira de même ; lorsque “ l'homme mourra, l'astre pâlera.” C'est pour cette raison que, en temps de famine (*ton*), lorsque nous mourrons de faim, s'il arrive que le soleil pâlisse s'entoure d'un halo, nous disons :— “ L'astre combat pour nous.”

“Après avoir ainsi parlé, Ni-Ottsintané disparut et ses parents se couchèrent après avoir soigneusement fermé les tentes. Au milieu de la nuit, un vent effroyable parcourut le camp et y fit d'affreux ravages. Le Corbeau, épouvanté, s'écria :— “ Il a trempé la touffe d'herbe dans le sang, et “ l'esprit est venu dedans.” Alors tout le camp se leva comme un seul homme. On courait ahuri à travers les

tentes, et un grand nombre de personnes gisaient mortes et tuées par le Grand Esprit de la mort (*Eltsonné*).

“ Quant à l'enfant puissant, il était parti pour la lune, où on peut le voir encoie. On l'appelle maintenant *Sa-Wéta* (l'habitant de la lune), *Ebæ-ekhon* (épée et bouclier), *Klo-da-tsolé* (rat rouge au museau pointu, c'est-à-dire musaraigne), *Edzé*, (le cœur), et enfin *Eltsonné* (le génie de la mort).

“ C'est pourquoi, presque à la fonte des neiges, au troisième mois et au renouvellement de la lune, nous célébrons la fête de *Sa-Wéta*, appelée le Passage funèbre à travers les tentes (*Kon tra non-exéié tsatéli*). A cette fin, on cuit de la viande sous terre à l'étuvée, dans des vases de racine tressée, puis on en remplit des gibecières. Alors les jeunes gens, leurs gibecières pleines sur le dos, les reins ceints et un bâton à la main, se réunissent à minuit dans une tente. Puis ressortant, ils courent à travers les loges en chantant de temps à autre vers la lune : “ — *Ouf ! sé-dha ! Klo-do-tsolé èl'è-kkè-tra nondratalè ! tsu-chiw yéen !* ” c'est-à-dire : “ *Holà ! souris rouge au museau pointu, hâte-toi de passer par-dessus terre en forme de croix. Montagne du bois, arrive !* ” — Pourquoi donc la lune disparaît-elle comme si elle allait tomber du ciel ? pensons-nous. L'astre est sans doute en souffrance, et de peur qu'on ne le tue, nous crions et chantons. Après quoi, on fait un repas nocturne sous les tentes. C'est ainsi que nous obéissons aux ordres mêmes de *Sa-Wéta* : “ — Au troisième mois, quand la lune passera, nous dit-il jadis, vous ferez un repas à minuit et vous passerez la nuit dans la neige et en plein air. ”

“ Depuis ce temps-là, quand un homme désire prendre beaucoup de rennes ou bien qu'il désire se défaire de ses ennemis, il prend un petit enfant, il l'enveloppe dans une peau de renne garnie de son poil et le lie par huit cordes, dont quatre partent du cou et quatre autres des pieds de l'enfant ; et, au moyen de ces lanières, il le balance en chantant et en criant. C'est la magie appelée l'Enfant lié ou le Jeune homme bondissant. Pendant longtemps on le balance ainsi et on s'en joue. Après quoi, l'on fait un festin. Et si quelqu'un survenant entend ce bruit dans une tente, il ne manque pas de demander au magicien : “ — Ton jeune homme

“ magique ne me tuera pas, sans doute ? ” Et, si celui qui se livre à cette magie est animé de bonnes dispositions envers le passant, il lui répond négativement, du fond de sa tente. Alors le passant peut entrer ; sinon, il faut qu’il s’éloigne au plus vite.

“ Il ne faut pas parler inutilement et sans respect de Sa-Wéta, car c’est parler de l’Esprit de la mort. C’est lui que les magiciens chassent du corps des malades sous la forme d’un serpent (*Näh-tuwè*) par la magie nommée le Passage sous les eaux (*tru-yié-tsédété*). Pour faire cette magie curative, trois jongleurs sont requis, et ils doivent coucher avec le malade durant trois jours et trois nuits d’un jeûne absolu. Après qu’ils ont obtenu de lui l’aveu sincère de ses fautes et jeté au feu de la viande et des vêtements en l’honneur d’Ettsonné, ils en font sortir cet esprit de mort, à moins que celui-ci n’aime trop le malade et ne tienne à s’en emparer.”

§ 2.—KOTSIDATRÈH (*opérant bâton*).—ETSIE-DEKFWOE.
(*le Grand’père Jaune*).

“ Un géant des Têtes rasées avait volé deux sœurs et les avait emmenées en captivité dans son pays.— “ Je ne demande qu’une tête,” avait-il dit. Mais, parce qu’on lui avait refusé cette âme, il avait agi ainsi. Il avait conduit ces deux femmes dans le pays des Hommes-chiens, et là il les retenait en esclavage.

“ Alors un homme appelé *Kotsodatrèh*, c’est-à-dire celui qui opère par la baguette, partit pour aller délivrer ses deux sœurs.

“ Chemin faisant, il arriva d’abord dans un pays dont les habitants ne se nourrissaient que d’ortolans des neiges et de gélinoites blanches. Il demeura quelque temps dans cette contrée, et, ayant pourchassé ces oiseaux, d’un seul coup de filet, il en prit un très-grand nombre. Mais là n’étaient pas ses sœurs. Ce n’étaient pourtant pas des Hommes-chiens qui demeuraient exclusivement en cette contrée.

“ Etant parti de là, il arriva dans un désert dont les habitants se nourrissaient d’une gomme blanche. Il y demeura jusqu’au printemps suivant.

“Au printemps, il parvint à une grande tente habitée par des Fils-de-chiens. Il entra dans la loge ; mais il y régnait une nuit très-obscurc, on ne pouvait y distinguer personne. Alors Kotsidatrèh jeta au feu des yeux de lièvre, et le jour se fit aussitôt. Dans la tente des Fils-de-chien, il trouva ses deux sœurs captives. Leur ravisseur, le géant ennemi, était absent. Kotsidatrèh alla donc vers ses sœurs et leur dit :—
 “ Mon beau-frère votre mari est sans doute à la chasse.
 “ Hâtez-vous donc de me suivre. Voilà que je viens pour vous
 “ délivrer.” Après quelques difficultés de leur part, par suite de la crainte que leur inspirait le chef des Têtes-pelées, elle se levèrent, abandonnèrent les enfants qu’elles avaient eus du chien-géant et suivirent leur libérateur et frère.

“ La nuit venue, on campa. Mais le géant, outré de colère à la vue de la disparition de ses deux esclaves, fit la magie contre eux durant la nuit. Lors donc que le jour parut, les fugitifs se trouvèrent au sommet d’une haute montagne. Les deux femmes se prirent à se lamenter, mais leur frère leur dit :— “ Recouchez-vous et confiez-vous à moi.” Elles se rendormirent. Alors, par la puissance de sa verge de saule, Kotsidatrèh aplanit le terrain et le rendit d’un abord facile et commode.

“ La seconde nuit arrivée, ils bivouaquèrent de nouveau, mais ce fut pour s’éveiller le jour suivant dans une île perdue sur la mer.— “ Rendormez-vous,” dit encore Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors il fit naître pour elle une grande chaussée au milieu des eaux, de sorte qu’elles traversèrent le grand lac à pied sec.

“ La troisième nuit, ils campèrent encore, et alors le géant ennemi envoya contre eux des foudres, et des tonnerres terribles. Mais le libérateur, ayant fait une boucle à sa baguette de saule, captura les oiseaux de tonnerre et les détruisit.

“ Après la quatrième nuit, les deux sœurs virent tout à coup une immense nappe d’eau s’étendre devant elles à perte de vue. Elles s’enfoncèrent dans la mer et y disparurent. Mais Kotsidatrèh les tira de l’eau avec sa verge, et les deux sœurs échappèrent à la mort.

“ Ayant campé une cinquième fois, lorsque le matin arriva, ils se trouvèrent emportés par un rapide effrayant

vers un abîme sans fond. Mais Kotsidatrèh, se levant, fit surgir l'abîme et se rabaisser la terre. Et ainsi ils ne furent pas engloutis.

“ Le sixième jour, ils se fit une obscurité très-épaisse. On ne se voyait pas à deux pas. Les deux sœurs fondirent en larmes : — “ Ce géant veut notre perte, ” s'écrièrent-elles. Mais leur frère : — “ Recouchez-vous. ” Et aussitôt le jour se fit.

“ Etant parvenus encore plus loin, ils campaient une septième fois pour passer la nuit, lorsqu'elles entendirent tout à coup les rugissement d'un monstre mangeur d'hommes. — “ Faites silence, ne dites rien, ” dit Kotsidatrèh à ses sœurs. Alors nous ignorons ce qu'il fit au monstre ; mais il l'étendit sans vie à ses pieds.

“ Le huitième jour, l'eau leur manqua complètement. Elles pleuraient. C'était très pénible. Mais lui, fichant aussitôt une de ses flèches sur la pente d'une montagne, en fit sortir une source limpide et abondante à laquelle elles se rafraîchirent.

“ Enfin ils arrivèrent dans une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau fraîche appelées les Eaux jaillissantes. Là ils plantèrent leur tente, là ils demeurèrent. En ce lieu ils aperçurent trois personnes, un bon vieillard et ses deux femmes. — “ Quelles gens êtes-vous ? ” leur dit le vieillard ; et, comme ils ne répondaient pas, le vieillard ajouta : — “ Ma mère me disait jadis qu'un méchant géant “ des Têtes-rasées avait enlevé deux sœurs pour en faire ses “ esclaves ; seriez-vous par hasard ces deux sœurs ? — Justement, répondirent elles, c'est nous-mêmes. ”

“ C'est ainsi que Kotsidatrèh délivra, au commencement, ses deux sœurs de l'esclavage des Hommes chiens.

“ Nous invoquons Kotsidatrèh, appelé aussi le Grand-Père jaune, afin de nous procurer une grande abondance d'animaux. On l'invoque également pour obtenir le pouvoir de faire des merveilles. Kotsidatrèh en opérant à l'aide d'un bâton blanc. De son bâton il frappait la terre et les eaux. Quand on fait cette magie, on ne blasphème pas, on ne se dépouille point de ses vêtements, on se contente de se promener en chantant et en donnant du bâton de-ci, de-là.

“ Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, demeure maintenant au Pied-du-ciel, où il conduisit ses frères. Avec son bâton il faisait des prodiges et détruisait les animaux malfaisants. Voici encore quelques-unes des merveilles qu'il opéra.

“ Une fois, un Na-ay, un mangeur d'hommes au long nez et aux petits yeux, accourut vers une femme sans mari qui demeuraient abandonnée au bord de la mer.— “ C'est pour moi qu'elle travaille, qu'elle apprête ses repas,” se disait le monstre. Elle était sans défense à sa merci.— “ Kosidatrèh, s'écria-t-elle, toi si bon et si puissant, accours et défends-moi du monstre.” Alors tout à coup un feu sort de la terre qui s'entr'ouvre, et du milieu de ce feu bondit l'homme à la baguette. Il en frappe les eaux de la mer; il les divise de part en part; dans les eaux, il ouvre un passage, il y pourchasse le Na-ay et l'y noie.

“ Un autre jour, au milieu d'un lac mis à sec, on entendit gronder le tonnerre. On accourut pour voir ce que c'était. Kotsidatrèh, le Grand-Père jaune, dansait là dans la mer desséchée. Sa tête était toute blanchie par l'âge. Il donna aux Dènè deux sabots de renne, et par ce présent il leur fit tuer un nombre incalculable de caribous.

“ Une autre fois, Kotsidatrèh arriva vers une tente dans laquelle pleurait un petit enfant. Il était tout seul et exposé à la véracité d'un géant cannibale qui avait déjà dévoré sept personnes. Kotsidatrèh saisit le géant à bras-le-corps et lutta avec lui toute la nuit sans pouvoir en venir à bout. A la fin cependant il lui tira le nerf de la jambe, le rendit boiteux et le renversa à terre. Puis il le ressaisit de nouveau, lui guérit le pied et le renvoya, sain et sauf. Mais enfin, se ravisant une troisième fois, il se remit à sa poursuite, le frappa de son bâton blanc et le renversa par terre pour jamais.

“ Une fois encore, Kotsidatrèh rencontra sur le sentier un Etira-Kotcho, monstre gigantesque qui conviait les passants à la fornication. Mais le Grand-Père jaune accourut vers cette bête affreuse, il lui arracha la mâchoire inférieure, et, l'en frappant, il renversa le monstre, et l'acheva avec son bâton.

“ Enfin, un autre jour, comme les frères de Kotsidatrèh

(car il appelait tous les hommes ses frères) étaient à bout de nourriture, il se hâta, dans sa bonté, de faire à leur insu un ballot de viande sèche et boucanée et de la déposer secrètement au milieu de leur camp. Mais, à la vue de la viande, ces ingrats, loin de remercier leur bienfaiteur, se répandirent contre lui en injures. Le Grand-Père jaune, *Etsiè-dikfwoe*, s'irrita tout d'abord ; mais, comme sa colère n'a jamais d'effet fâcheux, elle s'apaisa vite. — “ Ils veulent de la viande fraîche,” se dit-il ; et aussitôt il s'en alla sur un lac, prit un castor, le dépeça, en fit rôtir la chair et l'apporta à ses frères sans la manger. Il en mangea toutefois la graisse, après l'avoir grillée. Il divisa ensuite le feu en deux parts et se coucha au milieu des flammes sans qu'elles le brûlassent. Par cette magie, Kotsidatrèh procura à ses frères beaucoup de viande. Puis il leur dit : — “ N'oubliez pas ce que je vais vous dire. À l'avenir, quand vous tuerez un animal quelconque à la chasse, observez ceci : vous placerez le sang de l'animal d'un côté et sa chair de l'autre.”

IDENTIFICATIONS.

Le lecteur, s'il a été assez patient pour lire tout au long les deux traditions qui précèdent, a dû demeurer convaincu qu'elles sont, à peu de chose près, identiques à celles des Chippewayans, mentionnés dans le premier chapitre. Les personnages principaux y sont les mêmes, les noms seuls sont changés. Aux identifications qui précèdent, nous allons donc joindre ici celles que nous fournissent les présentes traditions.

I.—Le héros peau-de-lièvre est appelé l'Enfant-Mousse, parce que il fut trouvé tout petit au bord d'un fleuve (*Nilinée*) dans la mousse, pâture des rennes. Moïse, dont le nom arabe est Moussa, est trouvé dans une corbeille de jonc au bord du *Nil*, fleuve d'Égypte.

Devons-nous considérer comme fortuit le jeu de mots qu'offrent *mousse* et *moussa* ? Mais alors pourquoi le même héros ou dieu lunaire est-il aussi appelé taupe, musarigne, rat rouge au museau pointu, alors que le rat, dont le nom est *mus* (prononcez *mous*) en latin, et *mouse* en anglo-saxon, s'appelle (*moun*) en grec, mot qui caractérise la lune dans

même la langue anglo-saxonne ? Pourquoi ce nom de la taupe, de la musaraigne ou rat des sables (*mus* et *arena*), en égyptien, *siphneus*, est-il appliqué par l'historien Manéthon à Moïse, qu'il appelle *Osar-siph* ? Ne faut-il y voir qu'une bizarrerie du hasard ? N'est-il pas plus rationnel d'admettre, avec l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, que le nom de taupe ou rat rouge (*siphneus*) ne fut appliqué à Moïse par les Egyptiens qu'afin de dissimuler le miracle si notoire et si honteux pour leur nation que le libérateur des Hébreux accomplit sur les eaux de la mer Rouge (en égyptien *suph* ? Nous avons donc ici le fait d'une sorte de symbolisme cabalistique semblable à celui qu'employaient les Egyptiens; et non un arrangement fortuit de consonnances semblables. Mais bien plus, c'est que l'exemple est absolument le même et appliqué, comme on le voit, au même héros, et cela, non-seulement en Egypte comme en Amérique, mais encore dans l'Hindoustan, contrée qui a dû servir de lieu de transition au même mythe. En effet, l'*Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne* nous apprend que, dans l'Inde, Yama, dieu de la mort, prend la forme de taupes, de souris, de rats, etc. Or, le héros lunaire des Peaux-de-lièvre, Sa-Wéta, appelé aussi Klodatolé (taupe, musaraigne, rat rouge), est identifié par ces Indiens à Ettsonné, le génie de la mort, ainsi qu'on l'a vu dans la première des deux traditions.

Nous croyons donc que cet accord si parfait entre les Egyptiens, les Hindous et les Déné américains, sur un point de croyance si notoire, est un exemple frappant et convaincant de l'identité du héros qui en est l'objet.

L'enfant-mousse demande qu'on sépare pour lui l'estomac, puis les entrailles, ainsi que l'épaule des animaux qu'il procurera à ses frères. — Moïse ou Moussa donne les mêmes ordres, de par Dieu, aux Israélites ses frères. Il demande de plus à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le désert.

Le Corbeau, grand chef des ennemis, dont le nom est Lennènè ou la nation des femmes, refuse à Mousse sa demande. — Pharaon refuse également à Moïse de laisser partir les Hébreux. Dans l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens, le corbeau signifie maître, chef, roi.

La nation des Lennènè avait fait périr les parents de l'en-

fant-mousse ;— comme les Egyptiens détruisaient les enfants des Hébreux afin de les anéantir en tant que nation.

Pour se venger du refus du Corbeau autant que du trépas des ses proches, Mousse opère divers prodiges avec sa baguette.—Moïse fait fondre sur l’Egypte les dix plaies pour obtenir du Pharaon le départ des Israélites.

Mousse fait fuir tous les animaux capturés par le Lénéné.—Moïse détruit par la peste et par la grêle tous les animaux des Egyptiens.

Après chacune des sorties nocturnes de Mousse, sa vieille mère adoptive avait la tête et le cœur glacés.—Après chacun des prodiges opérés chaque jour par Moïse, l’Egypte et le Pharaon demeuraient froids et endurcis.

Mousse était aussi appelé le Bien-Aimé.—Moïse fut appelé le plus doux d’entre les hommes.

Mousse va trouver le Corbeau jusque dans sa demeure pour tirer vengeance de lui.—Moïse va menacer le Pharaon des vengeances de Dieu jusque dans sa demeure. N’ayant plus l’idée d’un palais, nos sauvages ont cependant conservé un souvenir des splendeurs des Pharaons. La demeure qu’ils lui prêtent, au lieu d’être une pauvre tente de peau comme les leurs, est une jolie maison de bois où se montrent des coupes et des vases, toutes choses qui leur sont étrangères dans leur état présent de sauvagerie. Où donc ont-ils puisé ces idées, si elles ne sont des souvenirs du passé ?

Mousse détruit les coupes et les vases du Corbeau.—Moïse enlève les vases précieux des Egyptiens. Il y a similitude jusque dans ces détails minimes.

Pendant la nuit, le héros lunaire fait tomber de l’astre auquel il préside un duvet blanc et magique.—Moïse fait tomber du ciel la manne qui était blanche. En hébreu *manhu*, nom de cette substance, veut dire *qu’est-ce* ; en peau-de-lièvre, *mèni* signifie *qui est-ce*.

Le Corbeau et son peuple se mettent à la poursuite des Dènè.—Le Pharaon et son peuple poursuivent les Israélites sortant de l’Egypte.

Les compatriotes du Corbeau se rasaient la tête et portaient de faux cheveux.—Les Egyptiens se rasaient également et portaient des perruques.

L'enfant-mousse, combattant pour son peuple, immole pendant la nuit une chienne blanche, il teint de son sang la tente en y trempant une touffe d'herbe ; et, dans cette même nuit, les ennemis des Dènè sont détruits par les traits invisibles de Mousse, identifié pour cette raison à l'enfant magique bondissant ou génie de la mort, avec lequel il s'était joué toute la nuit.—De même, Moïse, par l'immolation de l'agneau pascal, livra les premiers-nés des Egyptiens au glaive d'Asmodée. l'ange de la mort ou ange exterminateur, qui bondit et passa à travers l'Égypte pour les détruire. Moïse asperge les poteaux des portes du sang de l'agneau pascal (*sè* en hébreu), au moyen d'un bouquet d'hysope (en hébreu *èsob*). N'y aurait-il pas ici un nouveau jeu de mots dans la tradition dènè ? Un agneau, un paon, un veau s'appellent *siè* en peau-de-lièvre ; un petit enfant *sè*, en chippe-wayan ; et l'hermine blanche immolée par Mousse, dans une occasion semblable, a nom *zoë* ou *ézoë*.

Le grand chef des Dènè explique la mort merveilleuse de ses compatriotes par ces mots : “—On a blasphémé la montagne ; Mousse a mangé notre fétiche. Ce mets-tabou nous châtie.”—Le massacre des Egyptiens par l'ange exterminateur eut pour cause formelle la résistance blasphématoire de Pharaon aux ordres de Dieu, qui désirait qu'on lui sacrifiât sur le mont Sinaï ; et pour cause efficiente la mort et la manducation emblématiques de l'agneau, un des nombreux fétiches qu'adorait l'Égypte.

Mousse demande à sa vieille grand'mère de le laisser aller vers ses frères malheureux.—Moïse fait la même demande à l'Égypte.

Mousse fait faire un gâteau sur lequel il verse le sang d'une hermine. Ce sang, il le répand également autour de sa tente et sur le chemin, au moyen d'un bouquet d'herbes.—Moïse, dans la dédicace du tabernacle, arrose ce pavillon, les victimes, l'autel et le peuple du sang des victimes, offertes avec des gâteaux. (Exod., XII, 22.)

Mousse entr'ouvre un grand lac d'un rivage à l'autre.—Moïse ouvre un passage aux Hébreux dans la mer Rouge.

Mousse demeurerait toujours seul et à l'écart, malgré son extrême bonté.—Moïse demeura quarante jours seul sur le

Sinai, et fit ensuite sa demeure près de Dieu, en dehors du commerce des hommes.

Mousse, appelé aussi Sa-Wéta, annonce son départ de ce monde, et prédit que le soleil pâlera à la mort de l'homme.—Moïse prédit aussi sa fin et les maux qui fondront sur les Israélites rebelles.

Sa-Wéta apprend à ses parents de quelle manière ils parviendront à la suivre dans la lune.—Moïse apprend aussi aux Juifs que leur patrie véritable n'est point en ce monde.

Les Dènè disent que parfois le soleil combat pour eux.—*Le soleil combattit pour les Hébreux, sous Josué, en prolongeant son séjour sur l'horizon et en leur donnant ainsi le temps de tailler en pièces leurs ennemis.*

Ni-Ottsintané procure à son peuple une grande quantité de poissons.—Le nom de Moïse signifiant "tiré des eaux," et ce législateur ayant fait passer son peuple au milieu de la mer, il est facile de comprendre qu'il soit question de poissons dans la légende dènè. Le nom du poisson en hébreu est *noun*; en dènè, la loche ou lotte se nomme *noun-thé*.

Sa-Wéta conduisit les Dènè, ses frères, jusqu'au Pied-du-ciel, leur patrie.—Moïse conduisit les Israélites, ses frères, jusqu'à l'entrée de la terre promise, de la terre sainte, de laquelle Jacob avait dit, étant à Béthel, qu'elle était la maison de Dieu et la porte du ciel.

Sa-Wéta ordonne à son peuple de célébrer au troisième mois, lors de la nouvelle lune, une fête nocturne nommée : Passage funèbre à travers les tentes.—Cette fête est une imitation frappante de la Pâque des Juifs ou fête du passage de l'ange exterminateur à travers l'Égypte.

II.—La seconde tradition, celle du Grand-Père jaune ou Kotsidatrèh, qui paraît calquée sur la légende chippe-wayane d'Oltsintrèdh, nous fournit les rapprochements suivants.

Le grand chef des Têtes-rasées retenait en esclavage deux sœurs qu'il avait enlevées.—Le Pharaon, roi des Egyptiens, peuple à la tête rasée, retenait dans la captivité les deux maisons de Jacob et de Joseph.

L'homme à la bague, dit aussi le Grand-Père Jaune, se

dispose à délivrer ses deux sœurs de la tyrannie des Têtes-rasées.—Moïse, qui opérait des prodiges à l'aide d'une baguette, reçoit la mission divine de délivrer les Hébreux de la captivité des Egyptiens.

Kotsidatrèh arrive dans un désert dont les habitants se nourrissaient d'ortolans-des-neiges et d'autres oiseaux blancs. Moïse nourrit son peuple, dans le désert, de la manne, qui était blanche ; puis, de cailles, que la version des Septante appelle ortolans.

Kotsidatrèh, arrivant dans le pays de Têtes-pelées, il y régnait une obscurité très-épaisse. Il y produisit la lumière en jetant au feu des yeux de lièvre.—Moïse fit peser sur l'Egypte des ténèbres épaisses, tandis que les Israélites, alors timides comme des lièvres, demeuraient dans la lumière.

En quittant le pays des hommes à tête pelée, Kotsidatrèh et ses sœurs se trouvèrent au sommet d'une haute montagne.—En quittant l'Egypte, Moïse et les Israélites habitèrent les abords du Sinäi, sur lequel le premier résida quarante jours.

Kotsidatrèh fait traverser à ses sœurs la mer à pied sec.—Moïse opère la même merveille en faveur des Israélites.

Kotsidatrèh, sur la montagne, capture les foudres dirigées contre lui.—Moïse vit Dieu sur le Sinäi, au milieu de la foudre, et il n'en mourut point.

Kotsidatrèh délivre ses sœurs d'une horrible et épaisse obscurité.—Les Hébreux ne souffrirent pas des ténèbres qui pesaient sur l'Egypte.

Ainsi que Moïse, Kotsidatrèh fait jaillir une source de la pente d'une montagne.

Kotsidatrèh, emporté avec ses sœurs par un torrent vers un abîme, fait monter l'abîme et s'abaisser la terre.—Sous Moïse, les rochers où sont les sources du torrent de l'Aron sont abaissés, et les puits de Moab élèvent leurs eaux. Num., XXI, 15-18.

Les fugitifs arrivent enfin à une localité où se trouvaient plusieurs sources d'eau vive.—Les Hébreux campèrent à Elim, où se trouvaient douze sources et soixante-dix palmiers, emblème des douze tribus d'Israël et des soixante-dix per-

sonnes de la maison de Jacob. Pour rendre le rapprochement plus frappant, les Dènè font intervenir ici un vieillard et ses deux femmes, père des deux sœurs captives, et qui représente le patriarche Abraham ou bien Jacob.

Kotsidatrèh réside au Pied-du ciel, où il conduisit ses frères.—Moïse mourut à l'entrée de la terre sainte, au pied des montagnes de la Palestine, appelées les montagnes de Dieu.

Kotsidatrèh délivre une femme abandonnée de la dent d'un monstre, en noyant celui-ci dans la mer qu'il entr'ouvre d'un coup de sa bague.—Moïse délivre la nation abandonnée d'Israël en attirant et en noyant dans la mer Rouge l'armée des Egyptiens. Le Pharaon est comparé au crocodile par Ezéchiel. Cet apologue rappelle les fables de la délivrance d'Andromède par Persée, et d'Hémione par Thésée. N'est-il pas probable qu'elles ont la même origine ?

Kotsidatrèh est surpris dansant au bord de la mer desséchée. Il donne au Dènè deux sabots de renne, ce qui leur procure une grande abondance de vivres.—Moïse surprend les Israélites, au sortir de la mer Rouge, dansant devant le veau d'or. Il jette alors au milieu d'eux les deux tables de la loi et fait massacrer 23,000 hommes.

L'épisode de la lutte de Kotsidatrèh avec le géant meurtrier de sept personnes, nous semble être un apologue qui résume en peu de mots l'histoire de la nation israélite. Israël, ce géant fort contre Dieu même, comme l'indique son nom, détruisit sept peuples plus nombreux et plus puissants que lui, dit le Deutéronome, (Deut. VII, 7), à savoir les Hétéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Cananéens, les Phéréseens, les Hévéens et les Jébuséens. L'ange de Dieu, représenté ici par Kotsidatrèh, lutta avec Israël toute la nuit, à son départ de Mésopotamie, et il ne put en venir à bout qu'en lui desséchant le nerf de la cuisse et en le rendant boiteux. Il le laissa ensuite partir en paix vers le pays de Chanaan et le bénit même. Mais enfin il le poursuivit dans ce pays et le renversa pour toujours, à cause de ses prévarications. L'enfant que le géant s'appropriait à dévorer représentait alors le Christ enfant, cause de la ruine du peuple juif. Cette fable paraît fort claire ainsi expliquée et elle dénonce une science et

des connaissances historiques dont les sauvages sont maintenant absolument dépourvus.

L'autre épisode, celui du monstre qui conviait les passants à la fornication, et que Kotsidatrèh tua de sa propre mâchoire, après la lui avoir arrachée, ne rappelle-t-il pas le fait de Samson tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne ? Le monstre, que les Dènè représentent comme un ruminant gigantesque, conviendrait parfaitement au Minotaure, dans lequel les savants s'accordent à voir une image des nations orientales adoratrices de Baal à qui l'on offrait des victimes humaines. De son côté, la sainte Ecriture caractérise toujours l'idolâtrie de fornication. Nous avons donc ici une réminiscence de la fable de Thésée tuant le Minotaure. Toutefois, les détails convenant évidemment à Samson, on peut croire que les deux apologues ont été empruntés à l'histoire de ce héros israélite.

Si l'on nous demande comment il se peut que Samson ait été confondu avec Moïse, je réponds : " 1^o que, si Moïse fut identifié, comme nous le verrons plus loin, avec le serpent, Samson était de la tribu de Dan, dont l'emblème était le serpent ; 2^o que, si Moïse est dit, par les Dènè, avoir eu des rapports avec le soleil et avec la lune, le nom hébreu de Samson signifie lui-même soleil. Que faut-il de plus pour opérer la confusion entre deux personnages si antiques ?

III

LÉGENDE DU DIEU LUNAIRE DES DINDJIÉ OU LOUCHEUX DE L'ALASKA.

§ 1^{er}. SIÉ-ZHÉ-DHIDIÉ (*l'habitant de la lune*)—KLAG-DATHA
(*la souris jaune*).

" Une vieille femme trouva au bord de l'eau un tout petit enfant pas plus long que le doigt. Elle l'éleva. Lorsqu'il fut grand, il était très puissant par la magie de la bouse de vache musquée dont on l'avait frotté. Toutes les nuits il disparaissait, et le lendemain on trouvait une foule de rennes pris au lacet. Par sa magie, il tuait ces rennes et les rendait fort gras.

“ Un jour Sié-xjié-dhidié dit à ses parents adoptifs : “—Sé-
 “ parez pour moi la graisse des intestins de tous les animaux
 “ que vous capturez.—Non,” lui répondit-on. Alors l'enfant
 puissant pleura. Il pleura de loge en loge ; mais on fut sans
 pitié. Ce que voyant, il se mit en colère et résolut de punir
 ces gens-là de leur ingratitude. Plusieurs nuits durant, il
 disparut pour reparaitre le matin. Finalement il dit à sa
 vieille mère adoptive : “—Mère, cette nuit consolidez et fer-
 “ mez bien votre tente, suspendez le sang de cette martre
 “ blanche (*siègu*) au-dessus de la porte, dans une vessie, et
 “ liez la chienne en dehors de la maison.” En même temps,
 il déchira ses mitasses de peau de martre et les suspendit au
 faite de la tente.

“—Mère, dit-il encore, cette terre est ha'itée par des gens
 “ trop mauvais ; c'est pourquoi dans un bref délai ils vont
 “ tous périr. Mes parents adoptifs sont trop durs pour moi.
 “ Quant à moi, je m'en vais et je me rends là-haut dans la
 “ lune. C'est là que ceux qui me haïssent me verront. Tai-
 “ sez vous ; il n'y a rien là qui puisse vous porter à vous
 “ lamenter. Suivez seulement ces prescriptions. Quand vous
 “ voudrez manger, vous prendrez une épaule de renne, vous
 “ la ferez rôtir, vous la découperez, vous la dépouillerez de
 “ toute sa chair. Mais prenez bien garde d'en jamais rompre
 “ les os. Après en avoir mangé, si vous placez cette épaule
 “ pour moi en dehors de la tente, comme un tribut et une
 “ offrande, vous ne manquerez jamais de rennes.”

“ Ainsi dit l'enfant puissant.

“ On obéit de point en point à Sié-zjié-dhidié. La nuit
 venue, on ferma soigneusement la tente avec des cordes ; le
 sang de l'animal tué fut renfermé dans une vessie et sus-
 pendu au-dessus de la porte. On fit rôtir et on découpa
 l'épaule de renne, sans en rompre les os ; on la mangea rôtie.
 Et, sur le seuil, en dehors de la tente on lia la chienne. Cela
 fait, on vit s'élever tout à coup du faite de la tente une colonne
 de fumée épaisse ; la lune pâlit, l'enfant puissant disparut, et
 un vent formidable parcourut tout le camp. Alors tous les
 ennemis furent emportés à la cime des arbres ou brisés
 contre les rochers. Leurs cadavres gisaient partout. Tous
 leurs animaux périrent également.

“ Mais l'enfant lunaire, prenant la vessie de sang, la peau de martre déchirée et la petite chienne blanche, s'en fut dans la lune, où tout le monde peut le voir. Après son départ, ses parents ne mangèrent pas autre chose que l'épaule magique. Ils en découpaient la chair sans en rompre les os, la mangeaient, puis, exposant l'os ainsi dépouillé en dehors de leur tente, comme une offrande à la lune, le lendemain ils la retrouvaient encore intacte et toute garnie de sa chair. Pendant longtemps ils agirent ainsi, et toujours l'épaule renaissait. Mais, à force de manger de la viande d'épaule, ils finirent par s'en fatiguer. A la fin, ils brisèrent les os de l'épaule, et n'offrirent plus celle-ci en sacrifice. Ce fut fini; l'épaule de renne ne repoussa plus.

“ Toutefois, comme l'habitant de la lune fut toujours bon pour nous, dans le désir de lui plaire et par ce moyen de nous procurer beaucoup de viande, nous célébrons à la nouvelle lune du troisième mois une fête nocturne, appelée *Kron tra naxatsétatalc* (le passage furtif à travers les tentes). Nous prions alors la *Klag-datha* (souris jaune), car c'est le nom de l'enfant puissant; et la souris jaune nous entend et nous exauce. Pussions-nous refaire encore ce qu'il fit jadis! pensons-nous. Puisse-t-il lui-même redescendre sur terre! Alors nous l'imitons, nous obéissons à ses ordres, afin de nous procurer beaucoup de viande.

“ Le soir donc, à la nuit tombante, on coupe fort menu de la viande de façon de renne (*sié*), et on en fait des fardeaux. Chacun s'étant chargé d'un de ces paquets, on commence à circuler en rampant autour des tentes, à la manière du serpent. Tout à coup on entre furtivement dans une tente; on la parcourt à la hâte, on mange, en courant, de la viande de ceux qui entrent. Tout le monde en mange. Puis, étant ressortis en se cachant, on entre dans la loge voisine; et ainsi de suite par tout le camp. En même temps on heurte des flèches en les croisant deux par deux ou quatre par quatre. C'est ce que nous appelons: *Randja Kkékraw tchitchitandja*. Ces flèches sont rouges, et on les heurte en chantant: O souris jaune, par-dessus terre, passe (ou saute) promptement en forme de croix (*æxouha*).

§ 2. ETSIÉGÉ (*la bouse de bœuf musqué*).

“ Etsiéagé, c'est-à-dire bouse, est ainsi nommé parce que, étant tout petit, il fut frotté avec de la bouse de bœuf musqué, afin de recevoir l'esprit magique. Il fut trouvé au bord de l'eau, dans une auge de bois, par une vieille femme de la nation des *Dhœnan* (femmes publiques), qui l'éleva et l'adopta pour son fils.

“ Lorsqu'il eut grandi, Etsiéagé devint très-puissant, tout en demeurant le plus doux des hommes. Il ne se fâchait jamais contre les hommes, qu'il appelait ses frères ; et si par fois ils l'excitaient à la colère, celle-ci n'avait pas de suite fâcheuse pour eux. Mais le pouvoir d'Etsiéagé n'était pas de la nature de celui dont se vantent nos jongleurs. Eux sont mauvais. C'était une puissance dont nous ignorons la nature. Il produisait des merveilles à l'aide d'une baguette de saule ou d'une ramure de renne.

“ Or en ce temps-là, nous demeurions au milieu d'une nation étrangère qui nous avait rendus esclaves. Nous les appelions la nation des *Dhœnan*. Ce peuple était riche ; il possédait du métal, des étoffes, des bestiaux, mais il voulait notre destruction. Comme ces gens-là allaient nus et qu'ils faisaient leurs délices de la chair du chien, nous nous moquions d'eux. Ils nous forçaient de manger de cette horrible nourriture. Toutefois Etsiéagé ne voulut jamais y consentir. Ils se rasiaient la tête et portaient des cheveux faux. Nous étions si malheureux parmi les *Dhœnan*, que nous ne pouvions rire que dans un péricarde de renne ou dans une vessie, de crainte d'être entendus de nos persécuteurs, car ils s'imaginaient toujours qu'on les tournait en dérision.

“ Etsiéagé ayant donc rassemblé les Dindjié ses frères, il les forma en armée et résolut d'aller combattre les *Dhœnan*, puis de s'enfuir dans le désert qui borde la mer Glaciale. Il arma ses raquettes de deux cornes, il quitta la vieille grand-mère qui l'avait élevé, il abandonna sa femme, sa tente et tout ce qu'il possédait dans la terre des *Dhœnan* ; et il se dirigea vers le lieu où se trouvaient ses frères. Comme il y allait, Etsiéagé rencontra un homme très-beau et se dit : “—Je

vais le tuer.” Il marcha donc de conserve avec lui, puis il le frappa tout à coup d’une motte de terre qui lui brisa l’épine dorsale, et il l’étendit roide mort. “—Puisque tu as fait cela, lui dirent ses parents, “ tous les Dhœnan te tueront ; sauve-toi.” La vieille qui l’avait élevé lui ayant reproché le meurtre du beau jeune homme, il la renversa d’un coup sur le front, et elle gît encore sur le sentier.

“ Après cela, Etsiégré entra de nuit chez ses frères. Il les trouva habitant parmi la nation des Dhœnan, assis et mangeant au milieu d’un peuple ennemi. Ayant pénétré dans le village où demeuraient, son frère et sa sœur, il trouva celle-ci en deuil, car les Dhœnan avaient tué son fils unique. Elle avait donc la tête saupoudrée de vermillon et de duvet de cygne, comme les personnes qui sont en deuil. Outré de colère, Etsiégré, procéda toute la nuit à la magie qui devait tuer nos persécuteurs. C’est l’*akreyanschiv* (le jeune homme magique). Au milieu du village, un jeune homme, lié par l’Esprit de la mort, bondissait de ci de là à travers les tentes. Dès qu’Etsiégré vit le jeune homme bondissant, il chaussa ses raquettes armées de cornes affilées par devant et par derrière, et s’élança sur lui en croupe. Le jeune homme magique le transporta à travers les tentes des ennemis ; il courait et sautait en tournoyant, emportant Etsiégré dans sa course. Celui-ci massacra de ces cornes tous le Dhœnan. Cette même nuit, une grande clameur retentit dans le pays des Dhœnan. La vieille gran’mère se désolait sur le chemin, en criant : “—Ah ! si mes fils vivaient, si mes fils vivaient “ encore ! Cette nuit leur frère cadet, le jeune homme magique les a tous tués.”

“ Toutefois Etsiégré n’avait pas combattu. Il avait immolé une petite chienne blanche, avait frotté de son sang les tentes de ses frères, et pendant la nuit le sang avait coulé dans le camp ennemi.

“ Après ce coup de main, Etsiégré s’enfuit du pays des Dhœnan, accompagné de son frère. Il avait une femme ; il la laissa. En fuyant, ils aperçurent sur un échafaudage de belles peaux de chèvre. Etsiégré les prit, en fit un paquet et les emporta. Alors tous s’en furent vers le pays où ils avaient habité primitivement. Mais, avant de partir et pendant le

sommeil des Dhœnan, Etsiégré et ses frères leur enlevèrent un butin magnifique. Malheureusement on partit un peu tard, ce qui donna au grand chef des Dhœnan le temps de poursuivre les Dindjié.

“ Comme on était en marche, ayant la mer devant soi et l'ennemi derrière: “—Qu'est-ce qui arrive là-bas, sur “mer?” se dit-on. C'est un grand vent qui se lève et qui partage la mer; des vagues hautes comme des sapins surgissent, et l'eau tout entière s'élève de part et d'autre; elle monte en laissant le fond à sec. “—Par ici, par ici, prenez terre, prenez terre, mes frères,” s'écria Etsiégré. Ils le suivirent tous et il leur fit traverser la mer à pied sec. Ils parvinrent tous sains et saufs sur l'autre rive et prirent terre. Alors lui, seul au bord de la mer, promène de nouveau son bâton et en frappe la terre. Aussitôt l'étañçon qui la soutient tombe, la terre s'affaisse, l'eau remonte et, recouvrant toute la terre, elle fait périr le reste des Dhœnan.

“ Le soir arrivé, Etsiégré dit à ses frères: “—Notre patrie est encore bien éloignée; mais, prenez courage, je vais la faire se rapprocher.” A ces mots, il prit un faon de renne (*siè*), le saigna, l'immola, et, lui arrachant le nerf de la jambe: “—Vous ne mangerez pas ceci,” dit-il à ses frères. Par la vertu de cette opération magique, la terre de leurs ancêtres se rapprocha un peu. Au crépuscule, elle n'était pas fort loin. Etsiégré retourna vers ses frères, qui lui dirent: “—Les enfants n'ont point de viande, et les hommes faits sont sans provisions.” Il y avait là une foule immense campée sous la tente, et cette foule n'avait rien à manger.

“ Or, c'était *Náh-thadœd* (le serpent) qui privait ainsi les Dindjié de leur subsistance. Ce serpent affreux habitait dans une caverne, où il gardait tous les poissons. Il les avait convertis en pierres; ils étaient durs comme des rochers. “—Je détruirai le serpent”, se dit Etsiégré. Cependant, il ne savait où était son repaire, et il se coucha pour faire la magie inquisitive.

“ Pendant que tout dormait dans le camp, un enfant magique apparut à Etsiégré, qui lui dit: “—Où donc est le chemin qui conduit à la terre des serpents?” Alors l'enfant magique: “—Le sentier passe par là”, répondit-il. Etsiégré,

saisissant le bois à l'aide duquel il opérait des prodiges, ce bois si léger pour son bras et pour celui auquel il le confiait, mais si lourd à tout autre, suivit l'enfant magique et se rendit à la terre des serpents. L'île s'étend au loin sur les eaux, c'est une terre immense, pleine de poissons exquis ; on les mange crus, ces poissons, et ils ont un goût délicieux. Mais le grand serpent de la mort et de la famine (*Etan*) les garde dans son antre.

“ Etsiégré arrive à l'entrée de la caverne des serpents, et, pour attirer le grand serpent de la mort, il plante un poteau devant l'orifice et le surmonte de son couvre chef (*Isaa*). Quant à lui il se tint en arrière, armé de sa verge magique.

“ Alors on entendit gronder le monstre, on le vit sortir de la caverne. Etsiégré brandit son bâton et, en frappant le grand serpent sur la tête, il la lui écrasa et le laissa mort à terre. Puis, pénétrant dans la caverne, il remplit de poissons sa couverture en peau de chèvre et s'en retourna au camp. “—Là-bas j'ai tué ce chien maudit, dit-il à ses frères, “ je l'ai foulé aux pieds et je lui ai écrasé la tête.” Depuis lors, les Dindjié ne manquèrent plus de nourriture.

“ Dans le désert aride où nous habitons sous des tentes de mousse, on fit la rencontre d'une autre nation d'hommes puissants. Ils portaient pour coiffure des bonnets de bois semblables aux forcines de nos sapins, et sur leur poitrine un vêtement composé de cailloux agglutinés. Un grand bouclier pendait de leur épaule gauche, et ils portaient des couteaux formés d'une pierre liée au bout d'une perche. Il n'était donc point facile de se défaire d'eux. Cependant les Dindjié partirent pour les combattre ; mais, à la vue de leur grand nombre, ils furent effrayés et dirent à Etsiégré : “—Toi seul parle, Etsiégré, et nous verrons ce qui se passera par “en bas.” Car, comme il ne pouvait combattre à cause de son grand âge, il s'était fait transporter par ses deux fils au sommet d'une haute montagne. Etsiégré dit donc à ses deux fils : “—Placez-moi dans mon chariot et précipitez-moi sur “ les ennemis.” Ils lui obéirent. Lorsque son traîneau se se prit à rouler sur la pente rapide, il en sortit un bruit terrible tel que celui de plusieurs tonnerres. Le traîneau d'Etsiégré tonnait et foudroyait les ennemis en roulant. La nation

aux casques de bois prit la fuite, et les Dindjié les poursuivant en firent un grand carnage.

“ Etsiégé avait un frère cadet ; c'était un jeune homme magicien nommé *Nédhové hig ti-hi* (celui qui est revêtu de l'habit blanc magique). De concert avec Etsiégé, il massacrerait nos ennemis, quoique sans combattre. Revêtu d'un long habit d'hermine blanche, il balançait sans cesse un instrument suspendu par une lanière. Il le balançait en parlant, mais nous ne savons plus ce qu'il disait, ni ce qu'il faisait. La première fois que nous vous avons vus balancer vos encensoirs en parlant à voix basse, nous avons pensé que vous faisiez quelque chose d'analogue. Eh bien, par cette parole et par ce balancement, Nédhové hig ti-hi massacrait nos ennemis.

“ Un jour, entre autres, il s'en ressembla une grande foule. C'étaient des Esquimaux. Il y en avait tant, qu'on en fut dans l'épouvante. Néanmoins, nous nous mîmes en défense ; mais nous avions le dessous et commençons à fuir. Lorsque Etsiégé aperçut la tournure que prenait la bataille ; il monta sur la montagne et s'y tint, en prononçant ses paroles magiques accoutumées. Son frère cadet, revêtu de l'habit blanc en hermine, balançait son instrument en parlant tout bas. Tout à coup Etsiégé se prit à sauter et à passer en forme de croix d'une épaule à l'autre de son frère, en prononçant chaque fois ce seul mot : *iseh !* Et, chaque fois qu'il le proférait, un ennemi mordait la poussière. Ils périrent ainsi jusqu'au dernier, car toute la journée les deux frères ne firent, l'un que balancer son instrument en priant, l'autre que passer pardessus son frère, en forme de croix. C'est pourquoi, dans la fête que nous célébrons au renouvellement de la lune, le troisième mois de l'année, en l'honneur d'Etsiégé, nous le prions de passer par-dessus la terre en forme de croix, afin qu'il renouvelle la mer-eille qu'il opéra jadis, et qu'il nous procure par la mort de nos ennemis un grand nombre de rennes ; car autrefois nous étions des rennes et nos ennemis étaient des hommes qui nous tuaient ; mais, grâce à Etsiégé, les rôles ont été changés. Nous sommes redevenus des hommes, et nos ennemis ont été changés en animaux.

“ De tous ces ennemis on n'épargna qu'un vieillard. Il était si âgé, si malheureux ! On ne le tua point. — Vat'en, lui dit Etsiéagé, et toi et tes pareils ne revenez jamais plus par ici.” Il s'en alla ; mais, honteux de sa défaite, le malheureux s'étrang'la avec la corde de son arc. Quant à Etsiéagé, nul ne put jamais le tuer. La vieillesse seule (*chan*) en vint à bout.”

§ 3. IDENTIFICATION.

Il devient, ce semble, superflu de continuer à établir le parallèle entre ces traditions et l'histoire de Moïse et du peuple hébreu dans le désert. L'identité est évidente. Nous nous contenterons de mettre en relief les traits qui diffèrent de ceux que présente la même tradition chez les Chippewayans et les Peaux-de-lièvre, et qui ajoutent un caractère de similitude de plus à ceux qui ont été déjà fournis.

I. — L'habitant de la lune demande à ses parents en tribut la graisse des intestins. — Moïse fait la même demande aux Israélites, relativement aux animaux qui doivent être offerts en sacrifice. Moïse demande au Pharaon aussi d'aller sacrifier.

Les parents adoptifs de l'enfant, ainsi que le Pharaon, opposent à cette demande un refus formel.

Après ce refus, l'enfant magicien, tour à tour suppliant et irrité, apparaît et disparaît plusieurs fois. — Moïse fait maintes instances auprès du Pharaon, toutes accompagnées de menaces et de prodiges.

Le héros lunaire entreprend alors le massacre de ces hommes ingrats. — Moïse résolut de tuer tous les premiers-nés de l'Égypte.

Le héros dindjié ordonne à sa mère de faire rôtir et de manger pendant la nuit une épaule de renne, sans en rompre les os, de suspendre le sang d'une martre blanche (*siégu*) au-dessus de la porte, de s'enfermer chez eux, en laissant la chienne dehors. — Moïse ordonne à la nation israélite d'immoler un agneau sans tache (*se*) sans en rompre les os, et de le manger rôti pendant la nuit, après avoir teint de son sang ses portes des maisons. Il laisse dans l'ignorance de cette

opération mystérieuse, et parlant sans défense, l'Égypte, fille de Cham, figurée ici par la chienne. De nos jours encore, l'épithète de chien est, en Orient, synonyme de païen et d'incirconcis ; et les Chananéens sont traités de chiens par le Christ lui-même.

Le héros lunaire disparut sans qu'on l'ait jamais revu depuis. — On ignora toujours où repose le corps de Moïse.

Une colonne de fumée épaisse s'éleva du faite de la tente de Sié-zjié-dhidié. — Une colonne de nuée couvrait le pavillon où se retirait Moïse.

Tant qu'ils furent fidèles aux prescriptions de leur législateur, les Dindjié vécurent très bien. — Ainsi en fut-il des Israélites, tant qu'ils obéirent aux ordres de Moïse.

La fête équinoxiale du *Passage* est pour les Dindjié une bénédiction, comme l'était pour les Israélites celle du *Phase*. Les uns comme les autres la célèbrent en commémoration de leur délivrance des mains de leurs ennemis et au troisième mois de l'année.

La chair de l'épaule ne tarissait pas.—Il en était de même de la manne.

L'épaule magique ne vient à manquer que lorsque les Dindjié, s'en étant dégoutés, en brisèrent les os. — Sous l'ancienne loi, l'épaule était la part du prêtre. Le sacerdoce israélite ne disparut que lorsque les Juifs déicides eurent mis à mort Celui dont leur sacerdoce n'était que la figure.

II.—En liant à cette tradition si curieuse celle d'Etsiégré, qui ne l'est pas moins, nous obtenons l'histoire presque complète et très-claire de Moïse. Elle est si claire, que nous croyons inutile d'établir le parallèle tout au long. Nous trouvons en effet, dans la tradition d'Etsiégré, le souvenir des cornes qui ornaient le front de Moïse, du berceau dans lequel il fut exposé sur le Nil, de l'ange exterminateur, représenté par le jeune homme magique bondissant à travers les tentes et exterminant les Dhœnan. Nous y voyons le meurtre de l'Égyptien par Moïse et sa fuite dans le désert, le départ des Hébreux, le passage de la mer Rouge et la défaite de l'armée des Égyptiens. Il n'y a pas jusqu'à des détails infimes, tels que les peaux de chèvre,

le butin enlevé aux Egyptiens, cette nudité d'une nation exécrée sous le nom de Dhœnan, ce peuple à tête rasée et portant perruque, qui ne s'y trouvent fidèlement mentionnés. Nous retrouvons Aaron dans le frère cadet d'Etsiégré, et, particularité frappante, voilà des sauvages, relégués aux confins de la terre, qui ont conservé le souvenir de l'eucensoir, de la prière, du blanc et long vêtement des prêtres israélites. Où trouver une preuve plus formelle d'identité? Les Dindjié nomment la famine *etan*, et c'est justement dans le désert d'*Etan* que les Israélites furent exposés à la mort cruelle par la famine et que Moïse fit tomber du ciel la manne, dont le goût exquis et multiple a fourni matière à l'apologue dindjié des poissons blancs qui se mangent crus et qui ont un goût délicieux. Et que dire de cette description si pittoresquement exacte de la nation aux casques de bois? Nos Indiens ne connaissent ni l'usage du casque, ni celui de la cuirasse, du bouclier et de la lance. Et cependant voyez comme ils en ont conservé le souvenir, après une période de siècles si considérable.

Dans la même tradition, ne voyons-nous pas aussi Moïse priant les bras en croix sur la montagne et procurant par ce moyen la défaite des Amalécites? A la vérité Etsiégré, le Moïse dindjié, ne tient pas les bras en croix, mais il passe les bras en croix par-dessus les bras de son frère; et chaque fois prononçant le mot *isch*, un ennemi mord la poussière. Qu'on veuille bien le remarquer, le mot *Isch* est le monogramme du Christ, et, par un très-léger changement, il signifie en grec "poisson." C'est le poisson qu'Etsiégré procure à son peuple comme nourriture et qu'il arrache au grand serpent de la mort. N'aurions-nous pas, dans cette apologue, un reste de la symbolique judaïque? Dans la primitive Eglise, le poisson était l'image et l'emblème du Christ. De plus *isch* est le commencement du nom de *l'ichneumon*, l'ennemi du crocodile, par lequel les Egyptiens représentent le démon; de *l'ichneumon*, emblème et nom du dieu égyptien Toth, dieu cornu, le sauveur de son peuple, le législateur, le prophète et le bienfaiteur. Encore une fois, il devient impossible de ne pas reconnaître Moïse dans cette tradition.

Dans l'enfant magique, dont Etsiégré recevait les visites

nocturnes et qui guidait le héros dindjié vers la terre des serpents, nous reconnaissons l'ange qui guidait le peuple de Dieu vers la terre de Chanan. Comme Moïse, Etsiégré passe sa vie dans le désert aride ; l'un et l'autre se servent de leur bâton pour opérer des prodiges, résident sur la montagne et défont leurs ennemis à l'aide de la prière. Dans cette tradition dindjié, ne figure pas le Pied-du-ciel, bien qu'il se trouve dans d'autres récits. Par contre, cette légende fait mention d'une terre des serpents et de la caverne des serpents, dont nous ne retrouvons le souvenir que chez les peuplades à peau rouge de la Nouvelle-Espagne. Qu'est-ce donc que cette fable, et pourquoi la voyons-nous ici figurer parmi tant de vérités historiques rapportées sans aucun déguisement ?

La fable du grand serpent de la mort (Nah-tadhœd), détenteur de tous les poissons qu'il avait changés en durs rochers, et de la manière dont Etsiégré l'attira hors de la caverne des serpents par un signe qu'il éleva sur un poteau, après avoir été conduit dans la terre des serpents par un enfant merveilleux, nous semble être un récit énigmatique de plusieurs des actes de Moïse. Nous avons ici une de ces images vives, fortes et poétiques, que les prophètes d'Israël proposaient à leur peuple pour son instruction. Nous trouvons, dans l'Ezéchiël, l'apologue suivant dont le prophète se sert en parlant de l'Egypte. Que le lecteur juge s'il n'y a pas identité de figure et d'idée. " Je viens à vous, Pharaon, roi de l'Egypte, grand dragon qui vous couchez au milieu de vos fleuves, et qui dites :— " Le fleuve est à moi et c'est moi-même qui me suis fait." Je vous mettrai un frein aux mâchoires, j'attacherai à vos écailles tous les poissons de vos fleuves (c'est-à-dire tout votre peuple) et je vous entraînerai du milieu de vos fleuves, et tous vos poissons demeureront attachés à vos écailles et périront comme vous, car je vous jetterai dans le désert avec tous les poissons de votre fleuve." (Ezéchiël, XXIX, 3.) Cette parabole ne serait-elle pas l'origine de la fable du grand serpent de la mort, qui réside dans le désert entouré d'eau, dans l'île ou terre des serpents, et des poissons innombrables dont il est le maître et qu'il a changés en rochers ?

De plus, David, le roi prophète, nous apprend, au psaume 104, que non seulement Moïse changea en sang les eaux de l'Égypte, mais qu'il tua tous les poissons de l'Égypte. L'une et l'autre citation conviennent à l'Etsiégré des Dindjié.

Que le désert parcouru par Moïse et ses frères pendant quarante ans soit appelé la terre des serpents et que ce seul souvenir soit demeuré dans la mémoire des Dindjié, il n'y a là rien que de très-compréhensible, si l'on se rappelle que c'est dans le désert que les Israélites trouvèrent ces serpents, ou plutôt ce serpent, ainsi que s'exprime le livre saint, dont les morsures brûlaient comme le feu et qui fit périr un si grand nombre d'Hébreux. Moïse en vint à bout en plantant, comme Etsiégré, un signe sur un poteau, et ce signe fut une image en bronze du serpent lui-même. Il est vrai que les Dindjié disent que Etsiégré plaça sur ce poteau son couvre-chef (*tsaa, tsadè*) ; or *tsadé*, dans la cabale, est l'emblème du serpent, et *tsau*, signifie crocodile, figure du démon chez les Égyptiens. L'épisode des serpents du désert et du serpent d'airain manquait absolument dans les traditions précédentes. Celle-ci, en comblant cette lacune, nous procure la certitude la plus irréfragable que c'est bien de Moïse que parle la légende des Dènè et des Dindjié.

Dans la tribu des Peaux-de-lièvre, le grand législateur Kotsidal ou Sa-wéta, le même que Etsiégré et Sié-zjié-dhidié, est bien identifié au serpent ainsi qu'au génie de la mort sous le nom d'Ettsonné ; mais les Indiens n'ont pas pu nous apprendre la raison de cette identification. Nous la trouvons ici, de sorte que la tradition des Loucheux complète sur ce point celle de leurs frères, les Peaux-de-lièvre. De même que, en nous disant que Etsiégré reconduisit ses frères vers le pays où ils habitaient avant d'être retenus captifs par les Dhænan, la tradition des Dindjié nous apprend ce qu'est le Pied-du-ciel des Peaux-de-lièvre. L'une et l'autre contrée s'identifient avec la terre promise, la terre de Chanaan ; de même que la nation des Dhænan devient évidemment le peuple égyptien. Si donc d'autres nations peaux-rouges américaines parlent, dans leurs traditions, de Pied-du-ciel, de terre ou de caverne des serpents, de nation des Femmes et d'un héros astronomique, nous aurons toutes espèces de rai-

sons pour identifier leurs traditions à celle des Dènè-Dindjié, et les unes et les autres à l'histoire de Moïse et du peuple de Dieu. Notre conclusion sera, ce semble, rationnelle et logique.

On demandera peut-être pourquoi le héros lunaire des Dènè-Dindjié, assimilé au serpent chez les Peaux-de-lièvre, devient le vainqueur du serpent chez les Loucheux. La réponse est facile. Si Moïse guérit ses frères de la morsure des serpents du désert de Sin, ce fut par la vertu du serpent d'airain. Moïse a donc bien pu être considéré, par un peuple malheureusement trop enclin à l'idolâtrie, tantôt comme le dieu de la mort sous la forme du serpent, et tantôt comme le dieu de la vie et de la santé, sous la forme du héros vainqueur du serpent par le bois et la croix. Et ainsi nous avons, dans le grand héros et le grand législateur Moïse, le point de départ et l'origine d'un mythe que possédèrent l'Égypte, la Grèce, Rome païenne, la Gaule celtique et la Scandinavie d'une part ; la Chaldée, l'Inde, la Tartarie, la Chine, d'autre part ; et qu'il n'est donc point merveilleux de retrouver en Amérique.

Nous avons vu que les actions de Moïse conviennent parfaitement à Toth ou Tauth, le dieu cornu des Égyptiens, le vainqueur du crocodile, figure du démon, par le bois et la croix ; et dont le symbole est la croix ansée, clef de vie et du temple de santé qui nous rappelle, dit M^{re} Charency, la clef bouddhique et celle des sculptures de Palenqué. Ce Toth n'est autre que le *Tautus* des Babyloniens et le *Teut* ou *Teutans* des Celtes.

C'est donc encore Moïse que nous représente l'Esculape des Grecs, le dieu de la santé, revêtu des attributs d'Apollon mythien ou tueur de serpents, et cependant adoré sous l'emblème du serpent lui-même. Esculape devenait le sauveur de l'humanité par le bois que mord vainement le serpent. Il était, de plus, revêtu des mêmes attributs que le dieu solaire Apollon. De son autel on voyait sortir un serpent mystérieux qui allait goûter aux offrandes de ses fidèles imitateurs en signe d'acceptation. Le bois d'Esculape nous rappelle la verge de Kotsidatrèth et d'Etsiégré, celle d'Olsintredh, de Sa-wéta et de Sié-zjié-dhidié, et enfin la verge ou sceptre jaune du Bouddha vivant. Qui ne voit, dans tous les

héros précédemment cités, le même personnage, identique de tous points au Moïse des Hébreux ?

Si l'on nous demande pourquoi il c. question de la caverne des serpents dans la présente tradition nous répondrons que le culte du serpent s'est toujours exercé dans des antres ou cavernes, parce que le serpent était chez les anciens peuples, particulièrement chez les Aryas, l'emblème du dieu infernal Pluton, dont le nom se rapproche du serpent fabuleux Python. En effet, les prêtresses, inspirées par ce dieu et en même temps par le dieu soleil ou Apollon, affectaient d'habiter dans des antres du fonds desquels elles rendaient leurs oracles énigmatiques. Le culte idolâtrique de Moïse s'étant uni et identifié à celui du serpent d'airain, qui persévéra parmi les Israélites jusqu'au temps du roi Ezéchias, il dut revêtir les formes de l'ophiolâtrie et s'exercer dans des cavernes et des grottes, lesquelles abondent dans la Judée. Nous ne prétendons pas pour cela que le fait de l'érection en croix du serpent d'airain ait été le point de départ de l'ophiolâtrie. Ce culte fétichiste est bien plus antique ; il remonte aux premiers âges du monde. L'Egypte le connaissait, et nous trouvons le serpent vert sur tous ses monuments, uni à la figure du soleil infernal ou Sérapis, le Pluton des Egyptiens, dont il était l'emblème. En Chaldée, le serpent était identifié avec Baal ou le soleil.

Après ce qui précède, nous doutons qu'on puisse nier la parfaite identité de la tradition du héros lunaire des Dènè-Dindjié avec l'histoire de Moïse et du peuple hébreu.

AFRIQUE EQUATORIALE. (1)

—
LETTRE DU R. P. LIVINHAC

De la société des missionnaires d'Alger, supérieur de la mission du Lac Victoria Nyanza dans l'Afrique Equatoriale.

KADJUMA, sur les bords du Victoria Nyanza,
le 2 juin 1879.

Monseigneur et très vénéré Père,

La lettre que Votre Grandeur a eu la bonté de nous écrire, en date du 24 août, nous a été remise, le 20 avril, plus d'une année après notre départ d'Alger. C'était la première fois, depuis que nous avons quitté la côte, que nous recevions des nouvelles du monde civilisé. Je n'essayerai pas de vous dire avec quelle joie et quel religieux respect nous avons lu ces pages dictées par le cœur de celui que nous sommes heureux de regarder comme notre vénéré père et le représentant de Dieu auprès de nous. Nous les garderons précieusement et en ferons de temps en temps le sujet de notre lecture spirituelle. Pussions-nous suivre toujours les sages avis que Votre Grandeur daigne nous donner.

Je vais chercher, Monseigneur, à les mettre dès aujourd'hui en pratique, en vous donnant quelques détails sur la

(1) Nous faisons connaître dans notre No. de Février de l'an dernier, l'œuvre si hardie des Missionnaires d'Alger, entreprenant d'aller porter l'Évangile au cœur de l'Afrique, sur la ligne équatoriale, où n'avaient pu pénétrer encore, au prix de leur vie, qu'une couple de téméraires explorateurs ; nous avons donné quelques détails sur l'organisation et sur le début de cette fameuse mission, et avons suivi les vaillants missionnaires durant la première partie de leur course.

Nos lecteurs seront bien aise d'avoir des nouvelles de ces hommes qui ont étonné le monde par leur courage, d'apprendre que le ciel a béni leurs efforts et que l'Œuvre de la Propagation de la Foi vient d'accomplir par le ministère des Missionnaires d'Alger, une des entreprises les plus glorieuses pour l'Église catholique.

dernière partie de notre long voyage et sur les premiers temps de notre séjour au bord du lac Nyanza, centre de notre immense mission.

J'enverrai, du reste, prochainement à Votre Grandeur le journal détaillé tenu par les missionnaires ; il complètera ce que je ne pourrai pas dire dans une lettre.

C'est le lundi, 11 novembre, jour de la fête de S. Martin de Tours, l'apôtre de notre France, que nous nous sommes séparés, quatre mois après avoir quitté ensemble Zanzibar, de ceux de nos confrères qui prenaient la route du lac Tanganyka pour y former une mission nouvelle. Nous sommes partis de Tabora pour le lac Nyanza, au nombre de cinq : les PP. Girault, Barbot, Lourdel, le F. Amance et votre indigne serviteur, honteux de se trouver à la tête de ses frères et ne craignant qu'une seule chose, de compromettre le succès d'une telle œuvre par son peu de vertu.

Notre voyage de Tabora au lac Nyanza a duré quarante jours. Partis le 11 novembre, nous sommes arrivés le 31 décembre au village de Kadouma, sur le lac Victoria, entre le deuxième et le troisième degré de latitude sud, au même lieu où Stanley l'avait atteint lui-même, et en face des îles d'Oukéréwé, où périt depuis, il y a deux ans environ, l'infortuné Semiths, membre de la mission anglaise.

Je n'entrerai pas ici, Monseigneur, dans le récit des misères et des souffrances de notre second voyage ; ce sont les mêmes privations, les mêmes fièvres, les mêmes embarras que dans le premier. Dieu nous a donné la grâce de les supporter pour son amour. La Providence paternelle n'a cessé non plus de veiller véritablement sur nous, et nous sommes arrivés, tous les cinq après un voyage qui avait duré plus de six mois depuis notre départ de Bagamoyo, sans avoir perdu un cheveu de notre tête. Que Dieu, que Notre-Dame d'Afrique soient mille fois bénis de nous avoir sauvé ! Qu'ils soient bénis plus encore de ce qu'ils nous ont jugés dignes de souffrir un peu pour l'expiation de nos fautes et pour le salut des âmes !

Dans cette lettre, Monseigneur, je chercherai surtout à grouper les observations que nous avons pu faire jusqu'à ce jour sur notre immense mission, remettant à plus tard d'au-

res récits plus personnels. Ce qui importe surtout, c'est que vous puissiez vous faire une première idée de notre œuvre.

1° Le pays que nous avons parcouru entre Tabora et le lac Victoria est habité par une population vraiment homogène, car elle se ressemble par la langue et par les usages. Elle est, en général, naïve et simple. Elle vit dans de petits villages, qui sont eux-mêmes reliés ensemble par une sorte de confédération qui forme une véritable tribu. Les villages sont le plus souvent des tembés semblables à ceux que nous avons trouvés dans l'Ugogo et jusqu'à Tabora, c'est-à-dire de grandes habitations carrées, divisées à l'intérieur en compartiments séparés, et laissant au milieu une grande cour ou place vide pour y placer les bestiaux et les instruments de travail. A mesure, cependant, qu'on approche du lac Nyanza, les villages sont surtout composés de huttes coniques, séparées les unes des autres par des ruelles le plus souvent boueuses et dégoûtantes. Ces villages sont entourés de grandes estacades formées de branchages ou de haies très épaisses, qui leur font comme des fortifications naturelles. A la tête de chaque village, est placé un chef ou *manangona*, lequel reconnaît lui-même l'autorité du chef de la tribu, qui porte le nom de *Mtêmi*, ce que les Arabes traduisent par *Sultan*.

Ces tribus sont en général de peu d'importance et elles comprennent chacune quelques villages seulement. Le malheur est qu'elles sont presque perpétuellement en guerre les unes avec les autres, ce qui les constitue comme dans un état d'anarchie permanente.

A chaque instant, on rencontre des villages brûlés, tristes preuves de ces dissensions acharnées. Quelquefois même nous avons trouvé sur notre route de nombreux ossements humains, preuve de la fureur qui peut animer ces pauvres nègres les uns contre les autres. Nous avons même vu les tembés de quelques *mtêmis* couronnés des crânes de leurs ennemis tués à la guerre. Au milieu de ces tribus indépendantes et hostiles, qui s'étendent du Tanganyka jusqu'au Nyanza, sur un pays d'une étendue double de celle de la France, le seul royaume de Mirambo forme une exception ; ce prince noir semble avoir jeté les bases d'un royaume qui s'étend chaque jour par la terreur qu'il inspire.

Malgré cet état de guerre perpétuelle et de malheurs qui la suivent, le pays que nous avons traversé, paraît en général, assez riche. Les troupeaux y sont nombreux et de belle apparence. Le moutama, le maïs, le riz lui-même y sont cultivés. On y voit des courges, des haricots, des pois. Les bananiers y sont communs, les patates abondantes, et le terrain presque partout d'une fertilité extrême. Seulement la paresse des nègres n'en tire qu'un bien faible parti.

La vue générale du pays est fort belle. De grandes forêts, d'un aspect enchanteur, des collines, des ruisseaux répandent sur le paysage une variété et un charme particulier.

La chaleur est presque partout tolérable. Au bord du lac Nyanza, elle ne dépasse presque jamais 29 degrés, et elle descend jusqu'à 19. On sent bien moins la chaleur, dans ce pays, que dans le Sahara, et même que dans certaines plaines de l'Algérie, durant l'été. L'eau seule laisse à désirer presque partout. Elle est chargée de matières en décomposition, même celle du lac Nyanza, quoiqu'elle paraisse limpide. Et c'est de là, je pense, que viennent la plupart des fièvres qui sévissent sur les Européens.

Le ciel est presque toujours splendide. Les orages sont rares, mais terribles, et le vent d'une impétuosité telle que nos tentes et les cabanes que nous habitons sont souvent enlevées.

Nous n'avons pas eu, jusqu'à présent, de dangers à courir de la part des bêtes féroces. Ce n'est pas qu'elles manquent dans ce pays. Dans nos promenades sur les bords du Nyanza, nous voyons, de temps en temps, des crocodiles qui se chauffent au soleil, sur les rochers de granit qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Ces crocodiles ne sont pourtant pas aussi terribles qu'on pourrait le croire. Tous les jours les nègres se baignent dans le lac ; pas un n'a été dévoré. D'autres animaux sont beaucoup plus incommodes malgré leur petite taille. La cabane dans laquelle nous sommes installés à Kadouma a été envahie à plusieurs reprises par les petites fourmies noires. Ces fourmies, très communes dans ces régions, sont souvent en voyage. Elles suivent un petit sentier large d'un pouce environ. Si une hutte se trouve sur leur passage, au lieu de la tourner, elles y pénètrent par les

fentes de la cloison. Durant le jour et quand la hutte n'est pas trop obscure, elles suivent la même ligne et sortent du côté opposé. Mais pendant la nuit, elles ne tardent pas à s'égarer et à se répandre partout. Malheur alors à ceux qui dorment dans la hutte ; en un instant ils sont couverts de myriades de fourmies, qui les pincet à qui mieux mieux et dont ils ont toute la peine du monde à se débarrasser. Pour nous, lorsque nous sommes réveillés à temps, nous allumons une bougie, et les insectes, qui quelquefois commencent déjà à grimper sur nos lits, rentrent peu à peu dans leur étroit sentier et nous laissent dormir en paix.

Voilà, Monseigneur, quelques-unes des observations que nous avons pu consigner dans notre journal et que vous y retrouverez, avec beaucoup d'autres, au point de vue de la constitution physique du pays.

2^o *La guerre.* — La guerre peut être considérée comme le fléau principal de l'Afrique équatoriale. C'est d'elle que viennent tous les maux des noirs, même et surtout celui de l'esclavage, le plus horrible, hélas ! de tous. Le plus grand bienfait que l'on puisse porter à ces populations infortunées serait celui d'une autorité forte et bienfaisante qui les forçât à vivre en paix.

Nous nous sommes trouvés, à plusieurs reprises, dans le cours de notre voyage et depuis que nous sommes arrivés sur les bords du grand lac, au milieu de ces combats. La plupart, à la vérité, n'étaient pas terribles, et il ne faudrait pas croire que les massacres dont j'ai parlé tout à l'heure se reproduisent dans chacune de ces guerres. L'Afrique serait depuis longtemps dépe flée. Souvent tout se borne, et c'est déjà trop, à brûler les villages, sans qu'on se fasse même une égratignure. Des cris, le tambour, le bruit constituent le fond des combats.

Un jour, le 7 décembre, dans la tribu des Machenibas, tandis que nous étions occupés à la pénible besogne de faire lier et délier *mitoumbos* (charges des nègres porteurs), toutes les voix se taisent soudain dans la caravane. Les Ounyamonézi prêtent l'oreille ; puis, poussant le cri de *vita ! vita !* (la guerre ! la guerre !), ils laissent là nos ballots et se dirigent au grand galop vers l'endroit où leur oreille fine a distingué

le bruit de la fusillade. L'Ounya monézy est toujours sur le pied de guerre ; il ne sort jamais de sa cabane sans être armé de deux lances et sans avoir dans la main son arc et ses flèches, et il n'est assez riche pour se procurer un fusil. Aussi nos pagazis n'ont pas besoin de repasser dans leur village : ils peuvent aller droit sur le champ de bataille.

Mais pourquoi cette déclaration de guerre ? Quel est l'agresseur ? Personne ne le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que la tribu est attaquée ; on ne peut nous donner d'autres renseignements. Nous nous hâtons de faire rentrer nos bagages dans l'intérieur du tembé par nos askaris et ceux du pagazis engagés à Konihara qui nous restent encore. La caravane arabe fait de même. Le *mougui-mgui* ou *mangouana* a entouré sa tête d'une pièce d'étoffe blanche, il s'est armé de sa longue lame, et, la frayeur peinte sur le visage, il va, il vient, mais il est assez sage pour ne pas exposer sa noble personne, et, tandis que tous ses hommes volent au combat, il reste prudemment renfermé dans l'enceinte de son village. Quelques nègres ont grimpé au sommet de la tour et sont en observation devant l'ennemi s'il vient à paraître. C'est la première fois que nous nous trouvons en pays de guerre, et nous nous demandons, non sans anxiété, quel va être le dénouement de la terrible tragédie qui vient de commencer. Mais nous avons la confiance que la divine Providence, qui veille avec tant de soin sur les missionnaires, nous préservera de tout danger.

Nous faisons appeler les chefs d'une caravane arabe pour savoir ce qu'ils pensent de la situation. Ils nous disent que l'ennemi, quel qu'il soit, se gardera fort bien d'attaquer un village qu'il sait être protégé par les fusils de deux fortes caravanes. Défense est faite, par suite, à tous nos soldats d'aller prendre part au combat ; et, en effet, aucune attaque n'est faite contre le village.

Les nègres de Kadauma où nous résidons en ce moment, sont en guerre avec ceux de Mouanza. Il y a quelques jours, le cri de guerre retentissait de tout côté ; le tambour annonçait l'arrivée des ennemis. C'étaient les nègres de Moanza qui venaient attaquer un village voisin. Le *manangona* court avec ses hommes au devant de l'ennemi ; il nous envoie

plusieurs messagers pour nous demander des munitions. Les ennemis, paraît-il, sont très nombreux. Nous lui donnons un peu de poudre, quelques balles et quelques capsules. Les askaris d'une caravane arabe qui nous suit vont, drapeau en tête, prendre part au combat. Le *manangona* nous envoie un exprès pour nous prier de lui envoyer les nôtres. Ils courent tous sur le champ de bataille. L'ennemi étant tout près du village où nous habitons, nos bagages courent le plus grand danger ; car si les gens de Mouanza viennent jusqu'ici, ils mettront le feu à notre hutte aussi bien qu'aux autres.

Au coucher du soleil, les guerriers reviennent. On nous dit qu'il a été tiré un grand nombre de coups de fusils, mais il n'y a eu de soldats tué ni d'un côté ni de l'autre. Véritable guerre d'enfants !

Il est vrai que les jours suivants elle ne reste pas aussi inoffensive. Un grand nombre de villages deviennent la proie des flammes, des troupeaux de bœufs sont enlevés, les cadavres jonchent le sol. Ces nouvelles nous ont été rapportées par deux guerriers de Soukouma, qui, ayant été assez heureux pour faire mordre la poussière à plusieurs ennemis, viennent recevoir, dans leur village, les honneurs du triomphe. Joie extraordinaire ! On apporte tous les tambours, petits et grands ; plusieurs nègres les frappent à coups redoublés. Le bruit qu'ils font imite assez bien celui que ferait un escadron de cavalerie galopant sur un plancher. Les deux guerriers gambadent et gesticulent avec leurs armes. Tout le monde est sur pied : hommes, femmes, enfants se pressent autour des tambours et exécutent une danse des plus bizarres. Le *manangona* et sa femme prennent part à la fête. Cette dernière ouvre un pot de beurre et en jette des poignées sur le dos des triomphateurs. Puis, ne se possédant plus de joie, elle oublie la gravité qui convient à la dame du chef du village, se coiffe du chechia rouge, et se mêle à la foule des danseurs. Ce bruyant manège dure plus de deux heures, après quoi les guerriers vont se reposer à l'ombre de leurs lauriers.

Cependant nous avons pu constater que malgré cet amour pour les combats, les noirs se rendent compte du mal qu'ils commettent en se livrant ainsi au meurtre dans leurs batailles perpétuelles.

Un jour nous avons reçu la visite d'un Ounyamonnézi qui portait au bras une sorte de manipule fait d'une lanière de peau de chèvre coupée sur l'épine dorsale depuis la tête jusqu'à la queue inclusivement. Lui ayant demandé pourquoi il portait cet ornement, il me répondit qu'il avait tué un homme à la guerre et que, comme c'était une mauvaise chose de tuer son semblable, il avait dû faire une *doana* (remède, pratique superstitieuse), laquelle consiste à tuer une chèvre, à manger sa chair, et à se faire de sa peau le manipule en question.

La guerre ouverte n'est pas, malheureusement, le seul genre de combat affectionné par les noirs. Ils pratiquent le vol à main armée, surtout au détriment des caravanes. Votre Grandeur se souvient que nous avons été attaqués, en sortant de l'Ougogo, par une troupe de brigands qui nous ont enlevé une partie de nos bagages. Quelque temps après, un anglais accompagné de quatre cents porteurs, a été attaqué dans la même forêt. Moins heureux que nous, il a été massacré, et toute sa caravane pillée et dispersée. Deux fois, durant notre voyage de Tabora au lac Victoria, nous avons été l'objet d'attaques semblables : une première fois le 23 novembre, et une seconde fois le 13 décembre, après du village de Toumbé.

Ce jour-là nous arrivions dans un fourré, où nous cheminions entre deux fortes haies de hautes broussailles. Tout à coup des cris menaçants retentissent à quelques pas derrière nous. Nous courons en toute hâte, le P. Girault et moi, vers l'endroit d'où partent ces cris, et nous voyons une bande de nègres bien armés, sur le point d'en venir aux mains avec les trois ou quatre askaris, qui marchaient avec nous à l'arrière-garde : *rouga ! rouga !* des voleurs ! des voleurs ! nous crient nos soldats ; ils veulent s'emparer de nos biens, ils viennent de Samoui ! Me recommandant intérieurement à Marie et à mon bon ange, je vais droit à celui qu'on me dit être le chef des brigands, et qui couchait déjà en joue l'un de nos soldats. Je détourne son fusil, et me mets à crier que les *msoungous* (blancs) sont les amis du sultan de Samoui, que nous voulons la paix et non la guerre. De son côté, le P. Girault s'efforça de pacifier les esprits. A l'instant, dépo-

sant leur air féroce, les brigands crièrent qu'ils n'attaqueront pas la caravane des *msoungous*, et qu'ils vont rester derrière nous. Puis, se groupant autour de leur chef, ils tiennent conseil. Frappés d'un changement si inattendu, le P. Girault et moi rendons grâces à Dieu pour la protection visible dont il vient de nous couvrir. Les voleurs nous rejoignent au bout de quelque temps et nous assurent que nous n'avons rien à craindre d'eux. Comme preuve de leurs bonnes dispositions, ils se tiendront en arrière. Ils ajoutent que, si nous sommes attaqués par d'autres brigands, ils prendront notre défense.

Mais les vols principaux ne se commettent pas à main armée. Ils se font surtout par les *hongos* (tribus), qu'exigent, quelques fois avec arrogance, toujours avec une rare cupidité, les roitelets de quelques tribus.

On nous avait dit qu'on n'en exigerait point de nous sur le chemin du Victoria Nyanza. Mais nous n'y avons pas été moins rançonnés que nous ne l'avions été depuis la côte.

3^o La population de l'Ounyamonézi et du Nyanza est moins sauvage que celles de quelques tribus que nous avons traversées, surtout dans l'Ougogo, et cependant elle est encore bien loin d'être civilisée. Tous les enfants, les jeunes gens et presque tous les hommes plus âgés sont absolument nus. Pour les femmes, de quelque âge qu'elles soient, elles sont plus ou moins couvertes. Leur habit le plus ordinaire consiste en une ou plusieurs peaux de bœuf ou de chèvre. Ces peaux, serrées à la ceinture, servent à retenir le petit enfant sur le dos de sa mère, son unique berceau. Elle le porte ainsi toute la journée, soit qu'elle travaille, soit qu'elle aille au marché ou à la danse. Le petit bébé, secoué de toutes les façons, souvent gêné, loin d'être contrefait, deviendra un homme droit et vigoureux.

Quelques-uns des nègres ont un aspect dur et féroce ; mais, dans la plupart des villages, ils sont d'une simplicité et d'une naïveté extraordinaires. Ils nous regardaient avec une admiration visible, comme s'ils n'avaient jamais vu de blancs. Nos chapeaux excitaient surtout leur surprise, et lorsqu'ils voyaient comment nous nous mouchions, ils se tordaient tous de rire.

Ceux de Kadouma se sont bien vite apprivoisés avec nous.

Maintenant, du plus loin qu'ils nous aperçoivent, ils nous appellent et nous saluent comme des amis.

Le *manangoua*, ou chef de village, dont il porte le nom, selon un usage presque général, nous a, en particulier, pris tout à fait en amitié. Malheureusement il a un grand vice : il affectionne démesurément le *pombé* (liqueur fermentée des nègres). Dernièrement, il nous a demandé des perles, dont il s'est servi pour acheter sa liqueur favorite. Le soir, il est venu nous voir. La grossière boisson avait produit son effet ; et le chef respectable du village, renonçant à sa gravité habituelle, se mit à nous jouer une sorte de pantomime dans laquelle il nous représenta l'hippopotame sortant de l'eau, mangeant les tiges de *moutama*, puis mis en fuite par lui et rentrant dans le lac. Les nègres ont, en effet, un talent particulier pour singer.

Un grave évènement qui s'est passé dans la famille du *manangoua*, nous a permis récemment de nous initier à l'un des actes les plus solennels de la vie d'un prince noir, le mariage.

Kadouma a un fils appelé Téfou, qui est revenu naguère d'un voyage dans l'Ouganda. Le peuple, d'une commune voix, a jugé qu'il était en état de se marier. Voici comment les choses se sont passées.

Les grands du village, que l'on désigne ici sous le nom de *mampouas* se réunissent devant la hutte du *manangoua* et le prient de donner une épouse à Téfou. Comme tous les voyageurs, Téfou est censé avoir acquis beaucoup d'esprit en courant le pays ; aussi fait-il l'admiration de tout le monde, surtout quand il est revêtu des habits dont il a fait cadeau dans le royaume de Mtéca et qu'il se promène fièrement dans les villages. Le *manangoua* déclare qu'il acquiesce au désir de ses conseillers et qu'il va chercher à Téfou une femme digne de lui. Aussitôt de grands pots d'*ougari* (bouillie de moutama) sont apportés au milieu de la couronne de *mampouas*, qui les vident en un clin-d'œil. Chacun va ensuite se présenter devant la femme du *manangoua*, qui lui verse sur la tête une cueillerée de beurre, en poussant un cri très strident : *Houhouhou !* Je n'ai pu savoir au juste ce que signifiait cette cérémonie ; elle veut dire, je suppose, que le mariage est décidé.

Ce baptême de beurre, symbolisant le mariage, est étrange tout au moins.

Le *manangoua* nous dit, à cette occasion, que, chez eux, les femmes ne sont pas achetées. Le père du jeune homme se contente de faire au père de la jeune fille un cadeau de bœufs proportionné à sa fortune ; s'il est riche, il donne jusqu'à vingt bœufs ; s'il est pauvre, il n'en donne que cinq ou six. Le jeune homme se rend chez la jeune fille et y passe plusieurs jours au milieu des réjouissances : il l'emmène ensuite dans son village, où l'on fait une seconde fête. Il est d'usage que le père du jeune homme fasse plusieurs cadeaux à sa belle-fille : étoffes, perles, bracelets, etc. On lui en fait aussi à lui-même.

Pour fêter l'union de Téfou, le P. Barbot composa donc un chapelet de perles variées, afin d'en faire cadeau au *manangoua*. Ce chapelet, réunion symétrique de perles de toutes les formes, de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, ne pouvait que faire plaisir à un nègre qui aime tout ce qui brille. Aussi, à peine Kadouma l'a-t-il vu qu'il est ravi d'admiration et manifeste le désir de recevoir sans retard le précieux objet. Nous le lui faisons désirer longtemps, afin de lui faire estimer davantage le présent qui, au fond, a peu de valeur. Enfin le P. Barbot le lui passe au cou et lui présente un miroir pour qu'il puisse bien juger de l'effet. Il est ravi, se contemple, s'admire pendant près d'un quart d'heure. Puis il se met à parler de la France où l'on confectionne de si belles perles... Il faut qu'à tout prix Téfou aille visiter un si beau pays... Il nous prie de le prendre avec nous quand nous retournerons en France ; et comme nous lui disons qu'il y fait trop froid, que Téfou ne pourrait y vivre : " Il faudra bien, répond-il, qu'il meure un jour ; qu'importe qu'il meure dans un lieu ou dans un autre ! " Téfou ira en France. 

Du reste, pour vous donner une idée du degré de confiance que nous accorde notre chef noir, je vous dirai qu'il est venu me prévenir dernièrement que, devant partir pour un voyage, probablement pour chercher la femme de son fils, il me constituait moi-même, pendant son absence, chef du village et me chargeait d'apaiser les disputes qui pourraient s'élever.

En retour, nous sommes envers lui d'une générosité qui le charme. Outre son chapelet à perles, il a eu l'envie irrésistible d'un vieux bonnet de nuit, en coton, qu'il avait aperçu dans notre garde-robe. Nous lui en avons fait cadeau, et avec un rare empressement il en a couvert son chef respectable et est allé ensuite avec fierté se montrer à ses sujets. paré de cette couronne royale d'un nouveau genre.

Un dernier trait pour vous montrer les idées que Kadouma se fait, à son tour, du prestige que la barbe, inconnue ou à peu près chez les nègres, donne aux Européens. Nous lui montrions les gravures du journal les *Missions Catholiques*. Il les considéra avec le plus grand intérêt. Le portrait d'un missionnaire qui avait une barbe extraordinairement longue, l'intrigua d'une manière particulière. Il l'examina longtemps avec soin, puis il finit par nous demander : "*Niama gani ?* Quelle est donc cette bête ?"

Mais quittons ces sujets profanes, quelque'intéressants qu'ils puissent être pour peindre les mœurs d'un peuple de vrais enfants, que cette naïveté même semble prédisposer à l'Evangile : *Talium est enim regnum Dei*. Où en sont, sous le rapport des idées religieuses, les nègres au milieu desquels nous nous trouvons ? C'est là ce qu'il nous est surtout utile de savoir.

4^o Plusieurs voyageurs ont affirmé que les nègres de l'Afrique Equatoriale n'ont aucune espèce d'idée d'une Etre supérieur. Il est vrai que nous n'avons pu reconnaître de pratique d'un culte proprement dit parmi eux. Mais ils ont une foule d'idées superstitieuses qui ne peuvent s'expliquer que par la croyance à un monde surnaturel et à des êtres supérieurs.

En voici plusieurs traits entre beaucoup d'autres.

Un jour que, durant notre voyage, nous faisons demander à un chef nommé Gambaëta, deux hommes pour nous accompagner jusqu'au village voisin, il nous fit répondre qu'il ne pouvait venir que le lendemain, occupés qu'ils étaient à faire des sortilèges pour savoir celle des routes qu'il faudrait suivre pour avoir un heureux voyage, et que d'ailleurs, ce jour-là était un jour néfaste.

Au moment même où je vous écris, un sorcier de la tribu

des Wasouri, qui habite à l'Est de Kadouma sur les bords du lac, fait des sortilèges pour faire tomber la pluie. Il entretient, nuit et jour, un petit feu avec des crottes de chèvres ; autour du feu sont rangés plusieurs pots de terre, couverts avec des morceaux de tabourets cassés. S'il vient à pleuvoir, tout le monde croira que c'est le sorcier qui en est cause.

Chose étrange et qui peut donner l'explication de certains récits de voyageurs, le tambour paraît être aux yeux des noirs un instrument de sortilège. Durant un ouragan très fort qui eut lieu au mois d'avril, les tambours de Kadouma battirent toute la nuit. Le matin, nous demandâmes au manangoua pourquoi on avait battu les tambours ? "*Daonia hacidi*, nous répondit-il, c'est le remède contre la tempête."

Nous avons vu, dans d'autres villages, pendant que les guerriers étaient absents pour une bataille, battre le tambour durant toute une journée. Des femmes et des enfants faisaient au son de cet instrument, une sorte de procession autour du *tembé*, en chantant sur un air lugubre, pour rendre les génies favorables à leurs guerriers et leur obtenir la victoire.

Aussi, dans toutes les tribus de l'Ounyamonézi, le tambour joue-t-il le rôle le plus important. Il annonce l'approche de l'ennemi et appelle les guerriers au combat ; à la fin de la guerre il fête le retour des combattants et célèbre le triomphe des braves qui ont terrassé quelqu'ennemi. Pas de fête, pas de deuil, sans le son du tambour ; c'est l'expression des joies et des tristesses publiques.

Mais ces superstitions qui prouvent, je le répète, la croyance à un monde surnaturel, sur quoi reposent-elles ?

Vous nous avez donné dans vos instructions écrites, Monseigneur, une charge intéressante : celle de recueillir avant que les nègres n'aient pu être en contact avec les Européens, toutes les traditions qui existent actuellement parmi les sauvages du centre de l'Afrique, sur l'origine du monde, sur la religion primitive, sur la création de l'homme, le déluge, etc. Nous étudions avec ardeur la langue du pays pour nous mettre à même d'accomplir cette mission, dont nous comprenons tout l'intérêt, au double point de vue de la religion

et de l'histoire des peuples. Déjà nous commençons à comprendre et à parler l'idiôme de nos nègres de Nyanza, et j'ai voulu avoir le cœur net au sujet des idées religieuses de notre vieux manangoua.

Je lui demande d'abord si quand un homme meurt, tout est fini avec lui. Il me répond que tout est fini. Je lui dis qu'il est dans l'erreur ; que nous n'avons pas seulement un corps, mais une âme immortelle ; et que, lorsque cette vie finit, il y en a une autre qui commence. Il a l'air d'ajouter foi à mes paroles, et déclara qu'il désirerait être instruit un peu.

Plusieurs fois je lui ai entendu prononcer le mot *mongou*, qui, en kisahouéli, veut dire Dieu. Je lui demande s'il sait ce que c'est que *Mongou*. Il répond qu'il n'en sait trop rien, que les Ounyamouézi ne le connaissent pas. Je lui fais connaître en quelques mots, le créateur de toutes choses, et j'ajoute que ce mtémi tout-puissant récompense les bons après leur mort, et punit les méchants. *Mongou mbaïa*, me dit-il, "alors Dieu est méchant." Je m'efforce de lui faire comprendre que, loin d'être méchant, il est infiniment bon, puisque c'est Lui qui donne aux hommes tout ce dont ils ont besoin, et qu'il les comble de biens après leur mort, s'ils ont été bons. Il finit par avouer que Dieu est bon. Mais les grandes vérités que je viens de lui découvrir ont l'air de lui être complètement inconnues. Pour aller plus avant, je le répète, il faut posséder à fond la langue.

Mais si nous ne pouvons encore commencer notre apostolat par la parole, il est déjà commencé par la prière. Tous les jours, dans notre humble chapelle, nous offrons le saint sacrifice pour le salut de ces pauvres peuples ; tous les jours nous demandons à la Mère de miséricorde de préparer les cœurs à la divine semence pour le moment prochain où nous allons pouvoir, grâces à Dieu, commencer à la répandre.

Voilà, Monseigneur, quelques-uns des détails que j'ai pensé pouvoir satisfaire un peu au désir que me témoigne Votre Grandeur de connaître le pays où le bon Dieu nous a envoyés pour accomplir son œuvre. Je vous demande pardon du décousu de ma lettre ; mais elle est écrite à bâtons rompus, au milieu de dérangements de tout genre, dans une hutte dont il est impossible d'interdire l'accès aux nègres.

Je ne veux cependant pas la terminer, sans vous dire quelques mots du voyage que nos deux confrères, le P. Lourdel et le F. Amance, viennent de faire dans l'Ouganda, auprès du roi Mtéça.

Notre intention est d'établir dans ce royaume notre premier centre de mission et d'en fonder ensuite, si nous le pouvons, avec le concours des confrères que nous attendons, deux autres dans les îles d'Oukéwé et dans le royaume de Karagon. Les populations y sont très denses, et, à ce qu'on nous dit, très bien disposées.

Quant à l'Ouganda, nous en avons aussi de très bonnes nouvelles. Le roi Mtéça vient de nous envoyer des barques, en nous priant de nous rendre auprès de nos confrères qui sont dans ses états, et en nous assurant qu'il nous recevra avec bonheur. Ceux qui conduisent ces barques nous disent toute espèce de bien de Mtéça et de son royaume. Ce prince noir désire voir les Européens s'établir autour de lui. Il est vrai que c'est surtout pour faire apprendre à ses sujets les métiers utiles de l'Europe et particulièrement la fabrication de fusils.

On a aussi annoncé à Mtéça que nous étions chargés par Votre Grandeur de lui faire présent des vêtements royaux achetés par elle à Paris. Ces vêtements nous avaient été volés par nos askaris, au moment où nous arrivions au lac Nyanza. Mais ils ont été retrouvés par le *Wali* de l'Ounyanyembé, qui nous les a renvoyés fort honnêtement et a fait mettre aux fers les voleurs qu'il a expédiés au sultan de Zanzibar.

Nous allons donc nous embarquer pour aller rejoindre le P. Lourdel, qui a conquis, à ce qu'il nous écrit, toute la faveur de Mtéça. Malheureusement ce prince est malade en ce moment, et il passe presque toutes ses journées au lit. Pussions-nous le guérir, et encore plus guérir son âme et celles de ses sujets !

Nous osons implorer pour cela, Monseigneur, le secours de vos prières et de celles de nos confrères de la Mission, et prosternés en esprit à vos pieds, nous vous demandons de loin, pour vos enfants blancs et noirs de l'Afrique équatoriale, votre bénédiction paternelle.

LÉON LIVINHAC,

Prêtre de la société des missionnaires d'Alger.

NORD-OUEST.

COUVENT DES SS. ANGES, ATHABASKA, 22 Déc. 1879.

Ma Très-Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

—Depuis quelques jours l'on ne parle que de rendez-vous des différents exprès du Nord, dont tous doivent se rencontrer ici, au plus tard le premier de l'an, les nombreuses arrivées grossissant notre petite population, la font sortir de sa tranquillité habituelle. Chacun va et vient d'une demeure à l'autre avec son répertoire dont les nouvelles sont maintes et maintes fois données sous des formes variées.

—Au milieu de Juillet, l'eau était excessivement basse alors, depuis longues années, dit-on, on avait vu si peu d'eau, plusieurs rivières étaient à sec. Nous en avons bien souffert aussi nous pour le besoin de la cuisine et les lavages. On tenta bien des essais d'amélioration, mais rien ne réussit, il fallut se résigner à faire usage d'une eau morte et bourbeuse remplie d'animalcules. Le thé avait si mauvais goût qu'il faisait bondir le cœur. Nous avons eu un temps superbe tout le mois d'Août, point de fortes chaleurs ni de gelées accoutumées, et surtout très peu de maringouins, mais des fruits en abondance, tels que bluets et poires que nous avons fait sécher pour mêler à la pâtisserie.

—La récolte a surpassé notre attente ; 500 barils de patates et quoique les étourneaux aient fortement endommagé notre blé, nous en avons moissonné 25 barils ; n'ayant qu'un petit moulin à manivelle pour moudre ce grain, notre cher frère Reygnier (meunier), aura bien des tours à donner avant que tout soit en farine. Notre petit champ d'orge a donné une trentaine de barils, il y a là de quoi faire de la soupe pour tout notre monde pour longtemps.

—L'automne ayant été long, les sauvages purent venir plusieurs fois à la mission ; ils viennent tour à tour chercher leurs avances, soit au Fort, soit à la Mission, et ne quittent jamais le Père sans lui demander un journal sur lequel au moyen de quelques hiéroglyphes, les dimanches et fêtes chômés sont indiqués. Un bon vieillard trop malade pour venir lui-même, envoya sa femme à sa place en lui recommandant bien de ne pas oublier de demander un journal, et de prier le Père de lui marquer le jour de sa mort. Notre chère vieille s'aquitta consciencieusement de sa commission et fut fort étonnée d'entendre le Père, lui dire que le bon Dieu seul connaît le jour de notre mort.

—Parmi les enfants sauvages, il y en a qui sont d'une naïveté charmante. En faisant le catéchisme à un petit garçon à peine âgé de 6 ans, le Rév. Père lui demanda où était le bon Dieu ?—Tiens, en l'air répondit mon sauvageon.—Et toi, reprit le Père, si tu vis comme il faut où iras-tu ?—En l'air aussi répliqua le petit bonhomme.—Mais si tu fais mal où iras-tu ?—En l'air quand même, rien qu'en l'air je veux aller, parce que par là, on dit qu'il fait toujours bon.

—Un mot des santés avant de clore ce petit journal. Depuis quelques jours notre chère sœur Brochu éprouve un malaise au genou, elle craint d'y avoir mal comme autrefois, la dyspepsie la fatigue moins. Notre bonne sœur Fournier est la plus heureuse des créatures, à part quelques migraines, elle se porte à merveille, il en est de même de notre bonne vieille Eugénie, mais Marie Buteau, souffre continuellement des douleurs dans les jambes, elle se montre bien courageuse et tient à l'ouvrage tant qu'elle peut. Quant à moi, je ne vau pas grand'chose, la névralgie me maltraite un peu.....”

SOEUR ST. MICHEL DES SAINTS.